

fisheye

54

De lune et de sang
Cendre
Minuit brûle

72

Corps, peaux, âmes
Melody Melamed
Shangri-La:
The Book of Skin

94

Le diable est un apollon
Quentin Fromont
Croupir dans la chaleur
des autres

Fiertés

18 LE PRIX Juliette Pavy nommée photographe de l'année aux SWPA 2024 20 LE DOSSIER Tellement fluide d'être fier-e-s tellement fier-e-s d'être fluide 22 L'HISTOIRE La photo LGBTQ+ se raconte 28 L'INTERVIEW Åsa Johannesson livre sa methodo queer 32 PORTRAIT Romy Alizée, joyeuse sexualité 34 LA NOUVELLE INÉDITE signée Nanténé Traoré 36 CHRONIQUE *Têtu*, la une politique 38 L'EXPÉRIENCE Entre montages et bondage, les mythes de YuYu 44 LE PORTFOLIO NUANCÉ de Campbell Addy 62 LE PORTFOLIO FÉTARD de Rafael Medina 84 LE PORTFOLIO TRANSFORMATEUR de Laurence Philomène 107 L'AGENDA Les expos fleurissent au printemps 118 L'ÉVÉNEMENT *Or norme* de Guerlain aux Champs-Élysées 122 FESTIVAL La scéno à Kyoto 128 FOCUS en tous genres 130 ÉDITION *Journal d'un athlète* 132 LIVRES l'arbre qui cache la forêt

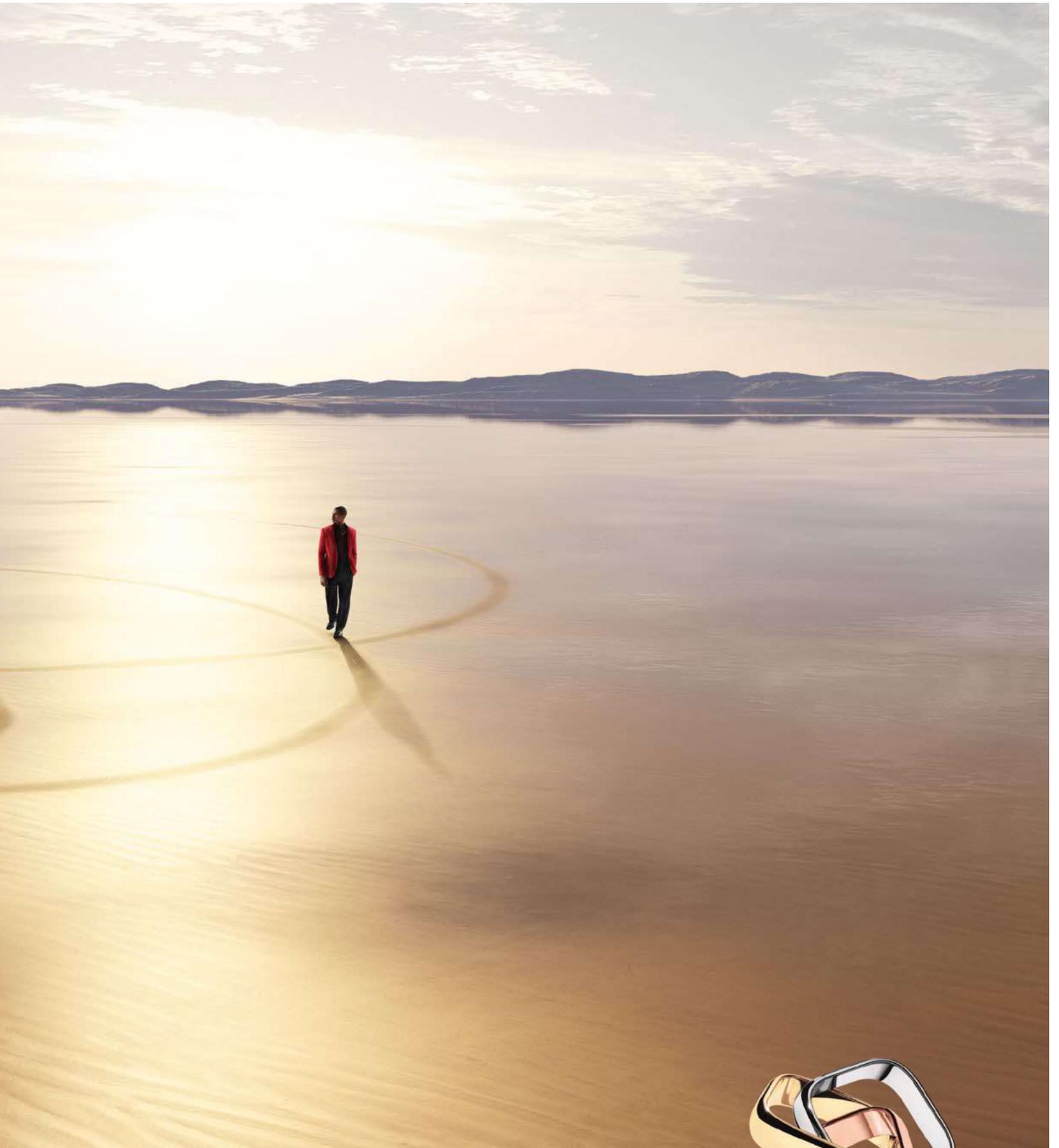






CHANEL





TRINITY
Cartier





Modèle présenté : Jaguar F-PACE P400e Hybride électrique.
Consommation de carburant en cycle mixte l/100 km (WLTP): 1,6 à 1,9.
Jaguar France. Siren 509 016 804 RCS Nanterre.

Pensez à covoiturer. #SeDéplacerMoinsPolluer

JAGUAR

F-PACE



A 37g CO₂/km

B

C

D

E

F

G

Queer es-tu ?

Dans ce numéro dédié aux fiertés, un peu hors norme, nous avons essayé de traiter la question d'un regard singulier sur la question LGBTQ+ au sens large. Pourtant, entretiens après entretiens, portfolios après chroniques, le sujet s'est focalisé sur la question queer, aussi bien en tant que communauté que comme origine d'un point de vue photographique. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le terme ne bénéficie pas d'une définition constante, même si de grandes tendances émergent. « *Il ne suffit pas d'être gay, lesbienne ou trans pour être queer. Le terme "queer" fait référence à un mode de vie dans lequel vous comprenez que votre identité de genre, votre sexualité ou votre désir défieront, d'une certaine manière, la norme* », nous confie le photographe brésilien Rafael Medina. Romy Alizée nous explique, elle, que « *définir le queer gaze [le regard queer, ndlr], c'est très dur* ». Selon les principes élaborés dans les années 1990 par la philosophe étasunienne Judith Butler, sont queers les « *vies empêchées* » par la norme et par les mœurs dominantes, comme elle l'énonce dans *Défaire le genre*. En photographie, le regard queer est celui qui s'intéresse à ces corps que

l'espace public menace. Enfin, Marion Cazaux, doctorante en histoire de l'art contemporain à l'université de Pau, propose une autre acception : « *La photographie queer permet de créer des spectres de visibilité, de créer un art qui est fait par et pour les personnes queers, avec un vocabulaire spécifique et des éléments qu'elles seules comprendront* »

Ce qui ressort de tout cela est bien la pertinence du terme « queer » pour définir une tendance, une scène, un mouvement de

fond qui traverse la photographie. Dans un entretien éclairant, l'artiste suédoise multidisciplinaire Åsa Johannesson, maîtresse de conférences à l'université de Brighton et autrice de *Queer Methodology for Photography*, nous dessine un point de vue très stimulant : « *Les voix les plus fortes viennent avant tout d'une expérience vécue. Il n'y a qu'à voir l'incroyable travail de la Sud-Africaine Zanele Muholi. Ou bien celui de Tee A. Corinne, pionnière américaine de l'art lesbien. Je trouve aussi les expérimentations du Français SMITH très inspirantes. Tout autant que les scènes comiques de la Chinoise Zhou Ning, qui mélange subtilement textes et photos, à l'instar de l'Américain Duane Michals, ou de l'artiste espagnole Coco Capitán. Toutes et tous queers.* »

La manière dont la marge se met à définir le centre est le vrai sujet de ce numéro. Comment la liberté et la remise en cause des normes deviennent une revendication qui transcende même la question initiale. À ce titre, et en suivant les définitions données, on peut clairement inscrire une Diane Arbus dans la famille des *queer gazes* qui viennent percuter le regard dominant pour le

battre en brèche. Au moment où l'extrême droite prend petit à petit possession des esprits et des institutions en Europe, il est plus que jamais nécessaire de développer un regard critique et alternatif pour esquisser un autre chemin. Au-delà des thématiques du genre, des corps, de l'identité ou de la sexualité, ce numéro de *Fisheye* est une ode à la résistance et aux esprits libres. Plus que jamais nous avons besoin d'un esprit queer pour faire changer ce monde en plein déraillement. ✕





#KeringForWomen

WOMEN IN MOTION

Un programme de Kering pour mettre en lumière les femmes dans les arts et la culture



#WomenInMotion

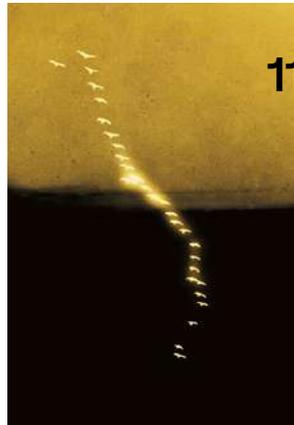
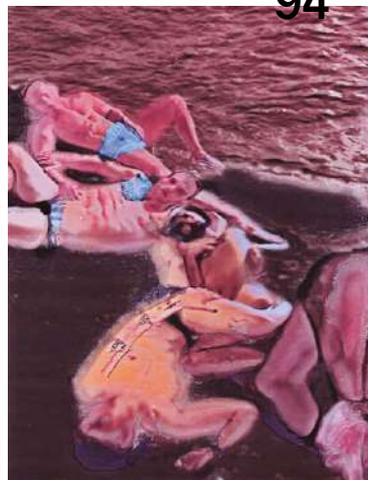
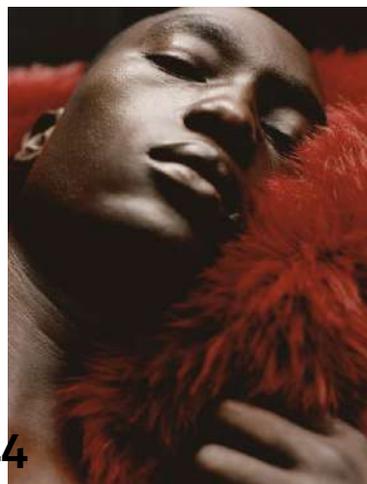
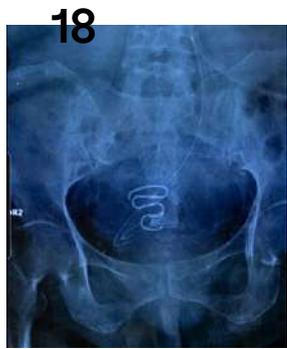
©Rebecca Bowring

Carmen Jaquier, réalisatrice de *Foudre*,
Prix *Women In Motion* Talent Émergent 2023



FESTIVAL DE CANNES
PARTENAIRE OFFICIEL

Page 8 Édito **Page 14** Les dessous de la couv **Page 16** Le marque-page **Page 18** Le prix **Page 20** Le dossier, Queer gaze, regards affranchis **Page 22** L'histoire, Quand la photo fait du genre **Page 24** La carte blanche, Corps queers en empathie **Page 28** L'interview, Åsa Johannesson **Page 32** Le portrait, Romy Alizée **Page 34** La nouvelle de Nanténé Traoré **Page 36** La chronique, *Têtu*, un regard politique à la une **Page 38** L'expérience, Le grand mix de YuYu **Page 44** Campbell Addy, Quand la nuance reprend ses droits **Page 54** Cendre, *Minuit brûle* **Page 62** Rafael Medina, Corps libres et désirés **Page 72** Melody Melamed, *Shangri-La: The Book of Skin* **Page 84** Laurence Philomène, *Puberty* **Page 94** Quentin Fromont, *Croupir dans la chaleur des autres* **Page 107** Agenda visuel **Page 118** L'événement, L'or et la manière **Page 122** Kyotographie mise sur la scéno **Page 128** Focus **Page 130** Édition, Un regard qui fait mouche **Page 132** Livres **Page 134** L'Insta des lecteurs **Page 138** La chronique de Benoît Baume



© JULIETTE PAVY. © MARIE ROUGE. © EDOUXHARD. © NANTÉNÉ TRAORÉ. © ÅSA JOHANNESON. © BÉHANGÈRE FROMONT. © YU YU. © CAMPBELL ADDY. © CENDRE. © RAFAEL MEDINA. © MELODY MELAMED. © LAURENCE PHILOMÈNE. © QUENTIN FROMONT. © ANKO DATTO. © PAUL CUIPÉO. © RINKO KAWAUCHI. © LORENZO CASTORE. © ENZO LEFORT. © INSTAGRAM.COM/@TURKINAFASO.



Xiaomi 14 Ultra

CONÇU AVEC 

De l'objectif à la légende



Objectif principal Leica Summilux
avec ouverture variable f/1.63-4.0

Pack Photo Pro

Grip avec commandes de mise au point / déclencheur
zoom et fonctions personnalisables (EV, ISO, WB)
Bague d'adaptation pour filtre 67mm



Pack Photo Pro d'une valeur de 199€ offert, pour tout achat d'un Xiaomi 14 Ultra, du 25/02/24 au 30/06/24.
DAS : Tête : 0,997 W/kg ; Corps : 0,997 W/kg ; Membres : 2,589 W/kg.

LES ÉQUIPES DE FISHEYE

FISHEYE MAGAZINE

Directeur de la publication • **Benoît Baume** • benoit@becontents.com

Directrice des rédactions • **Florence Legrand** • florence@fisheyemagazine.fr

Directeur de la publication • **Éric Karsenty** • eric@fisheyemagazine.fr

Directrice de création • **Alice Labat-Claret**

Directrice artistique • **Sora Sauvignon**

Designer graphique • **Lisa Millot**

Rédactrice en chef web • **Lou Tsatsas** • lou@fisheyemagazine.fr

Rédactrice • **Apolline Coëffet**

Ont collaboré à ce numéro Ana Corderot, Maxime Delcourt, Gwenaëlle Fliti, Milena III,

Costanza Spina, Cassandre Thomas, Nanténé Traoré, Thomas Vampouille, Anaïs Viand

Secrétaire de rédaction • **Julianne Rabajoie-Kany**

Directrice de la communication • **Maud Fuzeau** • maud@fisheyemagazine.com

Chargée de la communication digitale • **Asmae Belaïche** • asmae@fisheyemagazine.com

Directeur de la publicité • **Tom Benainous** • tom@fisheyemagazine.fr • 0686618776

Responsable commerciale • **Victoria Fert** • victoria@fisheyemagazine.com

Chargée relations commerciales et partenariats • **Anne Laudet** • anne@fisheyemagazine.com

Diffusion • **Corentin Delavie** • corentin@fisheyemagazine.com

Marketing de ventes au numéro • **Otto Borscha** de BO Conseil Analyse Média Étude

oborscha@boconseilame.fr • 0967320934

Distribution et gestion des abonnements • **Christelle Flament** • cflament@becontents.com

FISHEYE

Benoît Baume
Président et cofondateur
benoit@becontents.com

Tom Benainous
Directeur du développement et cofondateur
tom@becontents.com

Alice Labat-Claret
Directrice de création
alice@fisheyemagazine.com

Galerie

Tess Druot
tess@fisheyemagazine.com

Éditions

Corentin Delavie
corentin@fisheyeeditions.com

Immersive

Valentin Ducros
Responsable Fisheye Immersive
valentin@fisheyeimmersive.com

Manufacture

Production | Ingénierie culturelle | Social media | Éditions déléguées

Maud Fuzeau
Directrice de clientèle
maud@fisheyemagazine.com

Téo Di Gesualdo
Directeur de clientèle
teo@fisheyemagazine.com

Victoria Fert
Directrice de clientèle
victoria@fisheyemagazine.com

Thierry Grouleaud
Directeur des opérations
thierry@fisheyemagazine.com

Photo de couverture :
© Michael Oliver Love.

Fisheye Magazine est composé en Reckless Neue et en Lazzar de la fonderie Display (CZ) et est imprimé sur du Royal Roto Gloss 115 g de chez Sappi et du WFU paper 100 g de chez UPM. La couverture est imprimée sur du Fedrigoni Symbol Freelifa 250 g.

Caractères typographiques du cahier central : *Hoefler Text*, Jonathan Hoefler (Hoefler & Co); *American Typewriter*, Joel Kaden & Tony Stan (ITC); *Filmotype Zanzibar*, Mark Simonson (Filmotype); *Bookman JF*, Alexander Plemister, Chauncey H. Griffith & Jason Walcott (Jukebox); *Club Lithographer*, David Jonathan Ross (DJR); *Meno Banner*, Richard Lipton (Lipton Letter Design).

Fisheye Magazine est édité par Be Contents SAS au capital de 100 000 €.

Responsable administratif & comptabilité

Dominique Poncie

Assistante commerciale & administrative

Christelle Flament

8-10, passage Beslay,
75011 Paris
Tél. : 0177152640
www.becontents.com
contact@becontents.com
www.fisheyemagazine.fr

Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2267-8417
CPPAP : 0728K 9192

Tarifs

France métropolitaine :
1 numéro : 7,50 €
1 an (6 numéros) : 40 €
2 ans (12 numéros) : 75 €
Belgique : 7,90 € (1 numéro)
Suisse : 11,50 CHF (1 numéro)

Abonnement hors France métropolitaine : 63 € (6 numéros). Bulletin d'abonnement en page 136.

Impression :
Léonce Deprez
ZI « Le Moulin »,
62620 Ruitz
www.leonce-deprez.fr



Tous droits de reproduction réservés. La reproduction, même partielle, de tout article ou image publiés dans Fisheye Magazine est interdite. Fisheye est membre de



INSTANTS

Une résidence Château Palmer et Leica



© Henrike Stahl pour la résidence INSTANTS, Château Palmer et Leica, 2023

Henrike Stahl

du 5 avril au 22 juin 2024

EXPOSITION

Leica Store Paris Village Royal

26, rue Boissy d'Anglas

75008 Paris

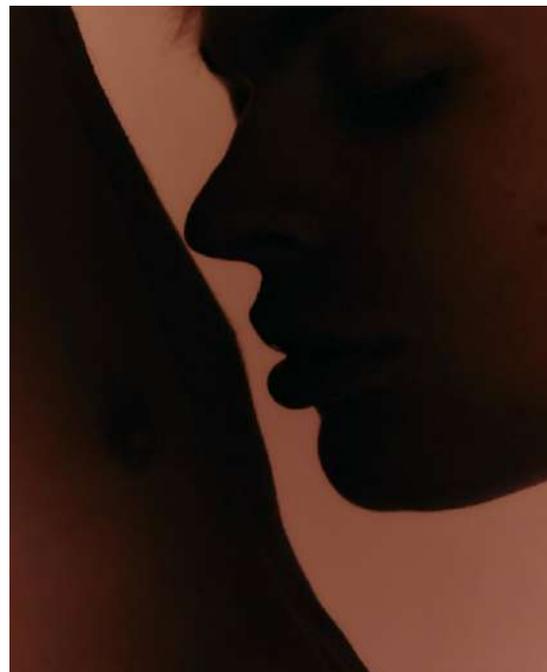
LIVRE D'ARTISTE

L'arc sera parmi les nuages

Filigranes Éditions

parution le 9 avril 2024

Michael



www.michaeloliverlove.com

Oliver



Les contours d'un visage se dessinent sur une surface brune. Aussi simples soient-elles, ces lignes courbes et nettes cristallisent l'approche de Michael Oliver Love, photographe établi au Cap, en Afrique du Sud. Au fil de ses compositions se déclinent des silhouettes masculines dénuées de toute fioriture. Dans des paysages aux perspectives infinies, elles se révèlent à la manière de collages organiques à la géométrie impeccable. Les reflets caressants du soleil pour seuls habits, ces figures s'effleurent, s'enlacent et s'embrassent dans la langueur de teintes chaudes et vibrantes.

« La couleur est joyeuse et attirante. C'est pour moi une gratification instantanée. Les rouges vifs et les bleus luxuriants élèvent l'image s'ils sont utilisés correctement. À l'inverse, le noir et blanc aurait une énergie plus subtile, vous demandant de réfléchir un peu plus. Je suppose donc que je cherche à obtenir une réaction rapide avec mes images. Ne pas penser, mais plutôt ressentir », nous expliquait-il sur fisheyemagazine.fr en janvier dernier. Dans le sillage des mouvements affranchis qu'il dépeint, le photographe a lancé Pansy, « un magazine en ligne, dédié à la mode masculine, qui vise à redéfinir l'homme moderne, à brouiller les catégories rigides du masculin et du féminin et à créer un espace d'expression libre et spontanée ». Dans ses compositions comme dans celles qu'il partage sur son média, Michael Oliver Love donne de la visibilité aux artistes de la communauté LGBTQ+. Il éprouve ainsi le regard hétéronormatif au travers d'une quête commune vers l'harmonie visuelle.

Texte : Apolline Coëffet



Love

FUJIFILM

X SERIES

X100VI

Le Seul et l'Unique



Créez un contenu inoubliable avec le **FUJIFILM X100VI**, qui allie parfaitement les dernières technologies d'imagerie numérique avancées avec un design classique basé sur ses molettes. Compact et léger, le **X100VI** est prêt pour des aventures créatives, offrant des images de 40,2 MP, des vidéos 6,2K/30P, 20 modes de simulation de film dont le nouveau REALA ACE, jusqu'à 6 stops de stabilisation d'image et une mise au point automatique assistée par l'IA pour la détection des sujets.



font salon Les éditeurs étrangers

Arles Books Fair 2024, le grand rendez-vous de l'été, se prépare maintenant. France Photobook organise une nouvelle fois, à l'invitation des Rencontres d'Arles, la foire du livre photo qui rassemble, durant la première semaine du festival, une soixantaine d'éditeurs, dont la moitié environ vient de l'étranger.

Texte : Éric Karsenty

www.francephotobook.fr

www.rencontres-arles.com

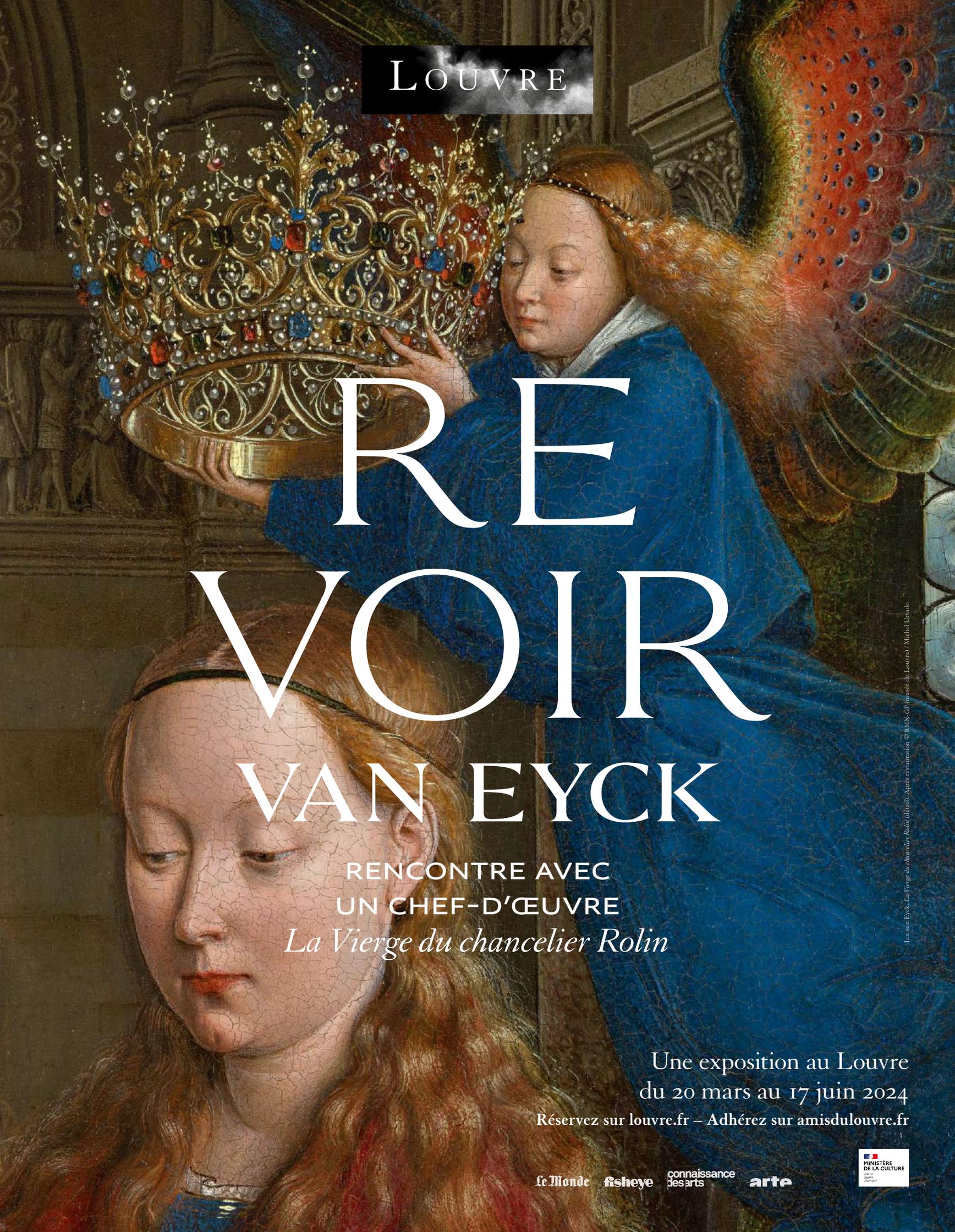


« Nous participons à Arles Books Fair pour la troisième fois, mais nous avons également assisté à d'autres salons du livre photo à Arles au cours des neuf années précédentes, déclare Tiago de XYZ Books (Lisbonne). Nous avons remarqué plusieurs améliorations au fil des ans, en termes d'organisation mais aussi de qualité et de localisation. Nous apprécions le professionnalisme et la sympathie de l'équipe arlésienne qui nous donne toujours envie de revenir. » L'atmosphère qui règne dans la ville au cours de la semaine d'ouverture y est pour beaucoup. « Les gens sont passionnés et enthousiastes. Si les journées sont éprouvantes, ces rencontres rendent l'événement enrichissant et inspirant. C'est un équilibre entre travail et vacances qui est très apprécié », poursuit Janne de Kult Books (Stockholm).

« Je considère qu'il est très important d'être présent au salon. Les deux années précédentes, j'ai été très satisfait des ventes, mais les

rencontres ont aussi une grande valeur, car c'est une excellente occasion de trouver de nouvelles œuvres à publier », développe l'éditeur suédois. « Il y a aujourd'hui très peu d'événements internationaux où nous souhaitons être présents, parmi lesquels Arles Books Fair, Fiebre, Polycopies et Unseen, renchérit Tiago de XYZ Books. L'éditeur portugais aime être présent lors de cette semaine d'ouverture, qu'il considère comme « un événement vibrant qui fait partie de notre vie. Une autre particularité de ce rendez-vous est qu'il s'agit du premier grand événement après Paris Photo. Il a lieu huit mois plus tard, ce qui lui confère une importance stratégique dans notre calendrier. » Venus du Japon, d'Espagne, d'Italie, de Pologne, du Danemark ou d'Allemagne avec des livres d'auteurs et d'auteurs à découvrir, les éditeurs de livres de photo étrangers sont l'une des composantes essentielles de la réussite de la prochaine édition d'Arles Books Fair. ✕

Signatures de livres photo dans la cour du collège Saint-Charles à Arles.



LOUVRE

RE VOIR VAN EYCK

RENCONTRE AVEC
UN CHEF-D'ŒUVRE
La Vierge du chancelier Rolin

Une exposition au Louvre
du 20 mars au 17 juin 2024

Réservez sur [louvre.fr](https://www.louvre.fr) – Adhérez sur [amisdulouvre.fr](https://www.amisdulouvre.fr)

Le Monde

fisheye

connaissance
des arts

arte

MINISTÈRE
DE LA CULTURE

Jan van Eyck, *La Vierge du chancelier Rolin* (détail). Après restauration © RMN-CP (musée du Louvre) / Michel Utrando

Le prix *Juliette Pavy*, photographe de l'année aux SWPA 2024

La Française Juliette Pavy a été récompensée aux Sony World Photography Awards 2024 pour son projet sur la stérilisation forcée au Groenland. Son regard dépasse les frontières de l'Arctique et éclaire le monde sur une injustice longtemps tue.

Texte : Cassandre Thomas – Photo : Juliette Pavy

Vendredi 19 avril, à Londres, la surprise fut de taille pour Juliette Pavy au moment où son nom fut prononcé lors de la cérémonie de remise de prix de la 17^e édition des Sony World Photography Awards. Présente à l'occasion de sa nomination dans la catégorie documentaire, la photojournaliste française s'est également vu remettre le prix de photographe de l'année. « C'est la première fois que je reçois un prix en dehors de la France. Je ne réalise vraiment pas », nous confiait-elle au lendemain de l'événement. Intitulé *Spiralkampagnen, stérilisation forcée des femmes groenlandaises*, son projet récompensé révèle un fait sordide invisibilisé par le Danemark durant de longues années. « Entre 1966 et 1975, 4 500 stérilets ont été posés sur les femmes autochtones, dès l'âge de 12 ans et très souvent sans consentement. À l'époque, cela repré-

sentait plus de la moitié des femmes en âge de procréer de cette colonie danoise. Les fonds donnés par le Danemark étaient annexés sur la population groenlandaise. Donc si elle diminuait, cela leur permettait de réduire le budget alloué au Groenland », explique la lauréate, qui a découvert cette ignominie en 2022 dans une brève AFP publiée dans *Ouest-France*.

Composé de portraits des victimes, d'archives, de paysages, mais aussi d'imageries médicales, ce travail d'envergure lève le voile sur cette campagne de contraception forcée et de stérilisation massive, et permet enfin de donner la parole à toutes ces femmes meurtries. Une enquête officielle, que la photographe suit de près, a été ouverte en octobre 2022 et doit se terminer à la fin de l'année 2024. Née en 1996 et originaire de Bretagne, Juliette Pavy s'intéresse à l'Arctique depuis une dizaine d'années. Après avoir obtenu son diplôme d'ingénieure en biologie, elle suit une formation en photojournalisme à l'École des métiers de l'information (EMI), puis devient photographe indépendante en 2020. Elle cofonde la même année Hors Format, un collectif prônant une photographie documentaire engagée. Lauréate du prix Françoise-Demulder 2023 pour un projet sur la pollution de l'Arctique au mercure, Juliette Pavy va poursuivre ses saisissantes recherches, aussi variées que nécessaires, sur cette région du monde plus souvent traitée pour ses paysages envoûtants que pour ses problématiques sociétales. ✕



Une radio montrant un stérilet utilisé pendant la campagne de contraception forcée au Groenland. Ces dispositifs, en plus de ne pas être adaptés à des corps de très jeunes filles, causaient parfois des infections les rendant infertiles.

Natures vivantes

Images
et imaginaires
des jardins
d'Albert Kahn

Exposition
30.04.2024
31.12.2024

 hauts-de-seine
LE DÉPARTEMENT



Musée départemental Albert-Kahn
2 rue du Port, Boulogne-Billancourt
Métro → Boulogne Pont de Saint-Cloud
albert-kahn.hauts-de-seine.fr

Télérama

Libération

Dès les premiers numéros de *Fisheye*, il y a plus de dix ans, la rédaction s'est intéressée aux manifestations des communautés de genre qui ne cessent de revendiquer d'autres modes de représentation. On pense notamment aux travaux de Nicola Lo Calzo, SMITH, Michael Young, Vincent Ferrané, Lucas Barioulet, Lorenzo Castore, Paola Paredes... Pallier l'invisibilisation, affirmer des identités fluides et multiples, sortir des schémas de pensée hétéronormés, autant de terrains à explorer d'urgence dans un monde « en crise », ici en proie à une montée manifeste des idées radicales, là à une remise en question de la liberté et du droit à disposer de son corps. C'est la raison pour laquelle nous avons décidé de consacrer la majeure partie de ce numéro aux fiertés. Vous découvrirez ainsi dans ces pages plusieurs articles destinés à mettre en perspective ces questions : une brève histoire de l'utilisation de la photographie par les communautés LGBTQ+ ; une carte blanche accordée au média queer et féministe Manifesto XXI ; une interview de la chercheuse Åsa Johannesson, qui vient de publier *Queer Methodology for Photography* ; une chronique du magazine *têtu* qui, depuis trois décennies, revendique de rendre les membres de la communauté queer « *visibles et fièrement*

différents » ; un article consacré à YuYu, artiste taiwanais qui mêle photographie, peinture et mediums numériques pour réaliser une œuvre singulière ; une nouvelle littéraire inédite composée par l'écrivain et photographe Nanténé Traoré ; enfin, un portrait de Romy Alizée, performeuse et photographe. Les artistes nous éclairent de nouveau dans la conduite de ce numéro, dont le cahier central est composé par des membres des communautés LGBTQ+. On pourra ainsi découvrir au fil des portfolios les œuvres de Campbell Addy, Cendre, Rafael Medina, Melody Melamed, Laurence Philomène et Quentin Fromont. Ce numéro ne sera pas le dernier à questionner ce champ particulièrement fertile de la création photographique, nous aurons l'occasion d'y revenir, en gardant à l'esprit le maximum d'ouverture pour rendre compte des évolutions de cette galaxie mouvante.

La rédaction

Marie Rouge, *Axelle*, 2018.

Marie Rouge photographie régulièrement la scène queer dont elle aime « *montrer la beauté* ». Elle a travaillé plusieurs années pour le collectif lesbien Barbí(e)turix en rendant compte des soirées festives qu'il organisait. Elle a aussi réalisé nombre de portraits de son entourage, comme cette image d'Axelle (2018), qui ouvre notre dossier.

Le dossier

Queer gaze, regards affranchis



Quand la photo fait du genre

La communauté LGBTQ+ s'est emparée de la photographie dès son invention, au 19^e siècle. Le médium s'impose comme un support de renégociation permanente du soi dans sa relation au monde, de même qu'un outil militant.

Texte : Apolline Coëffet



Si, au 19^e siècle, on ne parle pas encore de photographie queer, le mouvement existe déjà et ses caractéristiques se déclinent au fil du temps. À cette époque, « on identifie des traces de photographies avec des jeux sur le genre et la sexualité, et on remarque beaucoup d'images représentant des couples homosexuels », précise Marion Cazaux, doctorante en histoire de l'art contemporain à l'université de Pau spécialisée dans la question du genre. Les clichés, centrés sur le foyer et le quotidien qu'il abrite, présentent peu de personnages et dévoilent des histoires d'amour, de transition et de libération, mais également des parcours de vie meurtris par la maladie. Il s'agit bien souvent de collages ou d'impressions colorées qui, par leur petit format, évoquent l'intime. « La photographie queer permet de créer des spectres de visibilité, de créer un art qui est fait par et pour les personnes queers, avec un vocabulaire spécifique et des éléments qu'elles seules comprendront, poursuit Marion Cazaux.

On distingue des références à nos figures artistiques tutélaires, mais aussi à des événements importants comme les émeutes de Stonewall [une série de manifestations qui eurent lieu à la suite d'une descente de police dans un bar new-yorkais, en 1969, et qui sont considérées aujourd'hui comme les premières luttes LGBTQ+, ndlr] ou les années sida. » Un certain nombre d'artistes s'inscrivent dans une démarche de réappropriation de symboles culturels, ce qui leur permet d'esquisser d'autres narrations articulées autour de leur réalité.

Jean Ranobrac,
modèle : Cody, série
Men on Canvas.



Edouxhard, *Pelister*, artiste club kid, performance au show *We're Here, We're Queer* organisée par Marion Cazaux et Art&Fac à la Centrifugeuse, Pau.

Marion Cazaux

Doctorante en histoire de l'art contemporain spécialisée dans la question du genre

« La photographie queer permet de créer [...] un art qui est fait par et pour les personnes queers, avec un vocabulaire spécifique et des éléments qu'elles seules comprendront. »

Des récits d'aliénation et de résistance se rejouent alors, différemment, devant les yeux de celui ou celle qui observe. « *Même si l'on se forge des hétérotopies [un concept, théorisé par le philosophe Michel Foucault, qui renvoie à des lieux concrets ayant un rapport avec l'imaginaire, ndlr], on retrouve des liens avec la société en général. On lui répond en jouant avec les codes qu'elle a établis. Je pense aux clichés récents de Jean Ranobrac, connu pour avoir immortalisé la scène drag. Il travaille sur les figures de l'histoire de l'art occidental et de la mythologie. Il reprend le vocabulaire de la photographie straight et arrive à le rendre homoérotique en s'inspirant d'artistes queers comme Kehinde Wiley, peintre afro-américain qui recompose des moments de l'histoire occidentale en remplaçant les personnages blancs par des personnages noirs. Dans ses œuvres, Jean Ranobrac donne de la place aux homosexuels, qui n'en ont pas eu dans l'histoire de l'art occidental. Avec une autre approche, Zanele Muholi offre un espace aux personnes queers racisées, souvent minorisées, en représentant les membres de la communauté LGBTQ+ sud-africaine. C'est important de décentrer le regard et de multiplier les points de vue* », écrivait Marion Cazaux.

Communautés engagées

La photographie queer semble indissociable de l'engagement politique et social. Dès ses balbutiements, en donnant à voir des identités alors prohibées, elle cristallise un geste militant. À la fin du 19^e siècle, Alice Austen signe les premiers clichés LGBTQ+, destinés à une sphère privée, en s'intéressant aux relations intimes entre les femmes de l'époque victorienne aux États-Unis. En France, dans les années 1930, Claude Cahun est l'une des premières artistes à s'illustrer, aux côtés de sa compagne Suzanne Malherbe, aussi appelée Marcel Moore, dans des portraits travestis. Ce type de pratique prendra une autre ampleur dans les années 1980, comme en témoignent les tirages de David Wojnarowicz et ceux du groupe des cinq de Boston, composé de Nan Goldin, David Armstrong, Mark Morrisroe, Jack Pierson et Philip-Lorca diCorcia. « *L'arrivée du sida a marqué un tournant majeur. Généralement, c'est d'ailleurs les images de cette période qui sont présentées dans les expositions, souligne Marion Cazaux. Après cela, dans les années 2000, on assiste à une vague de dépolitisation, au cours de laquelle émerge une nouvelle génération plus ouverte sur les questions trans, notamment. De jeunes artistes commencent leur carrière en documentant leur parcours.* » Des récits alternatifs, autobiographiques, nous parviennent alors.

« *L'histoire la plus intéressante à raconter a à voir avec la manière dont les technologies et les médiums ont été utilisés par la communauté queer. Qu'il s'agisse d'un simple goût pour ceux-ci - je pense notamment aux magazines de bodybuilding des années 1950, qui n'étaient à l'origine pas destinés à cette audience et font désormais partie de l'univers queer - ou d'une véritable participation au mouvement. Il faut appréhender ce dernier dans son ensemble, le suivre dans ses évolutions, en fonction des changements sociétaux et politiques, ou même de sa localisation géographique* », complète Ben Miller, écrivain et historien spécialisé dans la libération gay au sein du monde anglophone. En outre, la démocratisation du boîtier, et plus particulièrement de l'appareil jetable et du Polaroid, a contribué à favoriser l'émergence de communautés en tant que telles. La collection de clichés de Sébastien Lifshitz nous montre, par exemple, une large sélection d'images d'anonymes de la seconde moitié du 20^e siècle, ouvertement queers, travestis ou en couple. « *Aujourd'hui, la photographie queer est étroitement liée au milieu drag, affirme Marion Cazaux. Cela permet de visibiliser d'autres questions en rapport avec le travestissement et son ambivalence. Les drags sont des formes de figures tutélaires pour la communauté LGBTQ+, ce sont des personnalités médiatiques qui se font le relai de nos revendications. Celles et ceux qui les immortalisent prennent donc une place de plus en plus grande sur la scène photographique. Je pense que l'on ne tardera pas à avoir des monographies sur ces tirages dans des galeries plus importantes.* » ✕

Corps queers en *empathie*

Étendard politique souffrant d'une réappropriation marketing, le mot « queer » enflamme les débats et suscite la haine. Cet adjectif désigne un état existentiel précis : sont queers des vies et des corps considéré.e.s comme déviant.e.s par celles et ceux qui voient dans la théorie du genre une menace civilisationnelle. En photographie, le regard queer rend hommage à ces corps en proposant de nouveaux récits de l'intime. Explications par Costanza Spina – fondateur.ice du média queer et féministe Manifesto XXI – à travers les travaux de quatre photographes émergent.e.s.

Texte : Costanza Spina



Le corps queer est un vecteur de transformation sociale capable d'engendrer des révolutions politiques d'envergure. Il est aussi un terrain de jeu de la découverte de soi. Il explose les identités normatives. Dans l'espace public et les institutions, il demande à élargir les zones de droit et à pousser plus loin les définitions de l'amour. Il est aussi un corps en danger, là où l'extrême droite rythme le débat public. La philosophe étasunienne Judith Butler l'utilise dans les années 1990 pour politiser les enjeux d'identité liés au genre, à la sexualité, à la race et à la classe sociale. Sont queers les « vies empêchées » par la norme et par les mœurs dominantes, comme elle l'énonce dans *Défaire le genre*. En photographie, le regard queer – *queer gaze* en anglais – est celui qui s'intéresse à ces corps que l'espace public menace. Il questionne l'image tout comme le processus et refuse l'effet « *freak show* » ou la fétichisation. Ce sont donc des corps en transition, *genderfluid*, sexuels ou asexuels, non blancs, gros, perçus comme marginaux, qu'une certaine relève de la photographie met à l'honneur. Zoé Chauvet, Nanténé Traoré, Robin Plus et Kianuë Tran Kiêu pratiquent une photographie du soin et des représentations qui libèrent.

Soin et réparation

Nous pourrions appeler queers ces corps qui ont fait l'expérience « *du monstre* » (Paul B. Preciado) et qui ont été rejetés de par leur étrangeté. La photographe Zoé Chauvet élargit la représentation des corps *freaks* bien au-delà des sphères LGBTQ+. Le queer serait une affaire de normes et d'à quel point un corps s'en éloigne – c'est l'idée du capital normatif que nous possédons au regard de la société. Nanténé Traoré, photographe et écrivain



Zoé Chauvet, *Flamme maquilléx par P1, Cévennes, 2024.*

Robin Plus

Photographe

« Si l'on ne déconstruit pas les rapports de force dans la pratique photographique, on ne peut pas parler de "queerness". »



Nanténé Traoré, *La Baie.*

trans (voir pp. 34-35), regrette une banalisation de l'usage de l'adjectif « queer ». Il préfère parler d'une « photographie "par et pour" : c'est un peu plus large et moins récupérable ». Selon Kianuë Tran Kiêu, le queer en photographie « passe par une libération des corps et par un queer gaze qui n'est pas confisqué par le regard blanc et masculin cisgenre ». Kianuë tire le portrait d'une communauté queer asio-descendante. Sa série *Ginsang* trouve racine dans un « sentiment de révolte face au manque cruel de représentation des identités intersectionnelles queers et asiatiques en France ». Son regard, radical et amoureux, est la narration de rituels collectifs où les identités asiatiques non-binaires et trans sont centrales. Penser une photographie des marges, c'est aussi penser le soin, selon Robin Plus. Pour lui, est « queer » une démarche qui vise à mettre à l'aise les modèles devant la caméra. « Est-ce qu'il est OK pour faire cette pose ? Est-ce qu'il est à l'aise avec mon univers ? J'essaie

de reproduire les poses que je demande de faire et de me mettre à la place de l'autre, explique Robin Plus. Si l'on ne déconstruit pas les rapports de force dans la pratique photographique, on ne peut pas parler de "queerness". »

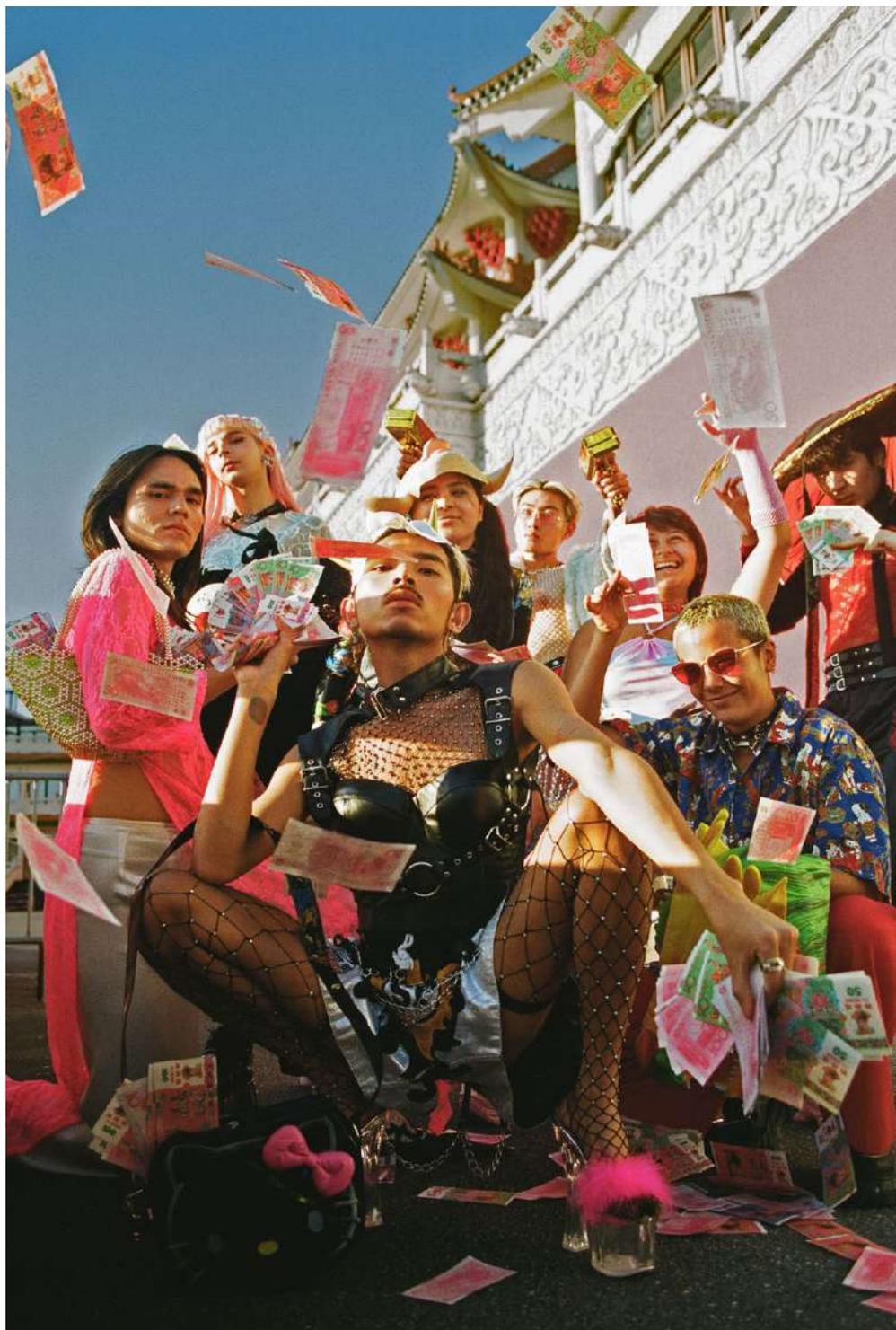
Le lexique photographique est souvent martial, nous fait remarquer Zoé. Armer son appareil, shooter, capturer, tirer... En finir avec ce jargon, c'est aussi en finir avec un rapport de subordination face à l'objectif. Entrer dans certaines intimités, c'est s'adresser à des corps fragilisés. La photographe Nan Goldin, consciente de cela, a voulu leur « rendre hommage », comme aime le dire Zoé. Elle a consacré sa carrière aux représentations de corps subissant l'oubli et l'invisibilisation. « Une fois que tu as la caméra dans tes mains, tu as une responsabilité de soin et de réparation », affirme Zoé. « J'aime imaginer mes ami-e-s comme des pop stars », explique Robin, nourri de l'univers d'artistes comme David LaChapelle. ooo

Kianuë imagine un archétype de guérilleros-as queer qui s'affirme par le hurlement et la joie collective. Ses ami-e-s brisent l'image de la communauté asiatique «modèle» en s'affichant comme des vraies rock stars qui s'emparent de leur narration.

Nouvelle cartographie de l'intimité

L'imagerie queer est aujourd'hui largement exploitée par le marketing. Les corps queers souffrent d'une «tokenisation» par le capitalisme [manière de valoriser et de matérialiser des actifs réels dans le monde digital, ndlr]. Ce phénomène se vérifie quand les institutions et les entreprises visibilisent des corps non normatifs pour remplir un enjeu de simple représentation et séduire de nouveaux publics. Selon Nanténé Traoré, le queer risque d'être dévitalisé à force de réappropriations commerciales. Dans son œuvre, il donne vie à une nouvelle cartographie de l'intimité. Sensible aux représentations des personnes trans, il nous embarque dans des clichés sans artifice. Ils racontent un quotidien «dé-normé» et cherchent une justesse à travers le portrait. «C'est parce qu'il y a des gens qui produisent des images que l'on arrive à se découvrir soi-même et à se définir comme autre chose que cis hétéro, énonce-t-il. La question de la tokenisation est complexe parce qu'elle a des bienfaits, mais aussi de très sérieuses limites. Il faut se demander si la politique de la représentation est réellement utile : je pense qu'on arrive à la fin.»

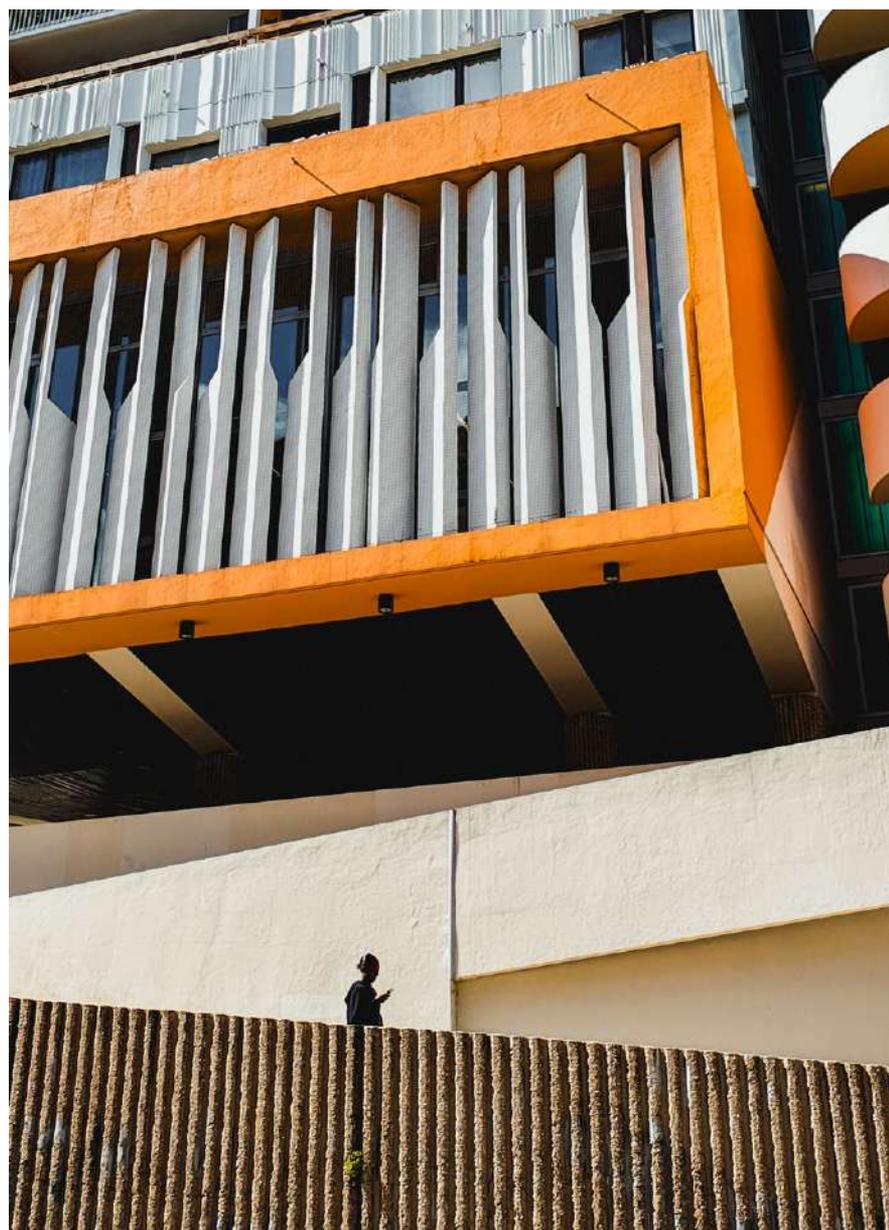
L'autrice afroféministe Audre Lorde résumait le débat en 1979 lorsqu'en conférence, elle clamait que «les outils du maître ne détruiront jamais la maison du maître». In fine, l'exposition grand public de corps queers permet-elle réellement de les rendre moins précaires? Les violences perpétrées envers ces communautés sont-elles questionnées par les imageries capitalistes? Les réseaux sociaux cesseront-ils de censurer les images de corps qui dérangent? Autant de questions que ces jeunes photographes se posent en essayant de trouver un équilibre entre l'appropriation et le combat politique. Une grande majorité de la production de Nan Goldin dans les années 1980 est dédiée à ses camarades queers, avec qui elle s'engageait dans la lutte contre le sida. Interviewée en 2012 par *Harper's Bazaar*, elle partageait son ressenti. «Beaucoup de gens estiment que l'art ou la photographie se résume à l'apparence ou à la surface des choses. Ce n'est pas ce dont il s'agit pour moi. Il s'agit plutôt de relations et de sentiments, déclarait-elle. Il m'est très difficile de faire du travail commercial [...] Il ne s'agit pas d'un style, d'un look ou d'une mise en scène. Il s'agit avant tout d'une quête émotionnelle et d'empathie.» ✕



Kianuë Tran Kiéu,
All You Can't Eat

LE MOTOROLA EDGE50 PRO À TOUTE ÉPREUVE

Sous le soleil écrasant de Marrakech ou dans le singulier quartier de Beaugrenelle à Paris, le nouveau-né de Motorola – le edge50 pro – traverse les frontières et livre un périple visuel rempli de belles promesses. En s'emparant de ce téléphone portable doté d'un capteur 50 mégapixels axé sur la qualité photographique, Borey Sok et Mathieu Pellerin, les cofondateurs du studio Beige, illustrent les ambitions de l'appareil. *«Le téléphone devient un vrai outil de production de photos. Je commence à imprimer les clichés que j'ai faits avec et le rendu est vraiment nickel. C'est génial de se dire qu'on n'a pas forcément besoin d'un appareil photo pour faire une image, l'imprimer et avoir comme une petite œuvre d'art chez soi»*, témoigne Borey Sok. C'est au cœur de la médina de Marrakech que l'influenceur a testé les fonctionnalités du edge50 pro.



Il poursuit: *«Ce que j'aime, c'est justement de pouvoir shooter sans se focaliser sur les paramètres. Sur place, j'ai adoré ce jeu d'ombres et de lumière. J'avais la crainte que le téléphone ne fasse pas ressortir ce contraste. J'ai profité qu'un monsieur soit de dos pour l'immortaliser, en baissant juste la luminosité. Et finalement, le rendu me convient parfaitement.»* Si les utilisateurs les plus agueris peuvent jouer avec les paramètres du mode manuel, l'intelligence artificielle intégrée à l'appareil permet à toutes et tous d'obtenir des photographies d'une grande qualité, notamment en mode nuit. Quant à Mathieu Pellerin, c'est le grand-angle qui l'a subjugué. En arpentant les immeubles des années 1970 de Beaugrenelle, il a saisi avec fluidité et rapidité les lignes graphiques d'étonnantes architectures. *«Quand tu actives le grand-angle, le monde s'élargit. Esthétiquement, le résultat est vraiment génial»*, constate le photographe. Son importante capacité de stockage de 512 Go, l'ouverture de son capteur principal et la qualité du zoom super résolution font de ce téléphone un allié parfait pour les passionnés du médium. En plus de ses multiples aspects techniques, le edge50 pro dévoile un design élégant avec un écran incurvé facilitant la prise en main et des matériaux audacieux tels que du cuir végétal. La promesse d'un téléphone innovant qui permet d'immortaliser les petits et grands souvenirs de votre vie. ✕



Motorola edge50 pro
Écran pOLED de 6,7"; appareil photo avec un objectif principal de 50 MP (format optique 1/1,55", ouverture f/1,4), un objectif ultra-grand-angle de 13 MP et un téléobjectif (capteur 10MP; zoom optique x3 et zoom hybride x50); 512 Go; 699 €. Également disponible en noir.

« Je cherche à diversifier la méthodologie queer dans la photographie »

Maîtresse de conférences à l'université de Brighton, en Angleterre, l'artiste suédoise multidisciplinaire Åsa Johannesson vient de publier *Queer Methodology for Photography*, un livre qui nous dévoile sa stratégie pour penser, créer et écrire la photographie queer. Entretien.

Propos recueillis par Gwénaëlle Fliti

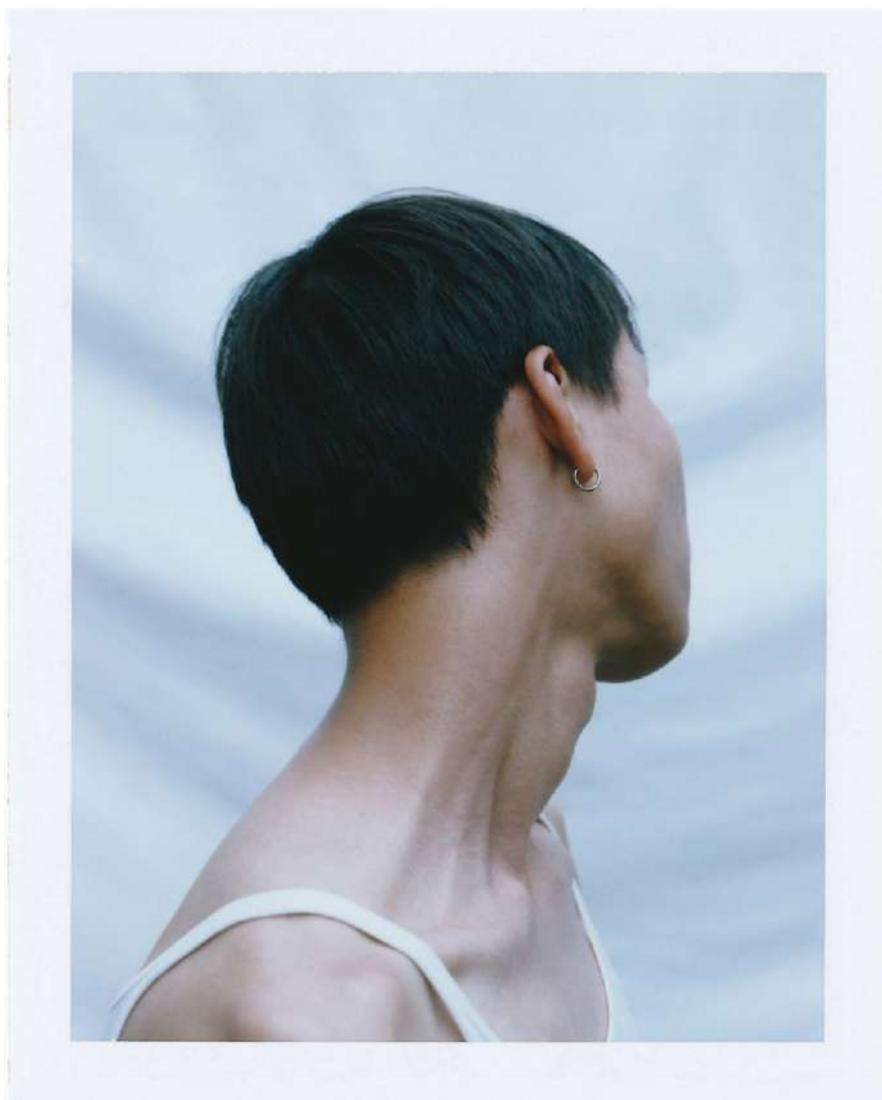
Åsa Johannesson, *Turn*, 2021, série *The Queering of Photography*, image de couverture du livre *Queer Methodology for Photography*.

Pouvez-vous nous expliquer le choix de la couverture de votre livre, *Queer Methodology for Photography*, sorti en février 2024 ?

Åsa Johannesson : Il s'agit d'un portrait de mon ami-e An, issu-e de la communauté LGBTQ+. J'ai pris ce polaroid intitulé *Turn* dans mon jardin durant l'été 2021. Une tête, des épaules, un simple drap en guise de fond. Ensemble, nous avons décidé qu'il pivoterait son visage et son buste pour voir ce que cela donnerait. Un faux air de statue ? Possible. Mais allons à l'intérieur même du polaroid : les produits chimiques collants, l'émulsion, les quatre coins qui rencontrent la bordure blanche... ce n'est pas dénué de sens. On peut y déceler une forme de "queering" intrinsèque à la matérialité.

De quoi parle votre ouvrage ?

C'est un livre de recherche, divisé en six chapitres, qui présente de nouvelles façons d'aborder le discours photographique dans une perspective queer, en croisant la pratique et la théorie. Mon livre traite de questions philosophiques plus larges concernant l'identité et la différence ; comment la création de systèmes de pensée limite les possibilités d'existence à une catégorisation binaire. J'examine les travaux de 28 artistes différent-es, j'ouvre la voie à un nouveau concept d'image photographique qui aborde sa matérialité sous une forme poétique et politique. La photographie a la capacité de porter les préoccupations de la communauté queer en ne s'appuyant pas uniquement sur l'identité de la personne qui fait face à l'objectif. En questionnant la représentation et en mettant l'accent sur le formalisme, je cherche à diversifier la méthodologie queer dans la photographie. Toutefois, mon désir n'est pas d'invalider la représentation de l'identité en tant





que cadre théorique traditionnel, seulement de critiquer la façon dont celle-ci monopolise sa théorisation et son historisation.

Qu'entendez-vous exactement par « aller au-delà de la représentation » ?

C'est aller au-delà de l'idée selon laquelle une photo serait la copie d'un original, la copie du réel, la copie d'une personne. Au cours de mes études, à force d'expérimenter, j'ai compris que la photographie n'était pas seulement un instantané ou un document journalistique. Elle peut aussi être un objet artistique avec un message fort porté directement par sa technicité. Je pense aux noirs et blancs analogiques de l'Américain Mark McKnight sur l'homoérotisme. Sa photo intitulée *Him, Shadow* (2020) encadre étroitement deux corps enchevêtrés. L'un d'eux n'est qu'une ombre. La composition géométrique et le contraste élevé forment un motif abstrait; une énigme qui doit être résolue pour parvenir à un décodage représentationnel. La rencontre sexuelle entre deux hommes se devine. McKnight et son génie technique démontrent comment l'esthétique monochrome formalise l'image photographique, mais aussi comment elle génère tout un univers. Ainsi, le formalisme devient un langage queer à part entière.

Pensez-vous que la photographie queer doit exclusivement être produite par sa communauté ?

Oui, d'après moi, elle doit être produite au sein même de la communauté et traiter des sujets qui la concernent. Évidemment, tu peux être cis et hétéro et réaliser une série pertinente sur les personnes LGBTQ+, mais il m'a toujours semblé logique que les voix les plus fortes venaient avant tout d'une expérience vécue. Il n'y a qu'à voir l'incroyable travail du/de la Sud-Africain-e Zanele Muholi. Ou bien celui de Tee A. Corinne, pionnière américaine de l'art lesbien. Je trouve aussi les expérimentations du Français SMITH très inspirantes. Tout autant que les scènes comiques de la Chinoise Zhou Ning, qui mélange subtilement textes et photos, à l'instar de l'Américain Duane Michals, ou de l'artiste espagnole Coco Capitán. Tous-tes queers.

Au chapitre 5 de votre livre, vous faites un parallèle entre la photo queer et la théorie quantique, selon laquelle le temps n'est pas linéaire mais fractionné. Quel rapport y voyez-vous ?

Théorisée comme une capture du temps passé - nommée "ça a été" par Roland Barthes dans *La Chambre claire* -, la photographie est techniquement construite à travers le temps encapsulé par l'obturateur de l'appareil photo. Il y a le temps vécu d'un côté, le temps d'exposition de l'autre; l'espace autour de nous et l'espace d'ouverture. Si l'on considère que le chemin hétéronormatif s'accompagne d'une certaine linéarité spatiotemporelle, la photographie queer jouit de son côté d'une temporalité qui lui est propre. Elle brise les normes rien que dans la façon de prendre une photographie. Par exemple, dans la série *Interim* du photographe ooo

Åsa Johannesson

Artiste et maîtresse de conférences
à l'université de Brighton

« La photographie a la capacité
de porter les préoccupations
de la communauté queer
en ne s'appuyant pas uniquement
sur l'identité de la personne qui
fait face à l'objectif. »

américain Bill Jacobson, le temps passé est aussi un temps perdu ; un moment qui révèle l'amour et le chagrin, l'esprit qui perd des bribes d'informations. Sa photo intitulée *Interim Couple #1164* (1994) montre deux silhouettes s'enlaçant. L'un des personnages semble reconforter sa son amant-e dont le menton repose sur son épaule. Ce portrait fantomatique et minimaliste oscille entre figuration et abstraction. Couverts d'une brume grise, les sujets représentés restent des figures anonymes. La défocalisation de l'espace, obtenue grâce à une mise au point douce de l'objectif, n'est pas un geste de limitation technique mais est appliquée de manière cohérente. Il s'agit d'une exactitude maîtrisée du flou, plutôt que d'une netteté ratée. Avec ce travail, Jacobson fait clairement écho à l'incertitude et à la vulnérabilité de la vie à l'ère du sida. Autre exemple, le "print sandwich" créé par l'Américain Mark Morrisroe. Sa technique consiste à superposer un négatif couleur à sa copie en noir et blanc. Une nouvelle image voit le jour, et par ce biais, un espace-temps inédit.

L'évolution technologique peut-elle contribuer à l'expansion de la photographie queer, sachant que des stéréotypes de genre sont véhiculés à travers les images générées par l'IA ?

En effet, l'intelligence artificielle a tendance à représenter l'individu queer comme une personne forcément androgyne qui participe à la Pride en portant un *rainbow flag* aux couleurs erronées. Le cliché à son apogée. Mais il ne faut pas oublier que l'IA produit une image à partir d'un texte. Les mots choisis en description ont donc leur importance. Avec le temps, les images produites par l'IA - si elles sont justes et subtiles - pourraient venir remplacer les photos stéréotypées issues des banques d'images. Je ne sais pas si ces nouvelles pratiques vont améliorer la photographie queer, mais elles vont probablement la diversifier. Toutefois, je comprends la panique de certain-es qui se demandent si les images produites par l'IA peuvent être considérées comme des photos, si elles ne créent pas plus de torts. Mais l'IA est déjà là, le seul choix que nous avons est de vivre avec et de nous en servir à bon escient.

Mode, publicité, médias, cinéma... Sentez-vous la communauté queer plus visible ?

J'ai remarqué une bascule dès 2014. Soudainement, on s'est mis à voir dans les médias des personnes queers - majoritairement trans. Dans les agences de mannequins, sur les panneaux publicitaires, dans les émissions de télé grand public... Super, me diriez-vous ! Et cela le serait, si les corps n'étaient pas encore et toujours contraints d'entrer dans une case préétablie, à savoir celle de la jeunesse et de la minceur. Créer une mini-norme dans la norme. À ce jeu, il est aisé de perdre une partie de son authenticité. Quant à l'aspect politique, le risque est qu'il soit oublié. La mise en lumière, oui, mais pas pour être les pions d'un système qui nous échappe.

A-t-on à faire en quelque sorte à du *queer washing* ou du *gender washing* ?

Oui, c'est le cas. Surtout quand il y a des intérêts financiers. On pourrait voir cela comme un *washing* de la politique queer par le courant dominant. Il est toujours crucial de se demander qui produit le contenu et qui en est la cible, l'audience.

Quels autres défis devront surmonter les artistes queers dans le futur ?

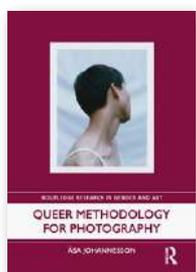
Les années 1980-1990 ont été une période très prolifique pour l'art queer. C'était l'époque de la colère qui gronde face aux oppressions et à la répression politique. Cela reste encore tragiquement d'actualité dans de nombreux pays qui appliquent des lois anti-gays et anti-trans. Le travail est loin d'être terminé. La lutte est longue. L'art reste un outil puissant pour contribuer à faire changer les mentalités et forcer le débat. La photographie queer à laquelle nous avons accès aujourd'hui est cependant très occidentalisée. Cela crée un déséquilibre. Ce qu'il nous reste à faire, c'est de trouver un moyen pour permettre aux artistes LGBTQ+ venant d'ailleurs de s'exprimer davantage. X

Bill Jacobson, *Interim Couple #1164* (1994).



LIRE

Åsa Johannesson
*Queer Methodology
for Photography*
Éditions Routledge,
104 £, 144 pages
www.routledge.com



SIGMA

FUJIFILM X Mount

Compacts et efficaces.
F1.4



- © 16mm F1.4 DC DN
- © 23mm F1.4 DC DN
- © 30mm F1.4 DC DN
- © 56mm F1.4 DC DN

© Contemporary 23mm F1.4 DC DN

Pare soleil en corolle (LH554-01), bouchon avant (LCF-52 III),
bouchon arrière (LCRII) fournis
Disponibles en Montures : L-Mount, Sony E et FUJIFILM X

sigma-global.com

Romy Alizée, (ré)éducation

sexuelle

Performeuse, photographe, réalisatrice, autrice... Romy Alizée se décrit avant tout comme une « *artiste autodidacte* ». Au cœur de son œuvre ? Notre rapport à l'intime, au regard, au sexuellement explicite, qu'elle ne cesse de déconstruire et reconstruire avec humour et engagement.

Texte : Lou Tsatsas – Photo : Bérangère Fromont

Le soleil matinal inonde le Floréal Belleville, ce lieu hybride du 20^e arrondissement parisien, à la fois restaurant et galerie d'art. La salle est encore déserte lorsque Romy Alizée s'installe dans un fauteuil en velours. Son latte commandé, elle se remémore ses premières envies de création le sourire aux lèvres : « *Enfant, j'étais fan de cinéma. En arrivant à Paris, à 21 ans, j'ai pris des cours privés de théâtre. En parallèle, j'ai commencé à poser pour des photographes - nue. Ce n'était pas un job, plutôt une découverte de moi-même. J'ai poursuivi cette activité pendant environ quatre ans, jusqu'en 2014. Dans le lot de gens avec qui j'ai travaillé, quelques-uns m'ont mis sur la "bonne voie" en m'invitant à faire mes propres images : Gilles Berquet, spécialisé dans le fétichisme, et Laurent Benaïm, qui capturerait des orgies BDSM. Avec lui, il n'y avait aucune barrière, et j'aimais explorer les limites du convenable* », se souvient-elle. Dès ses premiers pas face à l'objectif, l'artiste, 35 ans aujourd'hui, réalise que « *le nu [uniquement], ça ne [lui] parle pas* ». Ce qui lui plaît, déjà, c'est la sexualité explicite, l'exploration de ses propres frontières. Un « *monde intérieur* » qu'elle construit avec passion alors qu'elle grandit aux Sables-d'Olonne, entre une mère française aide à domicile et un père grec ouvrier et absent. « *J'ai toujours eu une espèce de fascination de gamine pour ces thématiques. Si ça se normalise chez certaines personnes, pour moi, ça a continué d'avoir du sens* », précise-t-elle. Un besoin qu'elle explique en partie par les moqueries qu'elle a subi de la part de son frère et qui ont terni son estime d'elle-même. « *Quand tu grandis avec un homme qui te dit que tu es ignoble au moment où tu t'émancipes, tu as envie d'être regardée.* »

Ce regard, Romy ne cesse de le rechercher. Dans ses premières expérimentations, enfant, elle réalise des fresques à partir de photos de corps de femmes issues de *Vogue* puis, à 25 ans, elle documente le quotidien de ses proches à la manière de Nan Goldin, dont elle découvre alors le travail. Pour gagner sa vie, elle devient, entre autres, travailleuse du sexe (TDS). Un choix de carrière « *pas si paradoxal pour une grande timide*, assure-t-elle. *Quand j'étais jeune, j'étais gothique, j'avais un look assez extravagant : corsets, minijupes, bottes à talon. C'était comme une carapace. Cette culture, très érotisée, me fascinait. Les portes de l'émancipation, pour moi, c'était ça : la représentation du sexe raconté, transformé. Faire de ma vie une "œuvre", ou, en tout cas, que cette envie d'être vue s'exprime quelque part.* » Tournages avec Erika Lust, festivals porno queer... Si la première fois qu'elle empoche 1 500 euros à la suite d'une rencontre avec un client lui procure un sentiment intense de puissance, cette période lui semble aujourd'hui révolue. « *J'ai coécrit*

avec Marianne Chargois un spectacle autobiographique sur les TDS intitulé Gaze.S, qu'on a notamment joué à Schauspielhaus, scène nationale de Zurich. Après l'avoir présenté plusieurs années, j'ai senti que j'avais un peu fait le tour de ce sujet », confie-t-elle. Celui-ci, pour elle, manque « *d'un regard extérieur, d'une analyse plus creusée et complexe* ». Car si la notion d'empowerment a levé beaucoup de tabous sur la profession, elle tait les possibles difficultés et violences. En mars 2024, Romy conclut ce chapitre de sa vie avec la sortie, sur France Culture, de *C(h)œur de sex worker*, un conte documentaire musical réalisé avec Élisabeth Monteil. « *Un projet qu'on portait depuis deux ans, qui propose quelque chose de lumineux.* »

Ce décalage humoristique s'impose d'ailleurs comme un fil rouge de son œuvre. Il lui permet d'harmoniser une création soumise aux aléas de sa propre existence. Car, pour Romy Alizée, vie professionnelle et personnelle évoluent ensemble. Dans *Furie* (2017-2019), elle demande à son copain de l'époque de poser comme un « *homme-objet* » dans des mises en scène comiques. Plus tard, alors qu'elle réalise qu'elle n'a pas encore vécu de « *grande histoire lesbienne* », elle se tourne naturellement vers les femmes. « *Je demandais plutôt à des "fems" de poser, comme si une femme dite "féminine" m'était plus accessible qu'une femme dite "masculine"*. Comme si j'avais peur de me dire que le désir allait s'installer face à une « *butch* », alors que les filles aux cheveux longs, je les voyais comme des copines », s'amuse-t-elle. Avec Laure Giappiconi, elle réalise trois courts métrages en romans-photos aussi drôles qu'érotiques et poursuit en solo ses explorations de la performance dans le 8^e art. Monochrome au grain prononcé, flash, regard caméra... ses créations, toujours reconnaissables, interrogent la notion de voyeurisme. « *Ce n'est pas suffisant de se dire "Je reprends le pouvoir" en signant un autoportrait. Je voulais plutôt donner à réfléchir : qu'est-ce que je regarde ? Quelles sont les attitudes des gens qui posent ? Mes photos sont parfois sexuellement explicites, mais elles sont dénuées de sexualité. Dans Gaze.S, je performe la photo La Parisienne, pour laquelle je m'enfonçait une tour Eiffel dans la chatte, mais c'est joué de façon tellement dépassionnée que ça ne peut pas être sexy!* », affirme l'artiste. Au fil des années, elle est confrontée aux critiques comme à la censure. Si les retours qu'elle reçoit demeurent diversifiés, elle reste boudée par les institutions, coincée dans une sorte de marge. « *Les gens assument très peu. Mon travail peut être montré dans le cadre de grandes expositions thématiques, mais il reste dans une case. J'aimerais que les milieux de la photo et de l'art contemporain prennent davantage de risques. Pourquoi dénigrer ces travaux, ou penser qu'il est facile de les faire ?*





Si j'avais voulu entrer dans des galeries, je me serais contentée de nus classiques», déplore-t-elle. Une injustice bien connue de celles qui l'ont influencée - ORLAN, VALIE EXPORT, Marina Abramović ou encore Annie Sprinkle.

Refusant de s'avouer vaincue, Romy Alizée collabore avec *Libé*, pour qui elle réalise des portraits; elle écrit des fictions pour *Censored* et les *Inrocks*, signe la préface d'un ouvrage d'Ovidie. Autant de projets qui lui permettent de s'essayer à d'autres formes d'expression. Plus récemment, elle s'est découverte une passion pour la marche en montagne, un espace «très politique»: «*La place des femmes, l'écologie, mais aussi qui peut y marcher, se l'accaparer... C'est un énorme sujet!*» En pleine nature, elle s'affranchit des codes habituels de ses mises en scène pour capturer des corps, des roches, des arêtes - en bref, le vertige. Elle explique également ce virage par un besoin de ne pas se définir seulement par sa profession ou son orientation sexuelle. «*La pluralité des regards est intéressante. Définir le "queer gaze", c'est très dur*», précise-t-elle. Parmi ses récentes découvertes, les ouvrages d'une exploratrice lesbienne, Ella Maillart. «*Ça me fait vibrer. Elle a écrit sur ce qui la rendait heureuse: la découverte du monde. C'est bien de passer par la revendication, la visibilité, sans pour autant s'enfermer dedans*, poursuit-elle. *Photographier des gens queers, cela a beaucoup été fait, mais j'ai tendance à penser: à quoi bon? En quoi la représentation pure agit-elle sur notre société? La queerness, c'est aussi des œuvres qui n'en parlent pas, des sujets qui touchent tout le monde. Il y a des regards, pas une recette spécifique.*» Une approche d'autant plus nécessaire face à l'état actuel de notre société. Conflits armés, urgence écologique, montée de l'extrême droite... Romy Alizée avoue avoir peu de foi en l'avenir. «*J'ai l'impression que l'on connaît une descente aux enfers. Quand tu es artiste, tu es en réflexion permanente sur le monde, tu ne peux pas t'arrêter de créer, mais comment montrer ses œuvres dans un climat de plus en plus facho? Comment obtenir des subventions quand les institutions n'ont plus d'argent à donner?*» Pourtant, malgré son pessimisme, malgré l'hermétisme d'une sphère artistique plus frileuse que ce qu'elle prétend, malgré la précarité du statut de photographe en France, l'artiste poursuit inlassablement son exploration de l'exaltation. Car ce que les vocations expriment ne doit jamais être invisibilisé. «*Parfois, je me dis que je vais être obligée de retourner vers le travail du sexe pour survivre, et puis je me souviens que j'ai quand même porté un sujet de gouines-putes à la radio publique. On a été payées pour ça, écoutées. Des gens ont cru à ce projet, ça donne de l'espoir!*», conclut-elle. ✕

The Sound of Speed

de Nanténé Traoré

Elle avait tout de suite aimé cette idée de pouvoir acheter une culotte à trois heures du matin et d'ailleurs c'est la première chose qu'elle avait faite en arrivant, parce qu'on lui avait dit tu sais là-bas on peut tout faire la nuit même les trucs les plus bêtes même les choses les plus triviales comme entrer dans un magasin à trois heures du matin et acheter une culotte et repartir ensuite, et ça lui était resté, elle leur avait dit en partant *la première nuit quand j'arriverai pas à dormir ben je sortirai dans la rue et j'irai acheter une culotte alors*, une culotte aussi bête que l'idée d'une culotte achetée à trois heures du matin, une culotte avec des strass sur les deux fesses parce que c'était sûr qu'elle pourrait trouver ça là-bas, on lui avait dit *là-bas on trouve de tout*, alors la première nuit d'insomnie comme d'habitude mais dans cette ville pas comme d'habitude, elle avait attendu trois heures du matin très exactement assise sur son lit dans cet appartement qui n'était pas le sien mais qu'elle habitait quand même, elle avait regardé par la fenêtre puis elle avait mis ses chaussures avait descendu les marches de l'escalier quatre à quatre comme elle faisait aussi dans son autre appartement qui était le sien mais qu'elle n'habitait plus, elle avait ouvert la porte de l'immeuble et en sortant elle s'attendait à retrouver le silence de toutes les nuits du monde quand il est trois heures du matin et que tout le monde dort, mais quelque chose d'immense lui était tombé dessus, quelque chose qui n'avait rien à voir avec le lexique de la nuit, rien à voir avec le silence et le calme et la proximité avec la mort, elle avait trouvé de la vie, elle avait trouvé des enfants qui se criaient dessus en se courant après, et des gamines en grappe et tops léopard qui sortaient du métro pour entrer dans un bar, et d'autres encore qui mangeaient des sandwiches sur un banc devant le *deli*, des magasins très ouverts, des gens très réveillés, qui marchaient qui parlaient qui se déplaçaient dans cet espace

en expansion, elle avait trouvé de l'organique, immédiatement, du bruit et de la multitude à une heure ou il n'y a normalement ni l'un ni l'autre, et cette découverte d'un espace insomniaque exactement comme elle, cette découverte qui arrivait tard dans sa vie ouvrait avec les deux mains une zone encore vierge de déambulations nocturnes, une infinité de possibles d'habiter la nuit à plusieurs, elle se dit en suivant les lumières que ça devait ressembler à ça, quitter la solitude qui accompagne et qui abîme, ensuite, plus tard, toutes celles et ceux qui ne savent pas bien dormir, et elle se rappelait qu'en partant déjà on lui avait dit que c'était une ville qui faisait ça, que c'était une ville qui te faisait te sentir à jamais seul-e ou plus jamais seul-e, c'est selon, *tu verras* on lui avait dit *c'est une ville qui est tout et son contraire, une ville qui dort jamais tu verras ça fait flipper c'est bizarre et c'est violent*, - *you'll have to keep it quick they said or she will get to you*, mais aller vite en vrai tu sais moi j'adore ça alors - et après quand on était dans l'œil de la ville il fallait oublier que c'était la nuit pour oublier qu'on voulait dormir, et d'ailleurs les images en mouvement et les lumières les panneaux publicitaires créaient tous des ersatz de jour, alimentaient la fiction, cette ville on lui avait pas dit mais en fait c'était un plateau de cinéma, c'était juste un mensonge tellement bien fait qu'il était plus vrai que n'importe quoi d'autre, elle se dit *c'est pas qu'elle dort pas ma ville* (et elle disait déjà *ma ville*) *c'est pas qu'elle dort pas c'est qu'elle refuse le circadien, c'est qu'elle s'est affranchie c'est une ville pirate*, elle pensait, *c'est une fugitive*, et elle passait devant les music-halls les tapis rouges les magasins de voitures et les autos tamponneuses et elle répétait, *c'est juste qu'elle a cassé toutes les horloges et qu'il est toujours et pour toujours la même heure ici*, l'heure de sortir dehors, de vivre des aventures et de promener son chien,

Nanténé Traoré, l'auteur de ce texte inédit, est écrivain et photographe. Il a publié *Pédés* (éditions Points, 2023), *La nuit t'arrache à moi* (éditions Gorge bleue, 2022) et *Nos Amours radicales* (éditions Hachette, 2021). Nanténé Traoré, né en 1993, est aussi finaliste du Prix découverte de la Fondation Louis Roederer des Rencontres d'Arles 2024.

l'heure du sexy side-car de la teuf en rooftop, l'heure de retrouver ses copines d'aller danser dans un night-club, il est toujours la même heure, triomphante, l'heure où c'est pas l'heure de mourir, où c'est pas l'heure de fermer les yeux où faut tenir encore un peu, continuer à avancer tout droit en slalomant les enfants les glaces les pantalons à fermeture éclair les taxis et les filles et les filles dans les taxis, elle s'était dit aussi que les filles étaient plus belles ici enfin non, qu'elles étaient plus libres, qu'elles portaient toutes des chaussures trop hautes et des jupes trop courtes et qu'elles avaient toutes l'air d'habiter d'autres planètes en intermittence, toutes l'air de ne faire que passer, de n'être là que pour un court instant de ne s'être arrêtées que pour mieux repartir tout de suite après, elle s'était dit que les corps des filles ici n'étaient qu'une suite de variations sur la vitesse et sur le bruit, parce qu'il fallait les entendre, aussi, c'était impossible de pas les entendre au-dessus de la foule impossible de ne pas voir les cheveux peroxydés la cigarette et les fourrures de ne pas les sentir, Alien, Jazz, Mademoiselle Chanel, au-dessus des boulevards qui sentaient surtout la mort, impossible de ne pas se cogner contre leurs doigts contre le poids d'un baiser adressé dans le vide - *drive safe honey let us know when you're there* - et la jambe qui se range dans la voiture la chaussure à son pied le revers du chapeau le mégot qu'on éteint, enfin, le taxi seul ensuite magicien du bitume savait comment passer au-dessus des voitures les taxis ont des ailes ici on avait oublié de lui dire enfin voilà comme promis la culotte était là au troisième étage du magasin coincé entre music-halls et taxis clandestins, magasin gigantesque comme tout ici était gigantesque autoluminescent parmi la multitude, elle se souvenait à peine y être entrée pourtant le bruit avait changé et la chaleur aussi, au-dessus d'elle et sur les côtés le ronronnement

de l'air conditionné qui faisait mélodie avec les hauts parleurs, ils lui avaient dit ça, aussi, ils lui avaient dit *tu verras c'est une ville où les degrés sont glissants*, alors elle glissa avec eux, se fondit dans le décor ajusta la température de son corps *because that's what you learn to do here, you learn to cope*, les culottes se ressemblaient toutes elle prit une taille au hasard parce qu'il y avait trop de monde en rayon et en rentrant déjà elle s'était dit qu'il y avait trop de monde et que c'était bizarre qu'il y ait autant de monde parce qu'il était trois heures du matin un mardi mais *who cares anyway*, elle entendait le bruit au dehors ferma les yeux la culotte à la main et il aurait pu être quinze heures de l'après-midi dix heures du matin c'était un bruit d'heures pleines, d'heures habitées, et malgré la fatigue et l'inconfort de ne plus savoir le jour ou la nuit quelque chose de rassurant grandit en elle, parce qu'on est toujours bien dans l'œil d'un cyclone, et elle savait ce qu'ils lui auraient dit à ce moment-là ils auraient dit *well now that's some fucked up late-stage capitalism dystopia* d'entrer à trois heures du matin dans un magasin à six étages pour acheter une culotte avec des strass collés sur les deux fesses mais ça ne lui posait pas de problème, n'importe où ailleurs ça aurait été révoltant mais ici rien n'était révoltant parce que rien n'existait pour de vrai, parce que c'était une chimère, cette vie-là, cette ville-là, avec les taxis les jambes des filles la clim qu'on met au max et les buildings dans les nuages mais sans jamais pouvoir regarder le ciel, *fucked up late-stage capitalism dystopia* et ce qu'ils voulaient dire, en fait, c'est qu'il n'y a qu'une ville aussi morte qui puisse être autant en vie.

De ces mois noctambules elle ne garda aucune image, quand on vit pour de vrai, on ne fait pas de photo. x

TÊTU, UN REGARD POLITIQUE À LA UNE

de Thomas Vampouille,
directeur de la rédaction de *têtu*.

«*Sortez du placard*», proclame la première une de *Têtu*, en forme de manifeste, à l'été 1995. L'enjeu évident d'un média à l'identité homosexuelle assumée, comme le revendique en lettres d'or un numéro de 1996, est de rendre «*visibles*» les membres de la communauté gay et lesbienne, fièrement «*différents*» (1998).

La une du magazine est l'outil premier de cette visibilité, laquelle ne passe toutefois pas uniquement, comme on pourrait le penser a priori, par la représentation de personnalités LGBTQ+, même si celle-ci traverse dès ses débuts les couvertures de *Têtu*. De Rupert Everett (1996) à Eddy de Pretto (2023), d'Amélie Mauresmo (1999) à Hoshi (2021), l'idée est simple : les LGBTphobies pèsent sur nos épaules comme sur celles d'un seul homme, multiplier nos fiertés permet d'en répartir le poids et de faire front. De banaliser, aussi, l'identité queer sous toutes ses formes et dans tous les domaines possibles.

De façon performative, l'existence même d'un média comme *Têtu* répond à ces objectifs. Il s'agit donc de le faire vivre en dehors du cercle de la communauté LGBTQ+. Cela passe par l'affichage de personnalités hétéros, dont le simple fait qu'elles ont accepté de faire la couverture d'un journal gay contribue à nous sortir de l'ombre. La première sera Catherine Deneuve, fidèle alliée. Puis une succession de mecs stars - Tom Cruise, Keanu Reeves, Matt Damon... - impriment leur sceau cool à l'image du magazine. L'importance symbolique de ce geste demeurera : faire la une de *Têtu* reste un acte politique. D'autant plus frappant quand il est effectué par des icônes de virilité venues d'un sport roi chez les hétéros - mais aussi chez les homophobes : le foot, avec David Ginola, Olivier Giroud, Antoine Griezmann.

Troisième nécessité pour ce qui reste à ce jour le seul journal LGBTQ+ francophone à la publication régulière : assurer sa propre pérennité. En 2008, le propriétaire du magazine, Pierre Bergé, explicite la tradition du *cover boy* inaugurée en 1998 et systématisée peu à peu : «*Un choix raisonné qui a fait le succès de Têtu et qui l'a rendu, pour tout le monde, un magazine sexy et intelligent.*» Par «*raisonné*», il faut entendre commercial : l'effet d'un *cover boy* sexy se vérifie toujours sur les ventes du magazine.

Mais ce cliché, qui reste encore aujourd'hui associé à *Têtu*, n'est pas dénué de sens à l'époque. Deux ans après l'arrivée des premières trithérapies, il permet aussi de remplacer l'image, imprimée dans les rétines depuis la performance de Tom Hanks dans *Philadelphia* (1993), de l'homo malade et décharné. D'assumer, enfin, un désir gay, qui va longtemps reléguer *Têtu* aux rayonnages supérieurs des marchands de journaux, consacrés aux magazines de charme.

Quand *Têtu* atteint sa majorité, les combats ont changé et en 2013, c'est un fier papa gay qui s'affiche en couverture avec son enfant dans les bras. Le *gay gaze* porté sur les garçons se mue en regard queer sur le monde et affirme la nécessité d'une représentation plurielle LGBTQ+. Au tournant des années 2000, *Têtu* a déjà expérimenté les unes événements qui questionnent les représentations de genre : Valérie Lemerrier en garçon (1999), un homme enceint pour le premier numéro du troisième millénaire, Doc Gynéco s'appliquant du rouge à lèvres (2001), Mylène Farmer faisant mine de se raser (2008). Face à la résurgence de la queerphobie, la remise en cause de la normativité genrée reste un enjeu central : Bilal Hassani pose en robe, Nicky Doll en drag ; en 2021, Rose Walls est la première personnalité trans à faire la une de *Têtu*, avant Kim Petras l'année suivante.

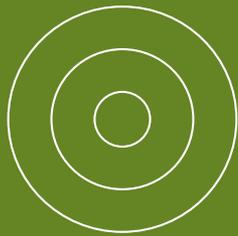
Relancé en 2018 après avoir connu bien des difficultés à la suite du retrait en 2012 de son mécène Pierre Bergé, le magazine doit à nouveau trouver, dans un contexte général de crise de la presse, un modèle économique qui ne dépende pas du seul bon vouloir d'un riche ami. *Têtu*, devenu *têtu* en 2022, est désormais une marque à son tour iconique - à telle enseigne qu'elle peut décerner ses *Têtu* de l'année. Elle fêtera en 2025 ses 30 ans, et a désormais trois choses à vendre : ses contenus, son expertise et son image. Autour du média gravitent *têtu*.connect, qui vend aux entreprises un accompagnement dans leurs programmes et stratégies d'inclusion, et *têtu*.studio, qui produit des contenus pour des marques désireuses de s'engager autour des valeurs incarnées par *têtu*. Un cercle vertueux qui apporte à la rédaction les moyens de nous offrir un média de combat et de visibilité à la hauteur de nos fiertés. ✕

LE LAVORIR

NUMÉRIQUE

UNCONCRETE [SKATEBOARD]

DU 1^{ER} MARS AU
18 AOÛT 2024



EXPOSITION
DE FRANÇOIS BELLABAS
ET BENJAMIN ROULET

ENTRÉE LIBRE
4, rue de Freiberg 94250 Gentilly



Curvyspace-003 © François Bellabas et Benjamin Roulet

Installé à Berlin depuis 2014, l'artiste taiwanais YuYu mêle photographie, peinture et technologies numériques dans des œuvres où se croisent romantisme, références religieuses et univers BDSM.

Texte : Maxime Delcourt

On dit des mythes qu'ils perdurent seulement s'ils sont racontés de génération en génération. Qu'ils ne traversent les décennies qu'à condition de ne pas prendre la poussière au fond des bibliothèques et de ne pas être uniquement destinés à une élite. Dans son essai *L'Univers, les Dieux, les Hommes : récits grecs des origines*, l'historien Jean-Pierre Vernant prétend même que le mythe est une histoire qui se doit d'être répétée et propagée grâce à des images et des mots-clés susceptibles de favoriser des points de repère au sein de l'imaginaire collectif. Les œuvres de YuYu partagent souvent des éléments narratifs, thématiques et visuels avec les mythes : des corps musclés et dénudés, des personnages plongés dans un monde chimérique ou macabre dans lequel se croisent des références à la royauté, aux êtres divins ou aux créatures magiques, tous utilisés afin de poser un regard singulier sur les réalités et les problématiques qui traversent l'époque.

« Même si leur contexte varie énormément (enseignements religieux, phénomènes naturels, éducation, divertissement, etc.), les mythologies m'intéressent particulièrement d'un point de vue sociologique - la manière dont elles renforcent les normes et les valeurs sociales, explique YuYu depuis Berlin, où il s'est installé en 2014, fasciné par le bouillonnement techno de la ville. Bien que différentes mythologies existent même dans les endroits les plus reculés du monde, peu d'entre elles ont été représentées dans ce que l'on considère aujourd'hui comme du "grand art". La grande majorité des mythes qui survivent aujourd'hui dans notre esprit, par le biais d'œuvres d'art préservées, proviennent soit de l'antiquité grecque et romaine, soit du christianisme, ce qui se traduit par une absence apparente de tout contexte d'inclusion ou de diversité. »

Réalités parallèles

L'autre point commun des œuvres de YuYu avec les récits mythologiques, c'est la mise en avant de personnages emblématiques et glorieux, pareils aux héros de la Grèce antique ou à ceux qui ornent les plus célèbres peintures flamandes. Des héros ou des esprits de la nature aussi puissants qu'ambivalents, semblables à ces ooo

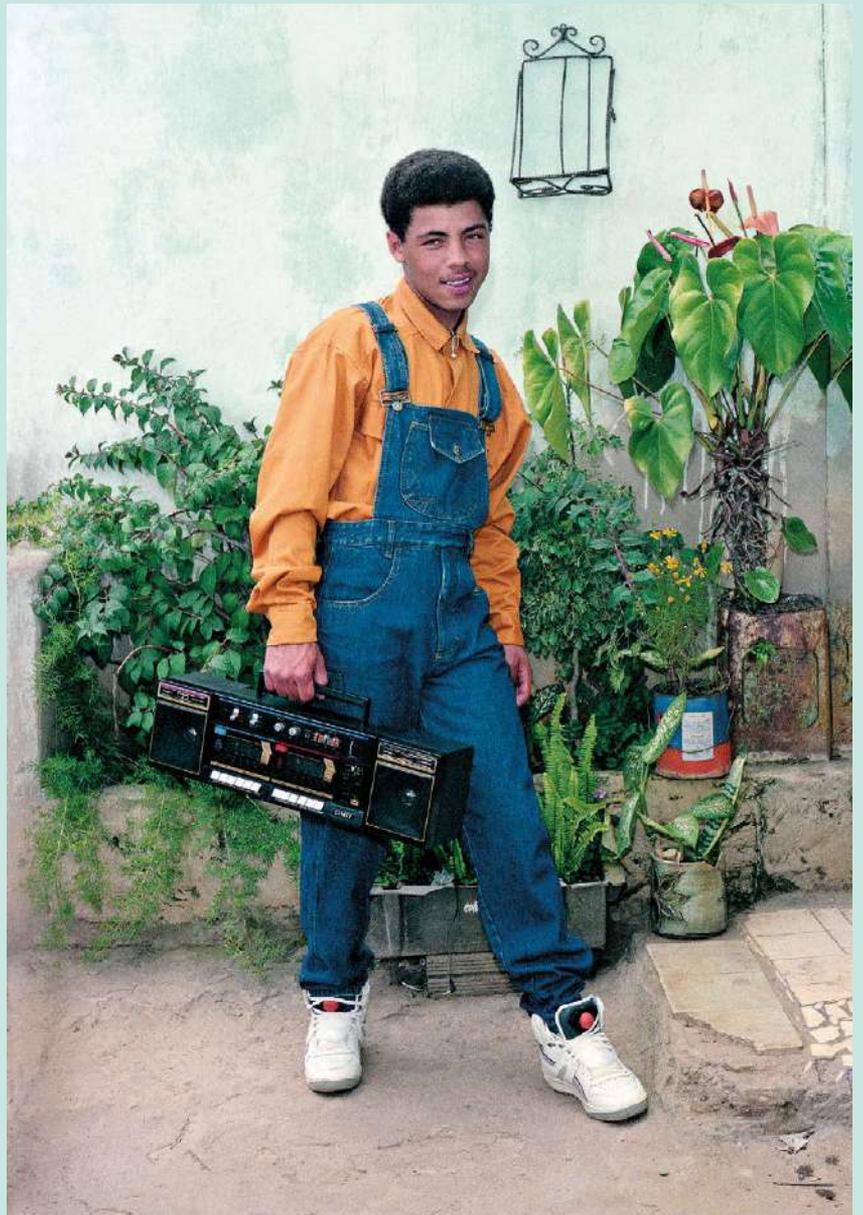


Renaissance,
YuYu (2022).

Retratistas do Morro*

exposition

7 mai →
6 juillet
2024



institut pour
la **photo**graphie

hors-les-murs
au théâtre du nord

theatredunord.fr

institut-photo.com

figures iconiques (et religieuses?) qui traversent les siècles à force de narrer leurs exploits. Sauf que chez YuYu, ces personnages sont représentatifs de la communauté queer. « Plus j'étudie l'histoire de l'art, plus il devient évident que les expériences non dominantes ont souvent été complètement laissées de côté ou, lorsqu'elles ont été incluses, représentées de manière dévalorisante et stéréotypée, regrette-t-il. Lorsque nous regardons des œuvres d'art de la Renaissance, du baroque, du rococo, des mouvements néoclassiques, etc. nous avons tendance à les considérer comme des reflets directs des sociétés de l'époque où elles ont été créées. À travers mon travail, je tente également de réévaluer des aspects spécifiques de ces histoires et de m'interroger sur la manière dont elles auraient pu dépeindre notre structure sociale actuelle, avec toute la diversité culturelle qu'elle implique. »

On peut analyser cette réappropriation des mythes comme une manière de réenchanter l'imaginaire numérique, plus que jamais propice à ces représentations de corps trop longtemps condamnées aux marges de l'histoire de l'art. S'émerveiller et se questionner sur ces divinités imaginées par YuYu permet aussi de s'interroger sur les bouleversements contemporains, de favoriser l'émergence d'histoires alternatives, de développer des réalités parallèles restant imbriquées dans les mythologies européennes. « Mon but n'est pas de modifier l'origine de ces œuvres mais plutôt de permettre à l'imaginaire d'occuper le devant de la scène et de réinterpréter le contexte culturel de l'époque classique dans une perspective contemporaine. »

Me Against Yu,
YuYu, 2022.



En 2023, à la galerie IHAM, YuYu profitait de son premier solo show parisien (GAG) pour dévoiler l'étendue de son travail, pensé pour représenter la communauté LGBTQ+, mais avant tout nourri de mélanges : entre la pop culture occidentale et des éléments graphiques puisés dans les cultures asiatiques, entre la peinture classique et l'univers BDSM, entre la photographie et les NFTs, entre le monde réel et la blockchain, entre des œuvres finalement ouvertes à l'interprétation et un processus créatif extrêmement méticuleux hérité de sa formation en architecture. « Contrairement à de nombreux artistes qui privilégient l'émotion et l'expression, je détermine d'abord tous les détails qui doivent figurer dans le tableau, raconte-t-il. Cette étape est suivie d'une étude approfondie des aspects techniques, tels que l'éclairage précis et la pose que je vais devoir recréer en studio. »

Corps hors normes

Si YuYu dit s'être beaucoup intéressé à l'IA et à la 3D ces deux dernières années, sans pour autant être parvenu pour le moment à un résultat à la hauteur de ses espérances, il confesse aussi se passionner pour Photoshop, dont il se sert au moment de finaliser une œuvre et de s'y projeter. Avec toujours ces corps hors normes, excessivement musclés, finalement redevables aux hommes hyper-membrés représentés par Tom of Finland. Hasard ou non, certaines des œuvres de YuYu, qui a commencé son parcours artistique en étant modèle pour différents photographes,

font aujourd'hui partie de la collection permanente de la Tom of Finland Foundation, à Los Angeles.

Cela n'évite pas à YuYu de recevoir un certain nombre de messages haineux sur X (ex-Twitter) ou au sein de la cryptosphère, probablement de la part de gens qui oublient ou ignorent à quel point les corps, dans la peinture dite classique, étaient déjà disproportionnés, peu soucieux des perspectives, plus fantasmés que réels. « En fin de compte, il est toujours question de réinterpréter et de développer une forme de mythologie hybride où les frontières sont floues et les récits intervertis, conclut YuYu. Par la subversion, la parodie et la déconstruction, j'estime être personnellement en mesure d'offrir des perspectives alternatives aux traditions tout en remettant en question leur pertinence dans les sociétés modernes. » ✕

Ce dossier se poursuit
avec des interviews et
des vidéos à retrouver sur

www.fisheyemagazine.fr

STUART

STUART N°1

**LE MAGAZINE
AU CROISEMENT
DES ARTS**



En vente à partir du 23 mai
sur le Fisheye Store
et dans les librairies
spécialisées



Fisheye Immersive La Revue #1

192 pages d'immersion au cœur des arts numériques
Avec Julien Creuzet, Sabrina Ratté, Salomé Chatriot,
Refik Anadol, Grégory Chatonsky, Chun Hua Catherine Dong...

Dossier spécial Québec, région
à l'avant-poste des arts numériques



fisheye
Immersive

Disponible dès à présent
sur le Fisheye Store :
store.fisheyemagazine.fr



C'est l'histoire de corps noirs et queers
qui retrouvent nuances et diversité⁴⁴,
d'une lune de sang qui agit comme un
révélateur au sein du processus chimique
de l'image⁵⁴, de soirées underground
où les clubs se transforment en églises⁶²,
d'un dialogue entre corps, peaux, âmes
et nature afin d'explorer le concept
d'euphorie de genre⁷², d'une seconde
puberté salvatrice qui envisage la transition
d'un point de vue non binaire⁸⁴, et d'images
dont les couleurs liquides coulent
à la manière de vagues diluant le désir⁹⁴.

c'est
l'histoire...

*QUAND
LA NUANCE
REPREND*

SÉRIE PHOTO Campbell Addy

SES DROITS













«*Cherchez et vous trouverez*», tel est le mantra de Campbell Addy. Une maxime inspirée par les textes religieux qui ont marqué son enfance au sein d'une famille membre des Témoins de Jéhovah. Dans son œuvre d'une douceur rare, les peaux noires retrouvent leurs nuances – celles dont elles ont été privées tout au long de l'histoire du médium. L'artiste britannico-ghanéen originaire du sud de Londres recherche une manière de relever un défi personnel et visionnaire : photographier les communautés sous-représentées avec puissance et dignité. Et souhaite rendre au passage l'industrie de la mode plus inclusive, à l'image du monde qui nous entoure.

Passé de la peinture à la photographie à la fin de son adolescence, comme si le 8^e art devenait une extension de son exploration artistique, Campbell Addy a très vite eu conscience de la nécessité de braquer son objectif sur les corps noirs et queers pour en sublimer la diversité. Les images du photographe et réalisateur – auteur de *Ghana's Right to Roam*, un documentaire qui évoque la colonisation des Ghanéens, leur rapport à la propriété foncière et à leur identité – ont l'ambition «*de servir de miroir au zeitgeist [l'air du temps, ndlr], en captant les complexités, les joies et les défis de [s]on époque. Je veux faire avancer les récits*», affirme-il avec conviction. Campbell Addy crée des archives qui brossent l'époque avec authenticité. Sa frustration à l'égard des représentations formatées de l'industrie de la mode le conduit à créer, en 2016, son propre magazine et son agence de casting et de mannequinat, *Nii*. Dans une grande fête sensuelle et visuelle, Campbell Addy fusionne et met en perspective phénomènes culturels et motifs tendance, avec élégance et fluidité. L'artiste part de lui-même et des émotions qui traversent sa communauté pour expérimenter une riche palette de sentiments. Ses

clichés font valser esthétique géométrique et grâce des modèles, jongler corps et traditions avec perspicacité. Les caresses y sont aussi amicales qu'érotiques, mais cet érotisme n'est jamais pornographique, loin de l'imaginaire supposément agressif des hommes noirs. Dans le prolongement de Norman Parkinson et de Nick Knight – il garde le goût de l'élégance britannique du premier, et celui du bizarre du second –, Campbell Addy fait l'éloge des influences entre mode, art et culture. Capturant les célébrités de son époque, de Beyoncé à FKA Twigs, il invente lui aussi sa propre vision de la mode. Sa manière de penser la nuance pour dessiner les contours et les visages lui permet d'éviter ces tons grisâtres que déplorent souvent les comédiens noirs dans le 7^e et le 8^e art.

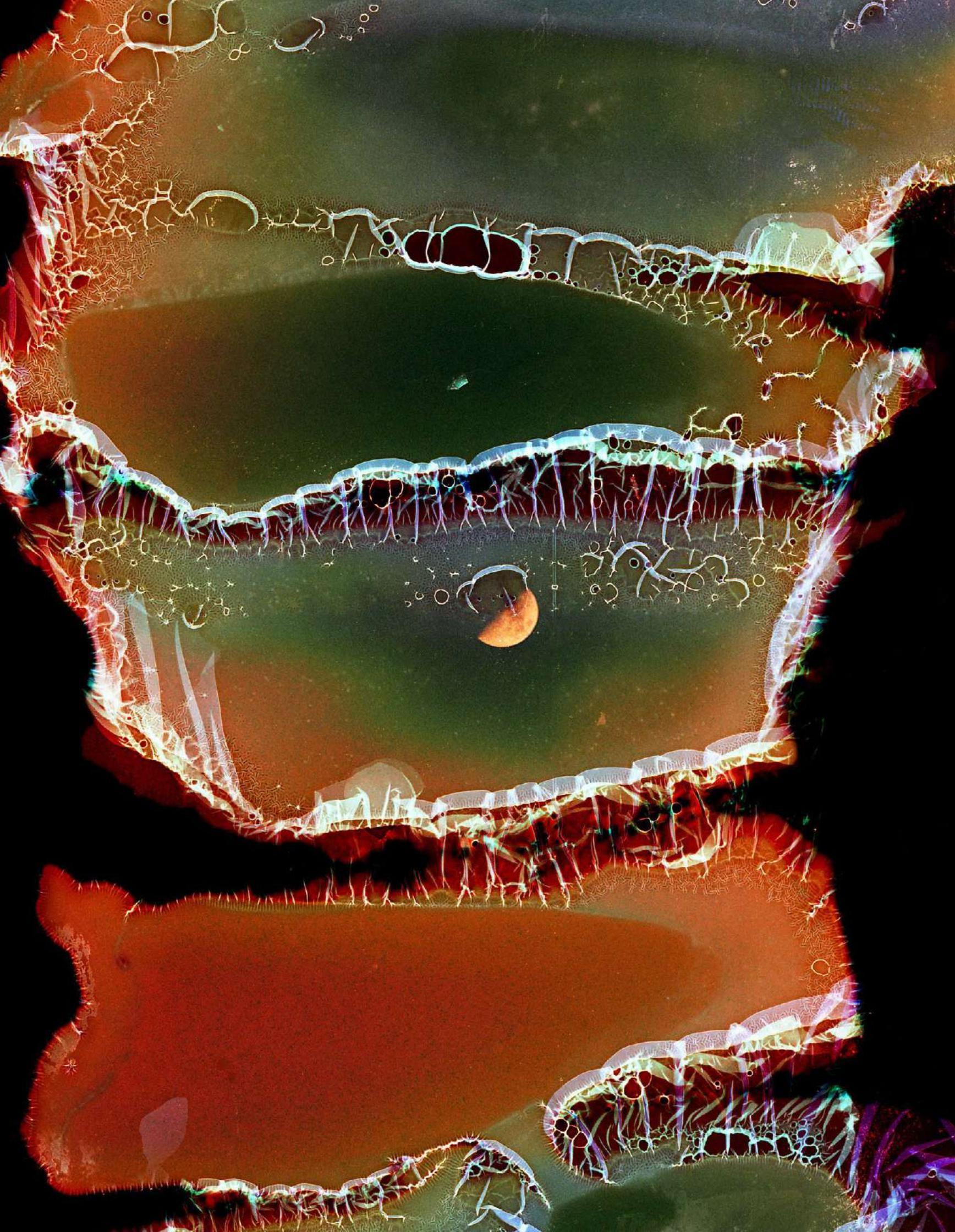
Celui qui s'est enfui de chez lui à 17 ans, après que son frère a dénoncé ses attirances sexuelles à leur communauté religieuse, semble aujourd'hui apaiser ses conflits intérieurs. Le jour où il a quitté sa famille est aussi celui d'un recommencement. À l'image de son travail d'artiste, qui s'offre à lui comme un voyage où rien n'est donné, où tout est à conquérir. Campbell Addy trouve dans l'Écriture sainte une forme d'écho, bien qu'il se soit détaché de la religion au fil du temps. Dans son œuvre, l'homosexualité et la noirceur sont souvent mises en relation avec la foi et la spiritualité. «*Comme je navigue dans ces différents espaces, mes créations reflètent naturellement les facettes de mon être. Chaque pièce est tissée de manière complexe avec les fils de mon identité, formant une belle mosaïque qui reflète qui je suis.*» Campbell Addy compte désormais parmi ceux qui changent les normes sociétales. Il ne cesse, par son regard inventif, de stupéfier le monde de la mode. Une reconnaissance qu'il vit comme un «*don de Dieu, parce qu'il l'a saisie avec ses deux mains*». ■

DE
LUNE

SÉRIE PHOTO

Cendre
Minuit brûle

ET
DE
SANG

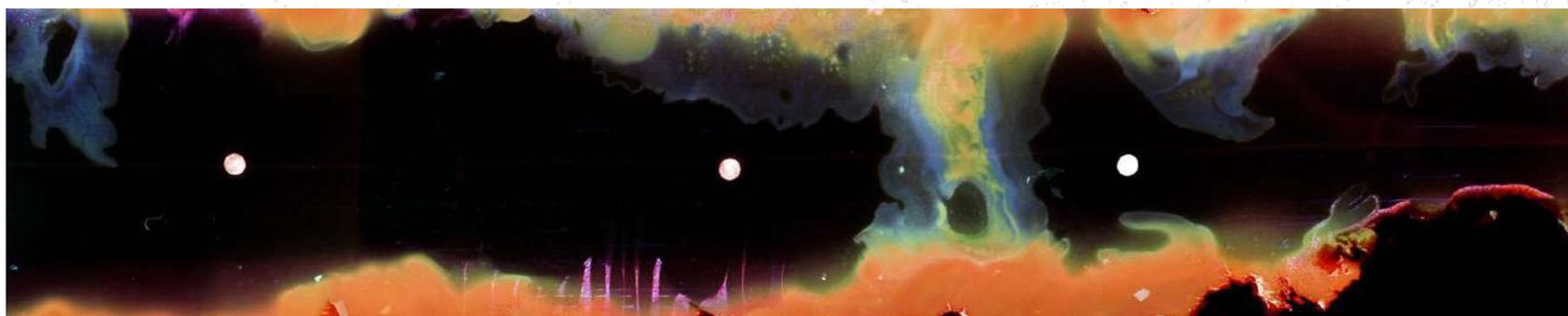


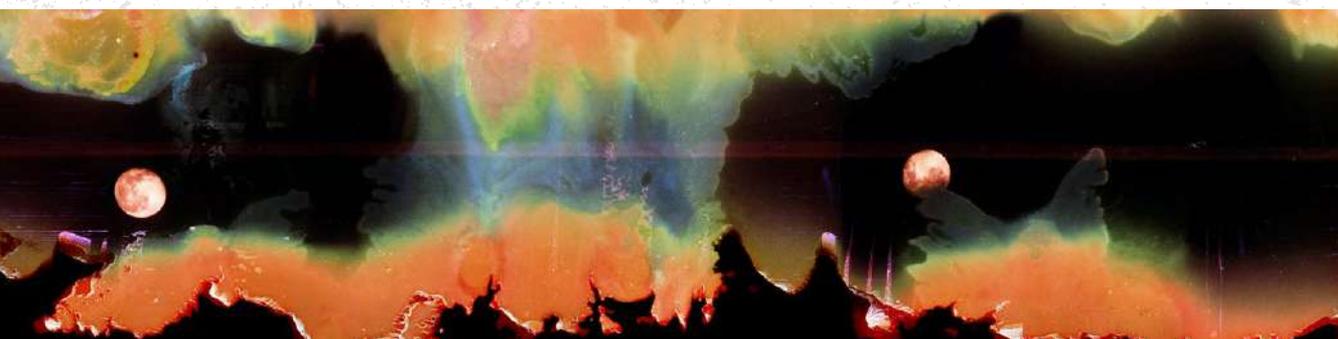
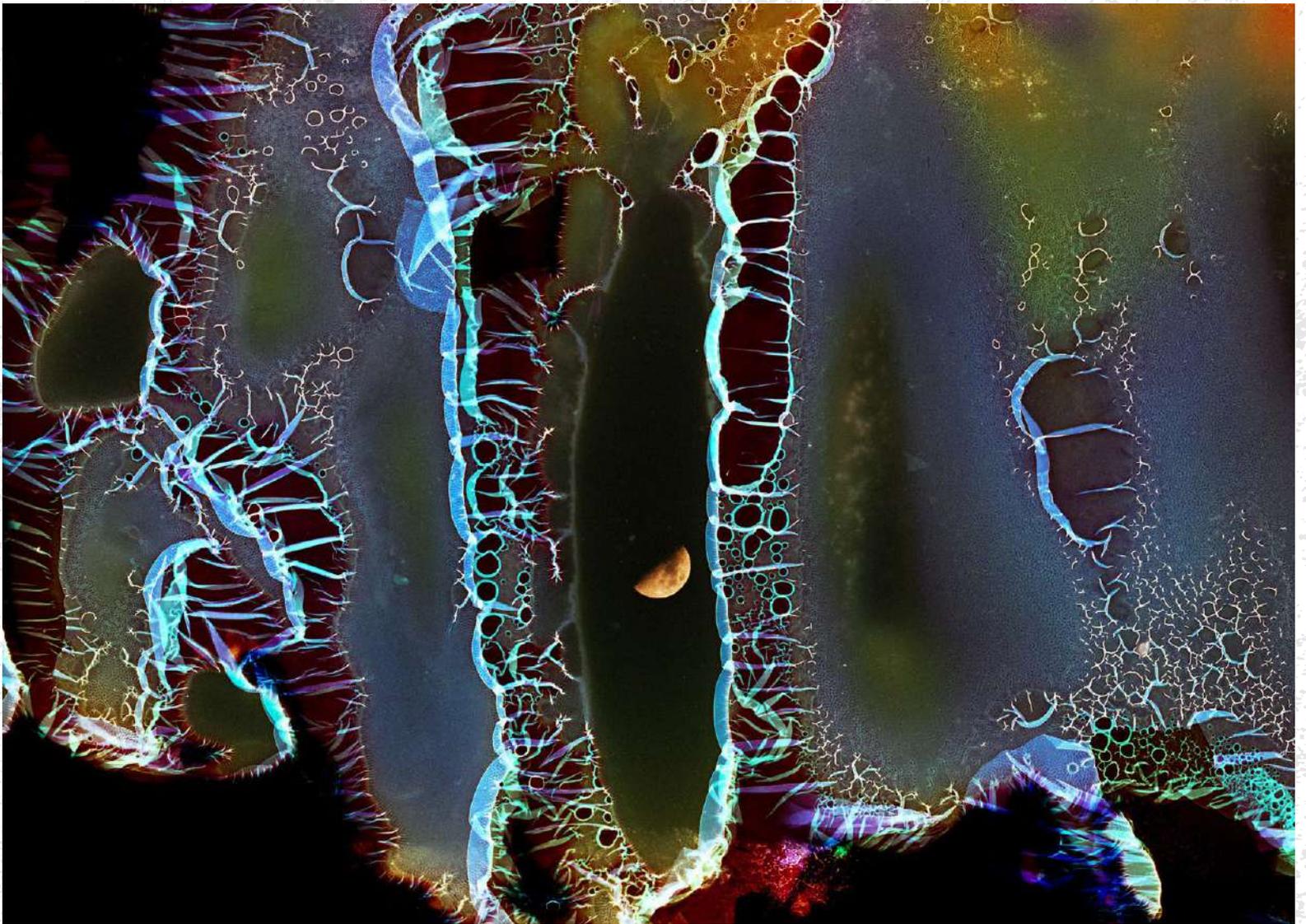
Les cycles d'une lune rousse couronnant un paysage apocalyptique, un loup à l'allure surnaturelle, des brebis à la merci d'une meute... Comme l'indique le nom de ce projet transmédia mêlant photographie expérimentale, poésie, céramique et vidéo : *Minuit brûle*. Ce que l'artiste visuel·le non binaire Cendre nous livre ici, c'est un univers intrigant aux images volontairement altérées. Une œuvre subtile qui explore le traumatisme. Tout commence en 2015. « *J'ai été victime d'une agression homophobe dans une rue de Bordeaux, un soir. Quand je suis allé·e porter plainte, le policier m'a dit que la seule raison qui pouvait expliquer mon agression, c'était la pleine lune* », se souvient Cendre. Le sentiment de rage et d'injustice est immense, mais l'idée de creuser le sujet ne lui vient que sept ans plus tard, le temps de digérer l'événement. « *Bien sûr, j'ai subi une agression, j'ai eu un stress post-traumatique, j'ai fait une thérapie*, énumère l'artiste. *Mais c'est le·la survivant·e que je suis qui a créé Minuit brûle, pas la victime. À l'époque, j'aurais été incapable de sortir quelque chose de créatif. Pour moi, ce temps aura été nécessaire à ma reconstruction. Cela m'a permis de prendre du recul.* »

Sans compter qu'à l'origine, iel avait plutôt prévu d'aborder des thématiques liées à l'environnement. Écologie de

formation, Cendre a commencé à développer sa pratique artistique en autodidacte il y a quelques années seulement. Très attiré·e par l'argentine, iel met un point d'honneur à toujours entremêler le vivant, le non-vivant et la lumière. En 2021, l'artiste rédige « *un serment* », selon ses mots. « *La promesse personnelle de dédier [sa] pratique à la création de nouveaux imaginaires et de nouvelles images, afin de contribuer à faire émerger des possibles et des solutions.* » Cendre le répète : « *Je n'avais pas prévu de créer quelque chose autour de mon trauma.* » L'idée se manifeste lorsqu'en 2022 iel tombe sur la série *GH. Gal & Hiroshima*, créée par les artistes brésilien·ne·s queers Gal (Cipreste Marinelli) et Hiroshima (Rodrigo Masina Pinheiro), présentée dans le cadre du Prix découverte de la Fondation Louis Roederer aux Rencontres d'Arles. Gal est trans, et Hiroshima a survécu durant sa jeunesse à des lapidations pour avoir affirmé son identité « *hors norme* ». Le duo utilise alors la puissance symbolique des images pour conjurer les traumatismes, dans un pays où les violences contre les personnes LGBTQ+ font toujours des ravages. « *Ce récit a fait écho au mien et m'a vraiment touché·e*, confie Cendre. *Je me suis dit qu'en partageant mon histoire à mon tour, je pouvais peut-être contribuer à faire davantage parler de ces sujets* », poursuit-iel. ●●●

« C'EST LE·LA SURVIVANT·E
QUE JE SUIS QUI A CRÉÉ
CETTE SÉRIE, PAS LA VICTIME. »





DEPOT DE PLAINTE Date de dépôt de plainte : 07/06/2015
 Contre X Nom et prénom du plaignant : [REDACTED]
 Adresse de la victime : [REDACTED]
 Date de naissance : [REDACTED]
 Service : [REDACTED]

VIOLENCE A RASON DE L'ORIENTATION SEXUELLE SUIVIE D'INCAPACITE PERMANENTE PASCAL JOURNÉ
 N° PROCEDURE DANS LE CADRE DE LA PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES : [REDACTED]
 RUE DE LA TRAPPE 1894
 1050 BRUXELLES

INFORMATION SUR LES DROITS DES VICTIMES
 Vous êtes une victime d'un crime ou d'un délit. Vous avez le droit de bénéficier de certains services de soutien et d'accompagnement de vos droits.

ASSOCIATION OU SERVICE D'AIDE AUX VICTIMES
 Association de victimes de violence sexuelle et sexuelle : [REDACTED]
 Association de victimes de violence sexuelle et sexuelle : [REDACTED]

ASSISTANTE SOCIALE - 05 57 76 76 30. PSYCHOLOGUE - 95 47 55 79 92. ASSOCIATIONS - 07 25 64 85 48 96 51 (MARDI 09 05 01 28 33)
 Numéro de téléphone des associations : [REDACTED]

ADRESSE DE LA VICTIME
 Adresse de la victime : [REDACTED]
 Numéro de téléphone de la victime : [REDACTED]

ADRESSE DE LA VICTIME
 Adresse de la victime : [REDACTED]
 Numéro de téléphone de la victime : [REDACTED]

AVIS
 Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

AVIS
 Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

RECENSEME DE DECLARATION

RECENSEME DE DECLARATION
 Vous devez déclarer à la police les infractions que vous avez commises ou que vous avez découvertes.

RECENSEME DE DECLARATION
 Vous devez déclarer à la police les infractions que vous avez commises ou que vous avez découvertes.

RECENSEME DE DECLARATION
 Vous devez déclarer à la police les infractions que vous avez commises ou que vous avez découvertes.

RECENSEME DE DECLARATION
 Vous devez déclarer à la police les infractions que vous avez commises ou que vous avez découvertes.

COMPTE RENDU D'INFRACTION INITIAL

COMPTE RENDU D'INFRACTION INITIAL
 Vous devez déclarer à la police les infractions que vous avez commises ou que vous avez découvertes.

COMPTE RENDU D'INFRACTION INITIAL
 Vous devez déclarer à la police les infractions que vous avez commises ou que vous avez découvertes.

COMPTE RENDU D'INFRACTION INITIAL
 Vous devez déclarer à la police les infractions que vous avez commises ou que vous avez découvertes.

COMPTE RENDU D'INFRACTION INITIAL
 Vous devez déclarer à la police les infractions que vous avez commises ou que vous avez découvertes.

AVIS
 Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

CONSTITUTION DE PARTIE CIVILE

CONSTITUTION DE PARTIE CIVILE
 Vous devez constituer une partie civile pour obtenir réparation de votre préjudice.

CONSTITUTION DE PARTIE CIVILE
 Vous devez constituer une partie civile pour obtenir réparation de votre préjudice.

CONSTITUTION DE PARTIE CIVILE
 Vous devez constituer une partie civile pour obtenir réparation de votre préjudice.

CONSTITUTION DE PARTIE CIVILE
 Vous devez constituer une partie civile pour obtenir réparation de votre préjudice.

PROCES-VERBAL

PROCES-VERBAL
 Procès-verbal de la procédure pénale centralisée de Bruxelles.

PROCES-VERBAL
 Procès-verbal de la procédure pénale centralisée de Bruxelles.

PROCES-VERBAL
 Procès-verbal de la procédure pénale centralisée de Bruxelles.

PROCES-VERBAL
 Procès-verbal de la procédure pénale centralisée de Bruxelles.

AVIS
 Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.

PROCEDURE PENALE CENTRALISEE DE BRUXELLES
 Le procureur général a ouvert une procédure pénale centralisée de Bruxelles. Vous pouvez vous faire assister ou représenter par un avocat.



« JE VOULAIS
QUE LA
PELLICULE SOIT
UNE EXTENSION
DE MOI ET
QUE, MALGRÉ
LES CHOCS,
ELLE CONTINUE
D'EXISTER. »

Sa série *Minuit Brûle* explore trois cycles : le cycle de la lune, le cycle menstruel et le cycle des agressions. « J'utilise un procédé de photographie alternative qui consiste à tremper les pellicules 35 mm dans mon propre sang puis à les exposer à la lumière de la lune, détaille-t-iel. De cette façon, les images deviennent des survivantes. » Et pour cause, les bactéries et levures contenues dans le sang menstruel viennent attaquer la gélatine. « Je voulais vraiment que la pellicule soit une extension de moi et que, malgré les chocs, elle continue d'exister », justifie Cendre.

Par ailleurs, l'artiste engage un travail de réappropriation de son dépôt de plainte, unique archive tangible qu'iel ait gardé de cet événement. Ce procès-verbal « avait figé mon vécu dans un ensemble de phrases - sujet-verbe-complément - qui ne reflétait pas l'injustice et l'indifférence auxquelles j'ai été confronté-e », raconte-t-iel. Transformer ces

pages pour mieux les faire coller à son ressenti. Mais comment ? Après la lecture de *Femmes qui courent avec les loups*, un best-seller de 1989 écrit par la psychanalyste américaine Clarissa Pinkola Estés, Cendre pense à l'univers de la nuit, de la violence, de la peur. Lui viennent alors à l'esprit les gravures des *Contes de Perrault* et des *Fables de La Fontaine* par Gustave Doré. Iel choisit l'estampe « assez parlante » intitulée *Les Loups et les Brebis*. L'artiste applique la technique du cyanotype pour révéler une partie de la gravure sur chacune des neuf pages du dépôt de plainte. Ainsi faut-il prendre du recul, littéralement, pour observer l'illustration dans son entièreté. Les différents bains ont fragilisé le papier à photocopie déjà très fin du procès-verbal. « Certaines lettres s'estompent, la feuille se froisse, le document devient vulnérable, tout comme moi lors de mon dépôt de plainte », analyse Cendre. ●●●



Minuit Brûle ne s'arrête pas là. Trois autres pièces seront prochainement ajoutées au projet. La première se compose d'une lithophanie de la lune, en porcelaine, recouverte en partie de sang et réalisée à partir d'un modèle 3D de la Nasa afin d'obtenir des cratères d'une grande précision - comme pour montrer les différentes facettes d'une histoire. La deuxième pièce, en cours de production, est un court métrage filmé en Super 8 pour travailler sur la mémoire post-traumatique. L'idée étant de revenir sur les lieux de l'agression, à Bordeaux, pour y tourner les images que Cendre n'a eu de cesse de ressasser. Enfin, l'artiste prépare *La Meute*, une installation composée de 180 risographies d'une même photo - celle d'un loup -, dans des tonalités différentes suivant les saisons. Un chiffre qui correspond aux 180 agressions physiques homophobes perpétrées chaque année en moyenne en France entre 2019 et 2021 et recensées par SOS Homophobie. De quoi symboliser l'effet systémique. Cendre le sait : « *Des personnes ont été agressées avant [moi] et d'autres le seront encore après pour les mêmes raisons. Nos histoires sont à la fois similaires et uniques.* » Cette installation sera visible à partir du mois de mai à Milan. Et c'est SpazioSERRA, situé dans la gare de Lancetti, qui doit accueillir l'exposition : il s'agit d'un ancien kiosque à journaux octogonal de 40 m² dont les parois vitrées afficheront aux yeux du public les 180 risographies du loup.

Ce genre d'initiative, Cendre espère en voir plus à l'avenir. Mais déjà depuis quelques années, « *de plus en plus d'artistes queers sont exposé-e-s en France* », observe-t-iel.

Cendre cite Zanele Muholi à la Maison européenne de la photographie en 2023 et, la même année, la série *Chimères*, signée Noah Ambiehl et Mathis Benestebe et présentée lors du festival Circulation(s). L'artiste évoque aussi le prix Utopi-e créé en 2022. Il s'adresse aux artistes LGBTQ+ dans l'art contemporain. « *L'indicateur le plus objectif qu'on aura pour savoir si l'intérêt du marché pour les artistes queers est bien réel, ce sera de compter combien d'entre eux-elles, et notamment les femmes lesbiennes ou trans, seront représenté-e-s en galeries* », analyse-t-iel.

De son côté, en tant qu'artiste queer autodidacte, Cendre souligne l'importance de se construire un réseau pour faire connaître son travail. « *Personne ne va venir chez nous pour nous dire que ce que l'on fait est incroyable, note-t-iel, alors il faut sortir, rencontrer d'autres photographes, participer à des lectures de portfolios, candidater à des prix. C'est ce que j'ai fait.* » Finaliste de la session d'Arles du Prix Mentor en 2023, iel s'est rendu plusieurs fois au festival de photographie expérimentale de Barcelone afin de faire progresser sa technique, de nouer des liens, d'atteindre une certaine légitimité. Aujourd'hui, Cendre se sent pleinement prêt-e à présenter les premières pièces de *Minuit brûle* : « *Ce n'est pas un récit sur la guérison, tient-iel à préciser, c'est un récit sur le caractère systémique des agressions homophobes en France, sur la colère, le sentiment de rage et d'injustice. C'est l'idée du Petit Chaperon rouge à qui l'on déconseille de se rendre dans les bois sous prétexte que le loup y est, conclut Cendre. Les bois ? C'est la société. Et chacun-e de nous sait qui est son loup.* » ●

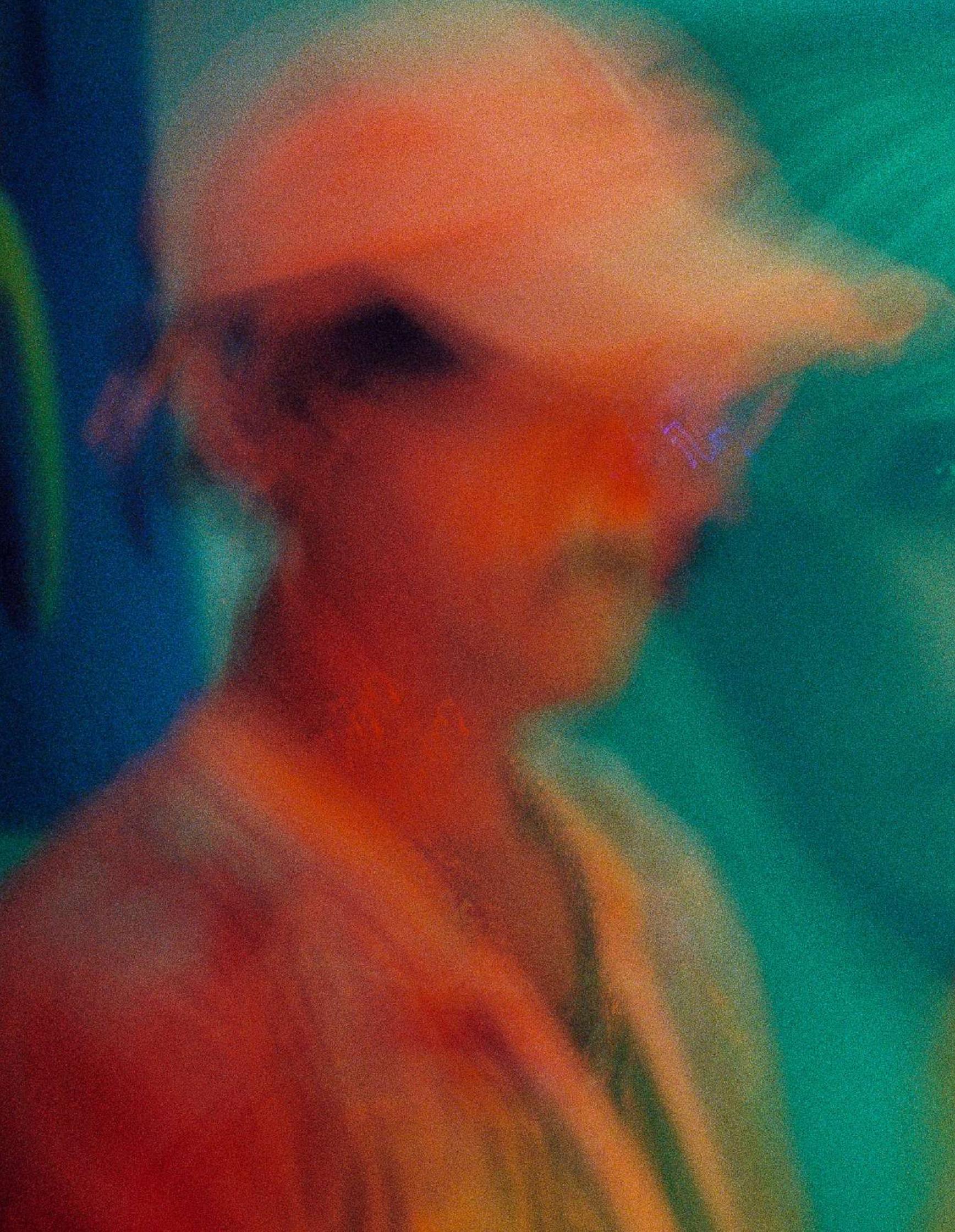


Corps libres

SÉRIE PHOTO **Rafael Medina**

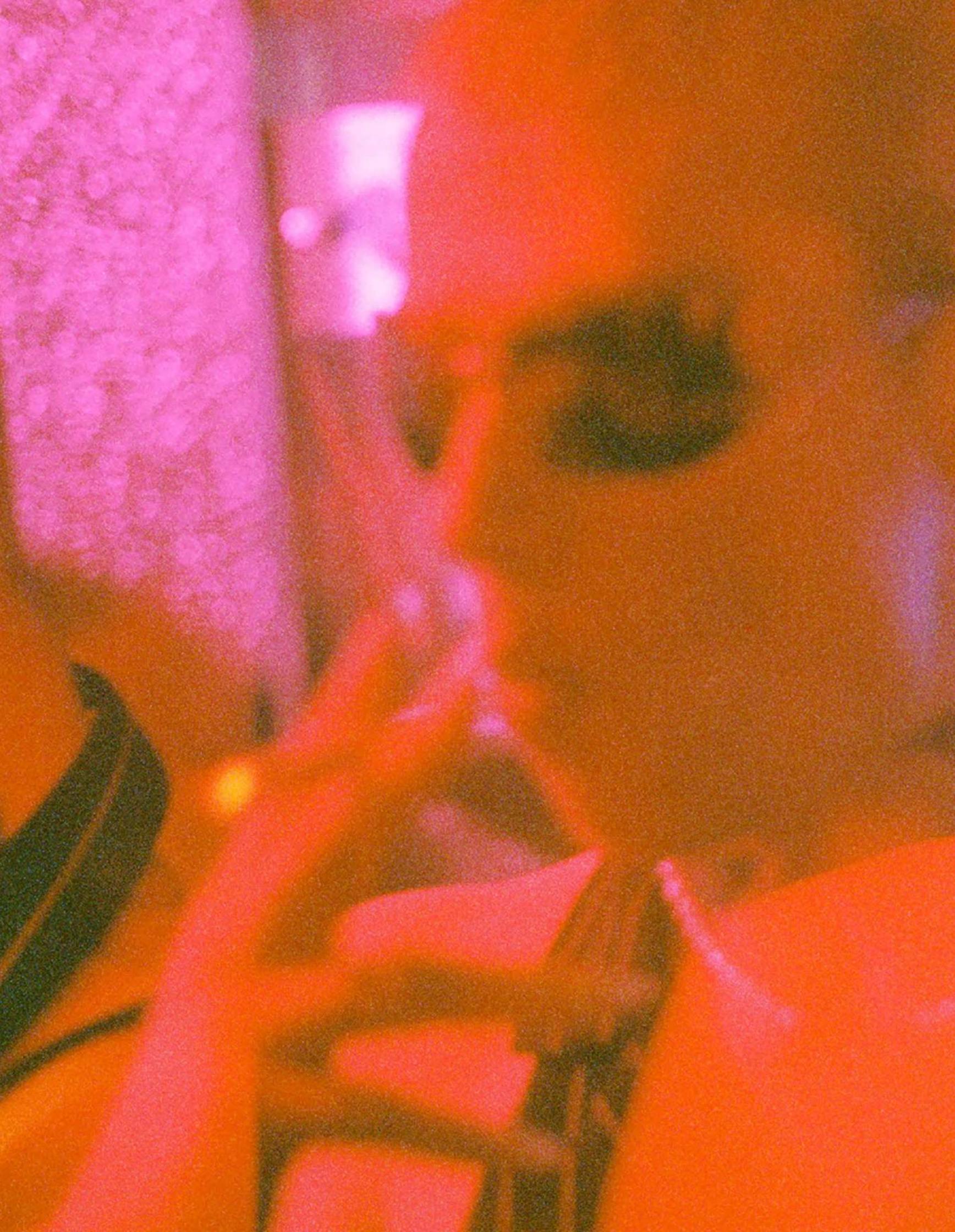
et désirés

















« Il ne suffit pas d'être gay, lesbienne ou trans pour être queer. Le terme "queer" fait référence à un mode de vie dans lequel vous comprenez que votre identité de genre, votre sexualité ou votre désir défieront, d'une certaine manière, la norme. Et cela n'a rien à voir avec le fait d'être "un-e rebelle sans cause" ou un-e étranger-ère juste pour le plaisir. Les personnes queers sont fidèles à elles-mêmes, et elles vont parfois à l'encontre du statu quo, avance Rafael Medina. Je suis un homme cis gay de plus de 40 ans qui continue de danser comme un fou et de ne pas s'excuser de ses désirs ni de son plaisir. Cela peut constituer une approche très queer de la vie », complète le photographe originaire de Rio de Janeiro, au Brésil. Élevé dans la partie nord de la ville – pauvre sur le plan économique, mais riche culturellement –, l'auteur souligne l'impact d'un lieu de vie et de ses valeurs dans la construction de nos identités. « Enfants, ma sœur et moi partagions la même chambre. J'y jouais librement à la poupée. Nous faisons aussi danser nos He-Man [figurines créées d'après le dessin animé du même nom, ndlr] et nos Barbie dans notre discothèque fictive. Au début des années 1990, alors que j'avais 13 ans, j'ai assisté à la naissance du carioca funk, un genre musical inspiré par la Miami bass et l'électro des années 1980, créé par des Noirs dans les favelas de Rio. Ces sons ont fait danser les adolescents que nous étions plusieurs dimanches matin », se souvient l'auteur.

La musique et la danse ne cessent d'accompagner l'artiste. La découverte du médium photographique est d'ailleurs associée à ses sorties nocturnes. À 20 ans, alors qu'il commence à fréquenter les clubs, il achète un boîtier numérique afin de « capturer un nouveau monde fascinant ». C'est également au début des années 2000 qu'il effectue son coming out. « C'est plus tard que j'ai connecté ces différents éléments, quand j'ai eu le courage de reconnaître que j'avais besoin de devenir une personne pouvant témoigner de mon environnement grâce à l'image », précise Rafael Medina. Qu'est-ce qu'être queer? Comment représenter les corps? Voici des questions qui l'imprègnent et l'inspirent au quotidien. Car le photographe aujourd'hui installé à Berlin ne peut dissocier sa vie personnelle de ses explorations artistiques. Dans l'ensemble de son œuvre, il partage ses observations et réflexions au rythme de ses rencontres et sorties endiablées.

Après avoir documenté les soirées underground queers brésiliennes durant plusieurs années, le photographe s'invite sur la scène berlinoise. « Ici, les clubs ont une politique très stricte : pas de photo sur la piste de danse. Il m'a fallu deux ans pour établir un lien de confiance avec le public et les organisateurs », explique-t-il. Si la communauté LGBTQ+ s'organise différemment entre Rio de Janeiro et Berlin, les clubs participent à la création de nouveaux liens émotionnels. « Ce n'est pas seulement un espace où les gens vont danser, se droguer ou baiser. C'est aussi un lieu où il est possible d'inventer de nouvelles façons d'être et d'interagir avec l'autre, en toute liberté. Le club est notre église, c'est pourquoi nous y sommes tous les dimanches », confie Rafael Medina. Avec ses doubles expositions, l'auteur nous emporte dans l'ivresse de la nuit. Un clin d'œil assumé aux lendemains des soirées arrosées où tout est mouvant et flou. Ici, les souvenirs et les corps se mélangent sans jamais être réduits au sexe. « Il ne s'agit pas non plus de nier le désir. Je défends une vision du corps qui va au-delà d'un regard coupable, qui est libre de désirer, de s'exprimer. J'ai autrefois été une personne obsédée par le contrôle et la perfection, puis j'ai pu observer la puissance d'une image non planifiée. »

Revue en ligne dédiée au body et sex positivism (FLSH Mag, 2015), projet photo personnel sur la transition (Transbrasil, 2021)... Rafael Medina s'intéresse aussi au vieillissement des corps dans *Skin Deep* (2017). Il y dresse le portrait d'un groupe d'homosexuels berlinois de plus de 60 ans. N'ayant que peu d'exemples d'hommes cis gay âgés dans sa communauté d'origine – car sévèrement touchés par le sida –, il s'interroge : dans quelle mesure les relations émotionnelles et intimes participent-elles au vieillissement? Qu'en est-il de la sexualité quand on a plus de 60 ans? Quel rapport entretient la communauté avec ces corps vieillissants? Comment se positionner, dans un contexte sexuel, face à des hommes plus âgés? Actuellement, il suit des travailleurs du sexe gays latinos installés à Berlin, et prépare un livre sur la communauté LGBTQ+ brésilienne. Plus qu'un hommage, le travail de Rafael Medina s'inscrit dans la (re)construction de l'histoire queer. Et tant qu'il aura besoin de comprendre, il fabriquera des images enivrantes. ●

Corps, peaux,

SÉRIE PHOTO

Melody Melamed
Shangri-La: The Book of Skin

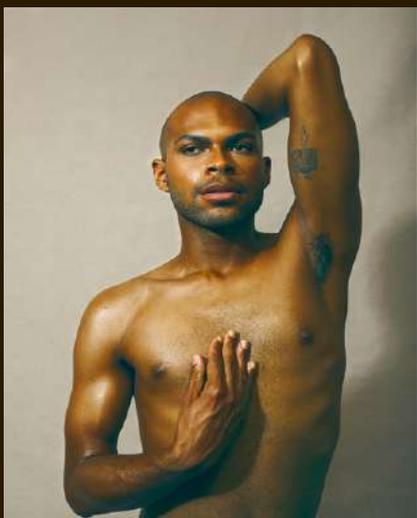
âmes

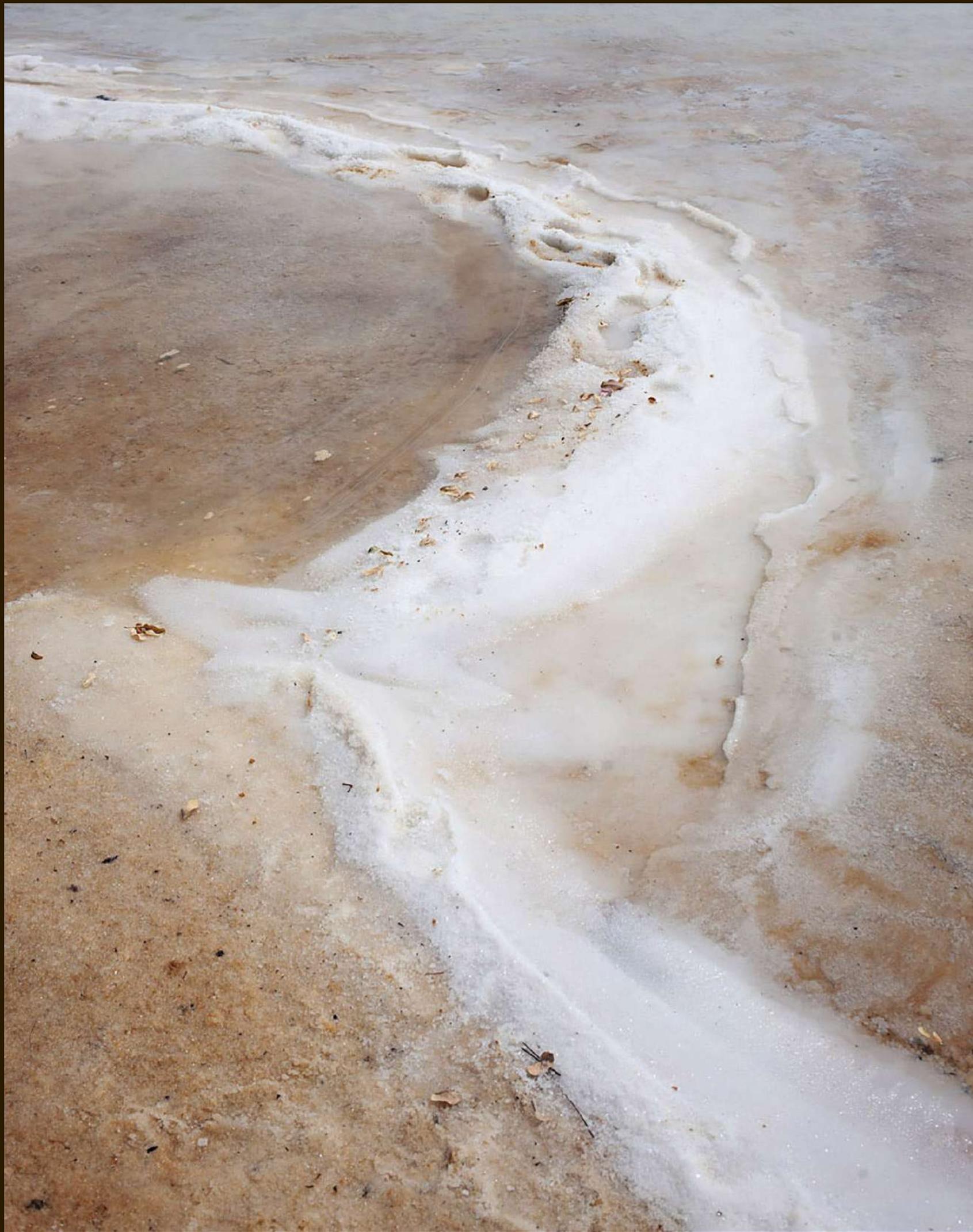


















« Dans cette observation des corps changeants en dialogue avec la nature, nous réalisons à quel point il est difficile de penser à la peau comme une simple matière, parce que la peau est ce avec quoi nous pensons. »

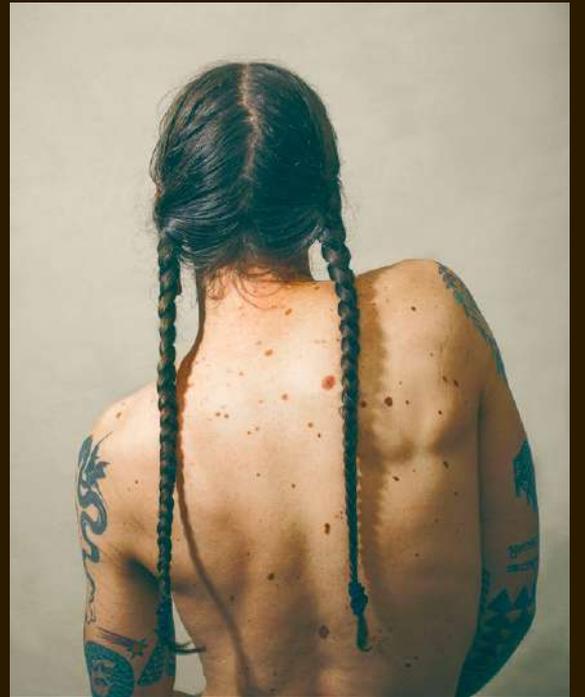
Dans son roman *Lost Horizon*, James Hilton imagine un lieu de vie coupé du reste du monde, dans les montagnes escarpées du Tibet, où tout ne serait qu'harmonie entre les êtres et l'univers. Cette société utopique, qu'il baptise Shangri-La, est celle dont s'est inspirée la photographe Melody Melamed afin de composer son ouvrage *Shangri-La: The Book of Skin*, édité par Kris Graves Projects. Armée d'un regard philosophique, elle a à son tour imaginé un espace où les corps et les peaux dialoguent en osmose avec la nature. « *Je photographie la peau ainsi que l'environnement qui nous entoure en alternant les diptyques et les portraits afin d'imiter la relation privilégiée que nous entretenons avec cette Terre que nous habitons. Nos corps queers imitent et reflètent le perfectionnisme de la nature pour nous rappeler que nous sommes connecté-e-s à elle, et que nous en sommes issu-e-s* », explique-t-elle.

Originaire de Los Angeles et titulaire d'un diplôme de l'UCLA ainsi que d'un master en photographie, vidéo et médias de la School of Visual Arts de New York, Melody Melamed explore les notions d'identité de genre, de sexualité et de dualité entre masculinité et féminité. Dans *Shangri-La: The Book of Skin*, elle aborde le concept d'euphorie de genre, une vision positive de l'exploration de l'identité transgenre ou non binaire. Souhaitant créer un « *répertoire de l'euphorie queer* », elle collabore avec divers-e-s ami-e-s et membres de sa communauté et élabore une série qui répond à ses interrogations : « *Quand nous parlons d'euphorie, que cherchons-nous ? Un sentiment dans le corps, ou dans l'esprit ? Peut-être les deux. Comment notre identité définit-elle notre sens de l'euphorie ? Que nous disent nos corps, notre peau, sur qui nous sommes et comment nous nous tenons fort-e-s en nous-mêmes ?* »

De toutes ces réflexions naissent des images où le genre (souvent source d'aliénation, de contrainte ou de saturation) s'efface pour laisser place à une acceptation des

corps et des peaux, véritables expressions de l'essence des êtres. L'environnement qui entoure les corps humains devient alors complice de ce qui les meut. « *Le travail se concentre sur la peau et le rôle qu'elle joue dans notre existence. En me référant au livre de l'auteur britannique Steven Connor, dont le nom (The Book of Skin) a inspiré mon projet, j'explore les multiples fonctions de la peau dans les cultures occidentales. J'adopte essentiellement la théorie de l'auteur selon laquelle la peau est un organe pensant et une forme de pensée en soi. "Pensez à quel point il est difficile de penser sans toucher votre peau", écrit Connor, "Votre doigt sur vos lèvres, par exemple. Vous vous touchez, vous vous sentez et vous vous sentez en train de vous sentir. Vous êtes simultanément un objet dans le monde et un sujet qui se donne naissance à lui-même en avançant pour rencontrer le monde dans cet objet." Dans cette observation des corps changeants en dialogue avec la nature - également changeante -, nous réalisons à quel point il est difficile de penser à la peau comme une simple matière parce que, comme je le suggère, la peau est ce avec quoi nous pensons* », ajoute l'artiste.

Une fois mises à nu, les peaux plurielles deviennent toiles, cristallisent les joies, les traumatismes et les histoires visibles ou imperceptibles des personnes photographiées. Les plaies ainsi que les cicatrices s'invitent dans le paysage, elles sont signe de vie. Il n'y a pas de gêne, car le regard des autres n'a plus d'incidence négative, il est gage de bienveillance. Douceur et volupté s'entremêlent dans les fruits qui poussent sur les arbres, dans les poils qui protègent l'aisselle, et dans la glaise qui compose le sol. Les saisons, tout comme les nuages, traversent les pages pendant que les corps évoluent, se transforment. Ode à l'acceptation de soi, *Shangri-La: The Book of Skin* nous rappelle que c'est dans et par notre corps que nous nous inscrivons dans le monde et que nous rencontrons autrui. Il nous est donné de l'honorer, jusqu'à ce que l'on s'évanouisse dans la nature. ❖



www.melodymelamed.com

Trans

SÉRIE PHOTO

Laurence Philomène
Puberty

forma tions





LETTING GO
OF THE ILLUSION
OF THE SELF
FOR A MOMENT







GROWTH
& TRANSITION
AS A WORK
OF ART
IN ITSELF



PAINT ME like
one of your
PRE-RAPHAELITE
BOY-
GIRLS





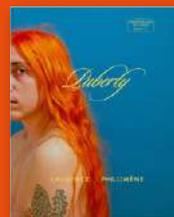
«Lorsque je conçois des photographies, je me demande toujours : "Quel genre d'images je voudrais que mon futur moi puisse regarder? Que voudrais-je laisser aux générations à venir?" Mon travail se situe à la frontière entre souvenirs personnels et collectifs, car j'aime utiliser des éléments visuels qu'un ensemble d'individus peuvent apprécier et auxquels ils peuvent s'identifier, à leur manière. L'idée de pouvoir constituer des archives ancrées dans la tradition de l'histoire queer racontée à la première personne me plaît aussi », explique Laurence Philomène. Dans *Puberty*, l'artiste originaire de Montréal a documenté son parcours de personne trans non binaire évoluant avec plusieurs maladies chroniques. De 2019 à 2021, iel a ainsi immortalisé un quotidien rythmé par la prise d'un traitement hormonal substitutif et de testostérone, une période perçue, comme le suggère le titre de la série, comme une seconde puberté salvatrice. Après quelques mois, iel a décidé de diffuser ses autoportraits en les complétant de légendes manuscrites et d'extraits de son journal. «Je souhaitais envisager la transition d'un point de vue non binaire, sans objectif fixe si ce n'est celui de me sentir à l'aise dans mon corps, se souvient-iel. Laisser un témoignage de ce qu'était notre vie dans l'Amérique du Nord au début des années 2020 a été une grande source de motivation.»

Se succédant à la manière d'une fresque, ses compositions transportent celui ou celle qui contemple dans un univers aux nuances vibrantes, «comme un langage émotionnel» qui participe à créer une atmosphère. Réalisées à son domicile, en studio ou à l'étranger, les images se veulent rassurantes dans leur authenticité. «L'objectif de ce projet était d'examiner la vie trans à partir d'un angle large qui ne se limite pas seulement aux changements

physiques. J'avais envie de décrire une expérience complète, compliquée, désordonnée et belle, d'offrir une représentation aux personnes non binaires et d'étudier l'identité de genre au-delà des normes et attentes binaires», précise-t-iel. Ce portrait brut et intime a été cristallisé dans une monographie publiée en 2022, dans laquelle Laurence Philomène concède un droit de cité au sein des arènes publiques et numériques à un récit qu'iel s'est préalablement réapproprié. «J'ai pensé cette œuvre comme un album personnel et un morceau d'histoire qui pourra être apprécié par celles et ceux qui s'y plongent. Je voulais que ce livre serve également de tremplin à quiconque désirant en savoir plus sur l'existence trans, poursuit-iel. J'espère qu'il s'agira d'une archive photographique qui contribuera à humaniser cette réalité, à une époque où nos droits sont menacés par une rhétorique politique fondée sur la peur.» ●

LIRE

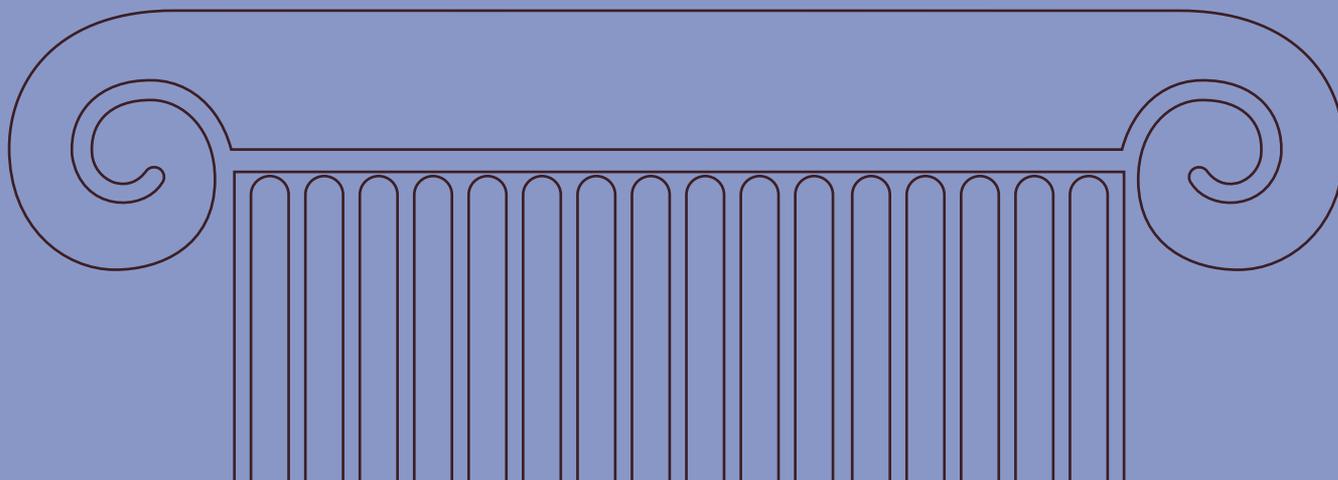
Laurence Philomène,
Puberty, Yoffy Press,
\$55, 288 pages.
www.yoffypress.com



SÉRIE PHOTO

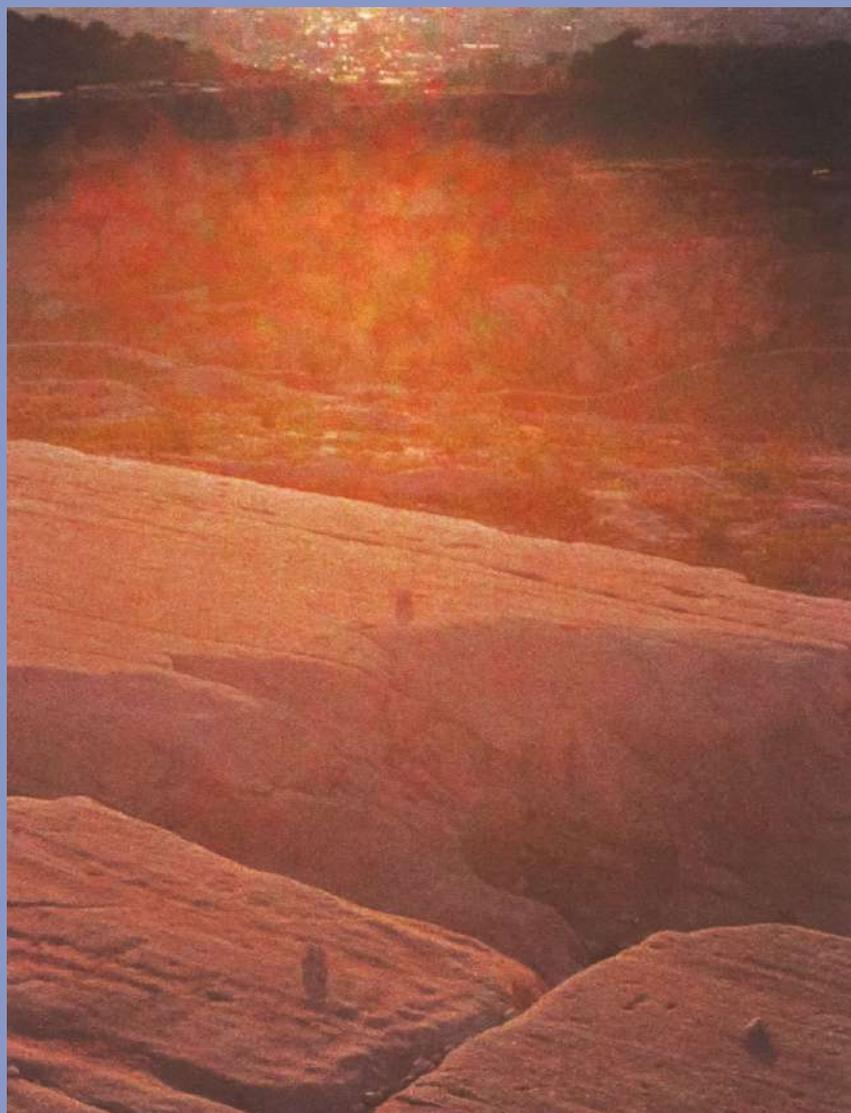
Quentin Fromont
*Croupir dans la chaleur
des autres*

LE DIABLE
EST UN APOLLON









Une chaleur lourde, suffocante, et des corps qui s'en-tassent sur une plage, leur maillot de bain pour seule armure. La scène est scindée : d'une part, les gouttes d'eau qui se mélangent à la sueur et perlent sur les peaux. D'autre part, le bleu du ciel et celui de l'eau qui s'unissent, estompant l'horizon pour enfermer ce monde à part dans une sphère azur. C'est dans ce décor théâtral que Quentin Fromont puise son inspiration. Dans cet espace littoral et caniculaire où la proximité devient nécessaire pour survivre, pour expirer. « C'est un lieu qui m'intéressait car il se situe hors de la réalité du quotidien. Je lui associe notamment mes premières amours, c'est assez intense émotionnellement. Au fil de mes recherches, j'ai appris à percevoir la plage comme un espace "antimonde", régi par ses propres codes, sa propre temporalité. Il est lié à ma quête de territoire fantasmatique », explique l'artiste plasticien et commissaire d'exposition installé à Paris.

Au commencement de *Croupir dans la chaleur des autres* - une série qu'il présente jusqu'au 2 juin au festival Circulation(s) -, il y a une agression. La sienne, sur une plage de *cruising* [un espace de drague gay à ciel ouvert, ndlr]. Une violence inouïe qui vient altérer son errance dans un territoire qui le fascine tant. « J'avais découvert cette plage dans le sud de la France, et je l'ai trouvée intéressante comme point de départ d'une nouvelle série. À l'issue de cette attaque, j'ai écrit un texte d'autofiction mettant en scène un personnage déambulant sur place et découvrant des hommes nus. Mon histoire se termine sur une agression sexuelle. C'est ce texte qui a enclenché ma création visuelle », précise-t-il. En parallèle, pour nourrir son travail, Quentin Fromont s'est inspiré de mythes et de récits qui viennent tordre le réel pour y faire fleurir des visions oniriques. Parmi eux, l'histoire de Séléné et d'Endymion. La déesse de la Lune, tombée amoureuse du berger, implore Zeus de lui offrir la jeunesse éternelle ☉☉

SOUDAINEMENT, PAR SA MAIN QUI SE POSE LENTEMENT
SUR MON ÉPAULE, JE COMPRENDS QUE CES CRÉATURES
SONT AUTANT DÉSIRABLES QUE REDOUTABLES. ET SON CORPS
TENTE DE SE MOULER AU MIEN DANS UN DERNIER GESTE
DE VIOLENCE. IL AVAIT JOUI DE MA VULNÉRABILITÉ POUR
QUE JE SOIS LE GARDIEN DE SA VIRILITÉ.

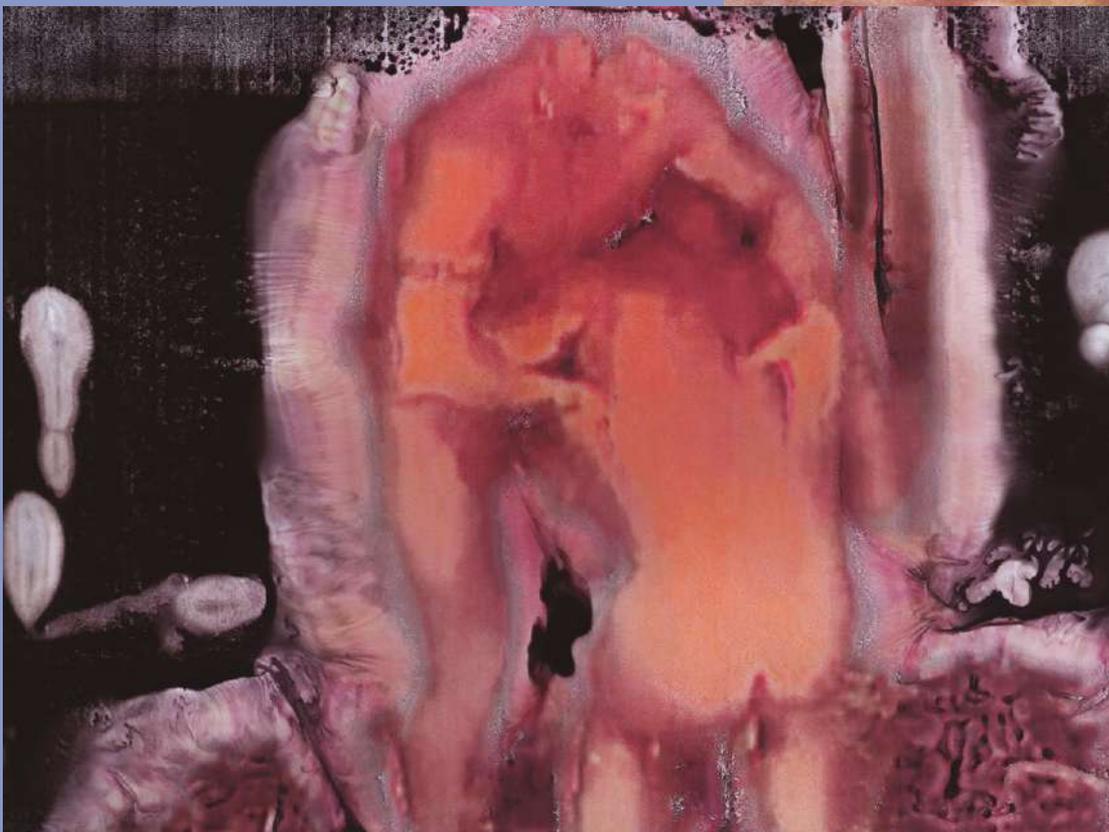
PERTE DE SOUFFLE, MON RYTHME CARDIAQUE S'ALIGNE
SUR LE RYTHME DISSONANT DU CRISSEMENT DE MES PAS.
J'ENTENDS AU LOIN LE GRONDEMENT DES VAGUES
ET DES ÂMES QUI PAR-DELÀ LES ROCHERS, S'ÉTONNENT
DE N'ÊTRE PAS DÉJÀ ENLACÉES.



afin qu'il ne la quitte jamais. Trouvant Endymion particulièrement beau lorsqu'il dort, elle parvient à convaincre le dieu des dieux de le plonger dans un sommeil sans fin, et lui rend visite chaque nuit, admirant sa splendeur - intacte, mais tristement morte. « *J'aimais beaucoup cette idée de temporalité étirée, cette boucle qui ne propose pas vraiment d'entrée ni de sortie : dans ma série, on se trouve en plein cauchemar ou bien directement après le viol* », explique l'auteur. Au même moment, il découvre, grâce à *Pornographia*, ouvrage de Jean-Baptiste Del Amo, une langueur poisseuse, une sexualité outrancière, dangereuse parce qu'obsessionnelle. « *Le personnage principal retourne à La Havane à la recherche d'un jeune giton - prostitué - qu'il n'arrive pas à oublier. Tout au long du livre, il enchaîne les relations sexuelles et essaie de retrouver ce "demi-dieu" avec qui il a couché. C'est une sorte d'errance hardcore entre désir, famine, violence et amour* », résume le photographe qui illustre, lui aussi, un périple fait de liaisons dramatiques et de tourments fiévreux. Partout, dans ses images, les corps se démultiplient, se révèlent dans toute leur masculinité. On y sent presque la transpiration, les membres rendus moites par la chaleur, les muscles qui se crispent pour mieux pénétrer l'intimité de l'autre. Une expérience viscérale qui infuse son processus de création.

Diplômé des Arts décoratifs en 2022, l'artiste commence à trouver sa voie durant sa licence en design graphique. « *Ma pratique s'est orientée vers l'objet éditorial, mêlant photographie, édition ainsi que leur déploiement dans*

l'espace», explique-t-il. Très, vite, il se lasse de la production pure de photographies et se décide à puiser dans une banque plus large : des screens de vidéos aux images libres de droits, en passant par les films pornographiques. «*Je me suis tourné vers ces derniers durant le confinement, se souvient-il. Bloqué dans ma chambre d'ado, je me demandais comment j'allais pouvoir stimuler mon inspiration. Très rapidement, le porno homosexuel m'est apparu évident - autant par sa représentation que par les questions qu'il soulève. À la fois critiquable et vecteur de fantasmes, il donne à voir des images violentes, clichés, mais aussi purement érotiques.*» Ces éléments mis de côté, Quentin Fromont y ajoute ensuite sa propre création «*hyperprolifique*». Des photos qu'il considère parfois comme «*génériques*» mais dont il aime extraire des détails, des fragments de nuances ou de matières qui lui permettent de décaler son regard. Vient ensuite l'altération par les techniques d'impression. «*Le transfert se fait sur des papiers qui ne retiennent pas les encres. Lorsque l'image est tirée, elle commence à "couler". Je peux ensuite jeter de l'eau ou même cracher dessus. J'utilise également une autre technique qui conserve l'état liquide de l'œuvre. Je dois mouiller un support et le transférer pour la fixer. Le rendu est alors plus "aquarelle", et change en fonction de la quantité d'eau et du noir utilisé*», explique-t-il. Un rapport au liquide faisant écho à sa fascination pour le littoral. Comme si, par ses créations, l'artiste s'immergeait et faisait remonter à la surface des créatures hybrides et des paysages fantasmagoriques. ☺☺



PUIS,
LONGUE ET DOUCE
TRAVERSÉE DE LA MER.
LE PAYSAGE DÉFILE SANS
QUE RIEN NE S'Y PASSE.
SANS BUT.



Car fort de ses multiples influences, Quentin Fromont fait de *Croupir dans la chaleur des autres* un conte aux chimères fascinantes et à l'univers indéfinissable. Auréolés de nuances chaudes, ses modèles se déforment, camouflent leur nudité dans la matière, jouent d'un érotisme plus évocateur qu'explicite. Altérés par des bulles colorées qui contrastent avec un fond abstrait refusant d'encren toute trace de contexte, les corps des hommes figés sur le papier deviennent des figures monstrueuses. Des formes spectrales prisonnières d'une narration secouée par la houle et l'écume. Là encore, l'artiste cite un mythe - celui d'Apollon - comme source d'inspiration. Et plus particulièrement « le livre *Amants d'Apollon* de Dominique Fernandez, précise-t-il. *C'est une relecture de l'homosexualité dans la culture et l'histoire de l'art, notamment par le prisme des peintres de la Renaissance, qui revisitent un peu ce mythe. On y retrouve par exemple les relations d'Apollon avec Hyacinthe, qui se transforme en fleur, et Cypris, qui devient cyprès. Ce sont toujours des amours impossibles où la personne meurt ou se transforme en plante, devenant le témoin d'une souffrance éternelle.* » Pas simplement poétiques, ses modèles métamorphosés s'imposent comme des allégories d'une violence latente, celle qui existe au sein même de la communauté LGBTQ+. Dans les images de l'artiste, les sujets sont terriblement virils, souvent capturés de dos ou demeurant anonymes. Cette masculinité hégémonique témoigne d'une fascination pour les rapports de force. « *On peut aussi y retrouver la symbolique du chasseur, étroitement liée à l'application de rencontre Grindr et à l'agressivité qui s'en dégage. On constate que notre communauté est très intéressée par ces représentations d'hommes blancs ultra-musclés - j'ai donc voulu pousser cette image-là* », confie-t-il. Alors, de Paris à Athènes - où il se rend pour poursuivre ses recherches iconographiques et mythologiques -, des captures d'écran de vidéos intimes aux paysages grecs, Quentin Fromont développe son projet. ☺☺









JE DÉRIVE VERS UN AILLEURS. LES BATEAUX FLOTTENT DANGEREUSEMENT. AUCUNE ACTION POUR BRISER LE SILENCE, JUSTE L'HORIZON ET LES ÎLES À PERTE DE VUE. UNE ERRANCE SANS FIN, JUSQU'AU COUCHER DU SOLEIL, ENGLOUTIE PAR LA NUIT.

Un travail d'envergure entamé en 2021, dont les multiples nuances parviennent à s'unir à l'aide d'un travail d'écriture qu'il a poursuivi, retravaillé, fait évoluer à chaque nouvelle étape. Par les mots, il noue des liens serrés qui éraflent les peaux des corps représentés. Entre désir de sublimation et triste réalité, il donne ainsi à ses tableaux photographiques des légendes poignantes [dont sont extraits les textes en exergue de ce portfolio, ndlr]. Comme une nouvelle grille de compréhension donnant du sens à l'abstraction apparente. Silhouettes dédoublées penchées sur un homme cambré, les mains liées, la tête maintenue face au sol, membres entremêlés, corps interpénétrés... Chaque vision imaginée par Quentin Fromont dit l'agonie de l'ambiguïté, le plaisir et la douleur, l'envie comme le dégoût. Diables à cornes

pointues et aux yeux luisants, aux pectoraux révélés alors qu'on ôte des vêtements dans l'empressement, les « demi-dieux » qu'il met en scène s'imposent comme les héros de ses rêves comme de ses angoisses. Et c'est cette grâce sordide qu'il illustre à travers *Croupir dans la chaleur des autres*, dont le titre lui-même semble convoquer la dichotomie des émotions les plus brutes. Sa sonorité irrite, déplaît. Elle vient bousculer les caresses harmonieuses de l'eau sur les images. La proximité forcée de l'action, quant à elle, souligne la fin d'un partage, l'absence de consentement. Une manière de convoquer la laideur dès les premiers instants, de « venir casser l'univers onirique » né de l'esprit de son auteur. Comme pour nous prévenir que derrière la splendeur plastique, se cache une insidieuse difformité. ☹

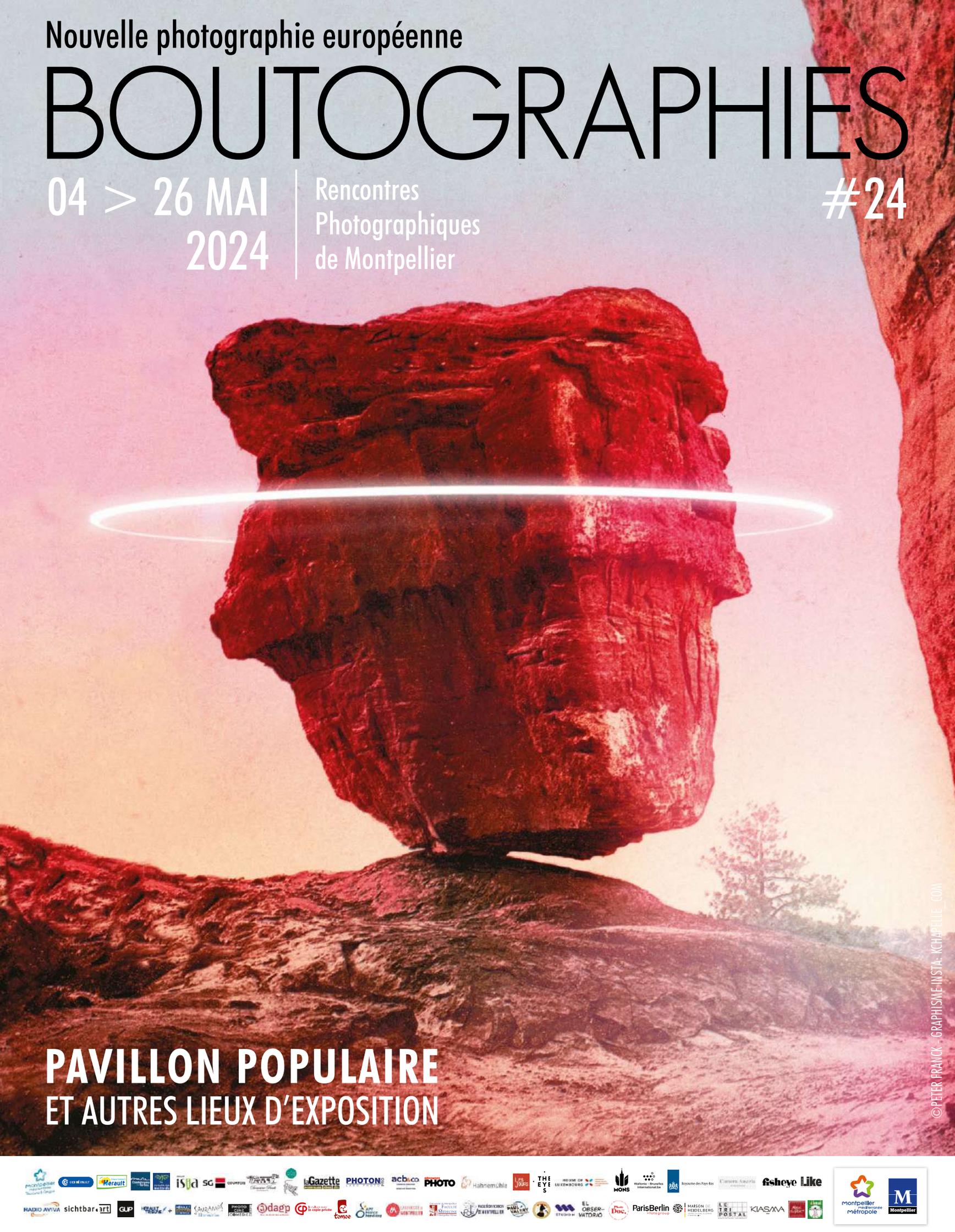
Nouvelle photographie européenne

BOUTOGRAPHIES

04 > 26 MAI
2024

Rencontres
Photographiques
de Montpellier

#24



**PAVILLON POPULAIRE
ET AUTRES LIEUX D'EXPOSITION**

©PETER FRANCK - GRAPHISME INSTA - KCHAPELLE.COM



Agenda

Texte et sélection : Éric Karsenty

①

*Natures vivantes, images
et imaginaires des jardins
d'Albert Kahn*

↓
31.12

Boulogne-Billancourt (92)

Musée Albert-Kahn

« L'exposition *Natures vivantes* met au cœur de son propos la passion d'Albert Kahn pour le végétal et ses représentations à un moment où, dans l'entre-deux-guerres et autour de sa propriété boulognaise, se pressent savants, poètes et chercheurs curieux des émotions des plantes comme de leur sensibilité », rappelle Luce Lebart, commissaire de l'exposition. En plus des 200 images prises dans les jardins de ses résidences de Boulogne et du Cap-Martin, l'exposition présente des documents historiques, des films et des créations d'artistes contemporain.e.s.
albert-kahn.hauts-de-seine.fr

*Fleur d'agave se
dressant face à la mer,
Cap-Martin.
Opérateur : Roger
Dumas, 1930.*





Chris McCaw, *Sunburned*
GSP #1099, 2024.

②

Marking Time
Chris McCaw

↓
01.06Paris (4^e)

Galerie Bigaignon

Premier solo show en France pour cet artiste américain qui présente ici de nouvelles œuvres issues de sa série *Sunburn*. Ses images, réalisées avec un dispositif utilisant des appareils photo grand format à l'intérieur desquels il installe un papier photo périmé, sont des « positifs directs » qui enregistrent, par de longues poses, la trace du soleil dans le temps. Des épreuves sombres et magnétiques qui s'inspirent des photographies prises par les pionniers du 8^e art et interrogent les limites du médium.

www.bigaignon.fr

③

Blank Memory
François Bellabas

↓
21.07

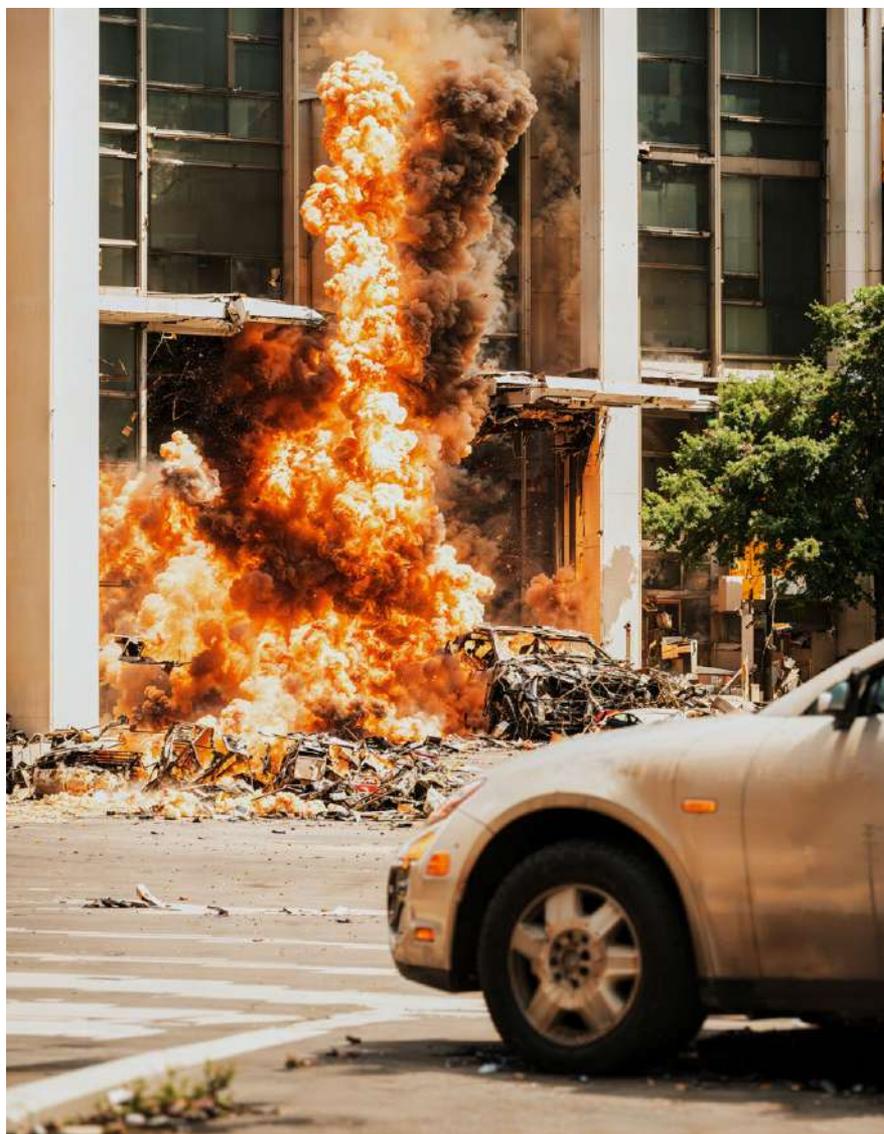
Pontault-Combault (77)

Centre photographique
d'Île-de-France

« Fruit d'une recherche au long cours, l'exposition *Blank Memory* convoque la machine comme objet et système de pensée pour interroger l'ambivalence d'une culture visuelle amplement diffusée, celle de l'imaginaire californien façonné par la photographie, le cinéma et le jeu vidéo », précise l'introduction de l'exposition. Plusieurs projets balisent ainsi l'espace du Centre photographique d'Île-de-France (CPIF), nous donnant à voir, entre les photographies, souvenirs de l'artiste, prompts et algorithmes, des « fragments visuels fabricant une mémoire synthétique ».

www.cpif.net

François Bellabas,
Synthetic Roots, 2023.



④

Death is a Bride & Zoo
Pia Elizondo

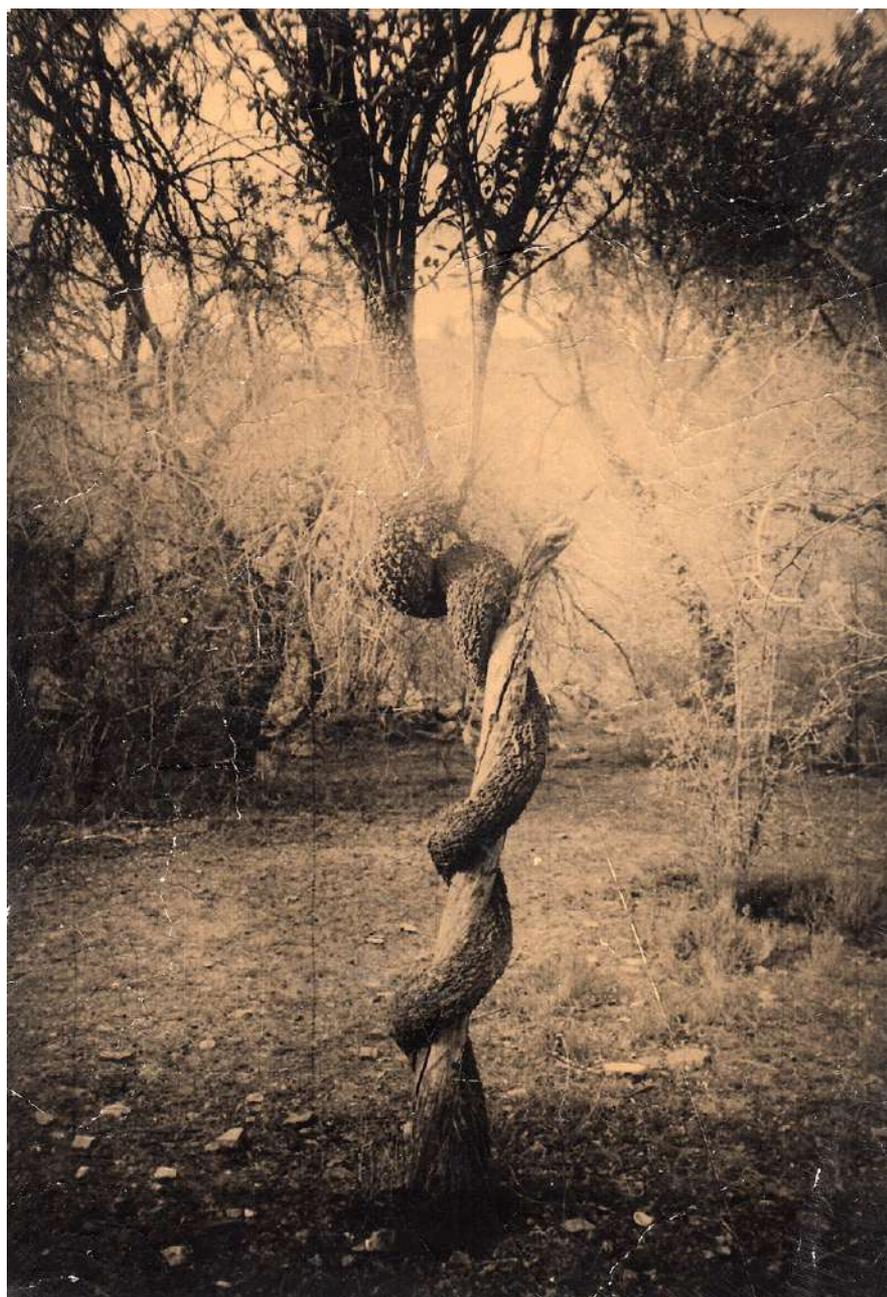
Le Hasard funambule
Juanan Requena

17.05 → 28.06

Paris (9^e)

Galerie Vu'

Ces deux expositions, présentées simultanément, mettent en avant une photographe mexicaine, Pia Elizondo, et un auteur espagnol, Juanan Requena. « *Tous deux développent une œuvre en lien étroit avec la littérature et la fiction, et partagent le même attachement au livre d'artiste* », précise Caroline Bénichou, directrice de la galerie, qui signe le commissariat de l'exposition. Les deux photographes créent des visions poétiques, à l'image des « *photographies funambules qui savent saisir le vent* », pour citer Juanan Requena. Ou encore des photographies de Pia Elizondo, « *porteuses de rêveries, d'introspections comme de fictions, non seulement pour elle-même, mais pour celui-celle qui les regarde* », conclut la galeriste. www.galerievu.com



Juanan Requena, photo extraite de la série *Le Hasard funambule*.



Pia Elizondo, photo extraite de la série *Death is a Bride*.

⑤

Prix Carmignac du photojournalisme
*E-waste in Ghana : sur la route
des déchets électroniques*

16.05 → 16.06

Paris (7^e)

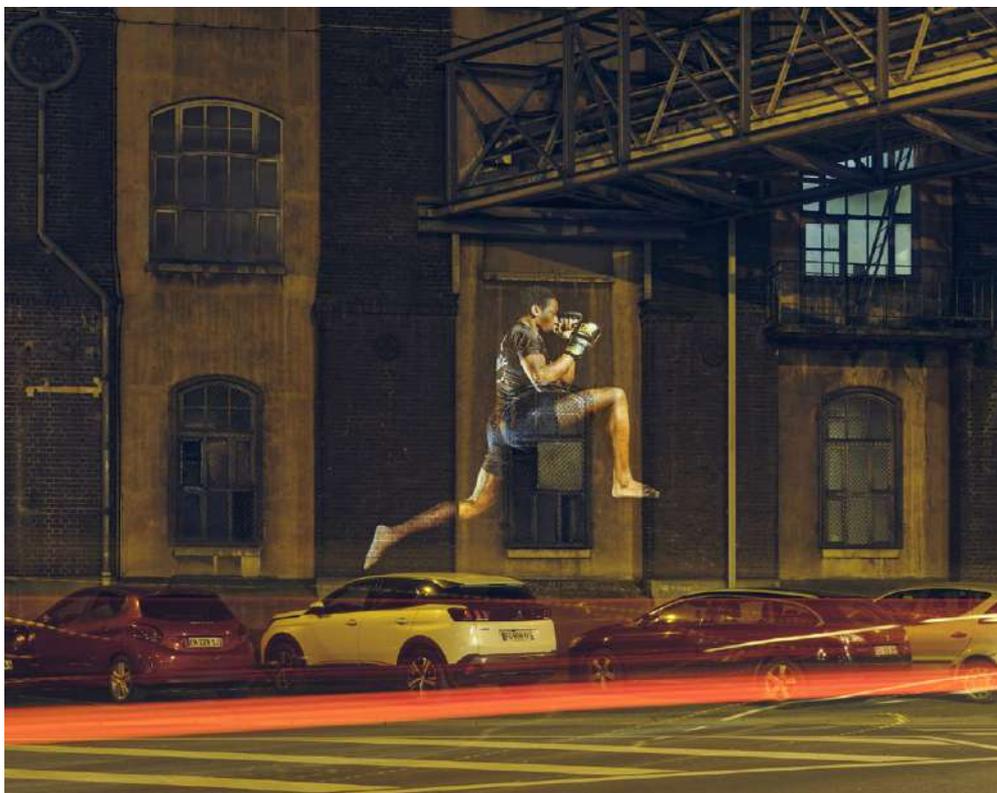
Port de Solférino

Le reportage réalisé pour cette 13^e édition met en lumière la façon dont les déchets électriques et électroniques générés dans le monde se déversent en Afrique, et notamment au Ghana. C'est là qu'Anas Aremeyaw Anas, journaliste d'investigation, ainsi que Muntaka Chasant et Bénédicte Kurzen, photojournalistes, ont mené leur enquête. « *S'éloignant du traitement dramatique souvent employé par les médias pour dépeindre le Ghana comme "la poubelle du monde", ils ont documenté pendant un an un écosystème terriblement ambigu et complexe* », précise le communiqué de presse. Un catalogue accompagne l'exposition (coédition Fondation Carmignac et Reliefs Editions, 35 €). L'exposition sera ensuite présentée à la Fondation Manuel Rivera-Ortiz, à Arles, ainsi qu'au siège de l'ONU, à New York, durant l'été.
www.fondationcarmignac.com



Muntaka Chasant, *Timber Market*,
Accra, Ghana, February 16, 2023.

Cyril Zannettacci, photo
extraite de la série *Citius, Altius,
Fortius* réalisée lors d'une
résidence à Corbeil-Essonnes
en 2023-2024.



⑥

Festival L'œil urbain

↓
11.05

Corbeil-Essonnes (91)

Placé sous le signe de la flamme olympique, le festival s'interroge cette année sur le sport comme arme politique, écologique, de résistance, de résilience, d'engagement et de combat. Raymond Depardon, invité d'honneur, est entouré de Laurence Kourcia, Cyril Zannettacci, Constance Decorde, Bernard Testemale, Amandine Lauriol, Jérémy Lempin, Nathalie Champagne, Charles Thiefaïne et Rime Sabbar.
www.oeilurbain.com

⑦

Festival Mesnographies

01.06 → 14.07**Les Mesnuls (78)**

Parrainée par le photographe Karim Ben Khelifa, cette 4^e édition du festival poursuit son « *voyage photographique conscient et engagé* » en cherchant à « *prôner l'inclusion, la tolérance et l'acceptation de l'autre* ». Une vingtaine de photographes sont ainsi présenté-e-s en extérieur dans des espaces accessibles à tous, au cœur du village des Mesnuls, mais aussi hors les murs, dans le Parc naturel régional de la Haute Vallée de Chevreuse.
www.mesnographies.com



Olgaç Bozalp,
photo extraite de la série
Leaving one for another.



Henrike Stahl,
résidence Instants.

⑧

L'arc sera parmi les nuages
Henrike Stahl

↓
22.06

Paris (8^e)

Leica Galerie

Fruit de la résidence Instants initiée par le domaine Château Palmer et Leica, le travail réalisé par la photographe allemande Henrike Stahl instaure un dialogue entre territoires et identités en transition. « *Quand on travaille aujourd'hui avec la terre, la nature ou quand on élève des enfants, on pense chaque matin à une seule chose : tout cela va-t-il perdurer ? Comment prendre soin de notre environnement ? En bâtissant quel arc ? Quelle arche ? Avec quelles graines ?* » confie la photographe. *Moi, je souhaiterais sauvegarder ces visages, ces instants, les glisser dans une bouteille dans la cave du château pour l'éternité. Et transmettre une note d'espoir aux générations futures.* » Un ouvrage publié aux éditions Filigranes accompagne l'exposition (35 €, 132 pages).

⑨

De l'autre côté
Susanne Wellm

↓
13.07

Paris (4^e)

Galerie XII

Expérimentant un procédé entre photographie et textile, l'autrice danoise travaille à partir d'une collection d'images trouvées dans des albums photo, des livres historiques, des films ou dans son propre travail. Elle établit des liens entre des drames personnels et les traumatismes collectifs de l'Europe moderne en découpant les images qu'elle retisse par la suite. « *Ce tissage forme ainsi une trame et filtre la vision, analysent Chantal et Gabriel Bauret, commissaires de l'exposition. Le geste artistique se concentre sur cet entre-mêlement, la main guidant le métier à tisser. Il se loge dans le travail de la matière même de l'œuvre qui sera offerte à notre regard.* »

www.galeriexii.com

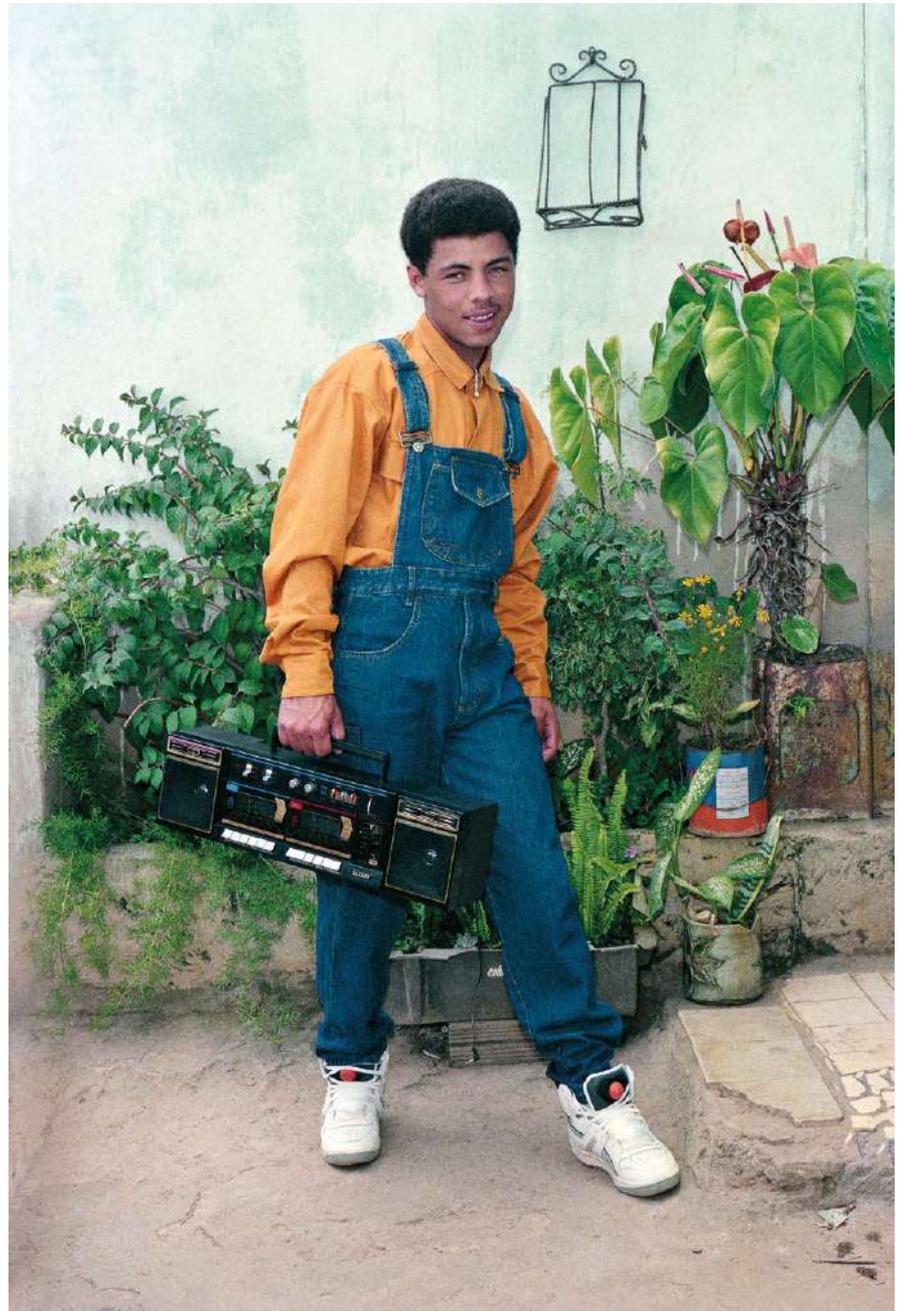
Susanne Wellm,
On Her Way, 2023.





Afonso Pimenta, *Cristina (Pingo)*,
Quinzim e amigo (Cristina [Pingo]),
Quinzim et un ami, Belo Horizonte, 1986.

Afonso Pimenta, *Filho do Zói (Le Fils de Zói)*,
Belo Horizonte, 1989.



⑩

Retratistas do Morro

07.05 → 06.07

Lille (59)

**Théâtre du Nord
(Institut pour la photographie)**

Fermé pour travaux jusqu'en 2026, l'Institut pour la photographie de Lille poursuit son programme d'exposition hors les murs. Et c'est aujourd'hui le Théâtre du Nord qui accueille le projet brésilien *Retratistas do Morro* (Les Portraitistes de la colline). Ce dernier porte un regard critique sur l'héritage visuel collectif brésilien à partir des archives de João Mendes et Afonso Pimenta. Les deux photographes originaires d'Agglomerado da Serra, deuxième plus grande favela du Brésil située à Belo Horizonte, «*témoignent de la vie quotidienne et des événements marquants de leur communauté pendant plus d'une cinquantaine d'années*».

www.institut-photo.com



Chloe Dewe Mathews,
After the Wildfires,
La Teste de Buch, 2022.

⑪

*Arpenter, photographeur
la Nouvelle-Aquitaine*

↓
06.10

Bordeaux (33)

Frac Nouvelle-Aquitaine
MÉCA

Fruit d'une commande passée à neuf photographes pour documenter la plus grande région française (de la taille de l'Autriche), les travaux présentés ici s'attachent à décrire le monde rural, urbain, périurbain, la situation écologique, les migrations, les frontières, le génie du lieu, les communautés apprenantes, mais aussi les fragilités et déséquilibres, comme les paradoxes et les contradictions. L'exposition – placée sous le commissariat de Claire Jacquet, Gilles Mora et Émeline Vincent – s'inscrit dans la tradition des commandes photographiques de la Datar, dans les années 1980, et s'accompagne d'un très beau catalogue coédité avec Delpire & Co (45 €, 240 pages).

www.fracnouvelleaquitaine-meca.fr

⑫

Les Visions silencieuses
Valérie Belin

↓
28.09

Bordeaux (33)

Galerie et musée
des Beaux-Arts

C'est une véritable rétrospective que propose la ville de Bordeaux avec une centaine d'œuvres qui balisent le parcours de cette artiste entrée à l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France en janvier dernier. « À travers des images saturées de signes visuels pour les plus récentes, Valérie Belin joue sur les codes de la représentation et trouble les frontières entre réalité et imaginaire. Elle accompagne ainsi les mutations technologiques et ontologiques de la photographie, de l'analogique au numérique, tout en s'inscrivant dans la tradition des avant-gardes de l'entre-deux-guerres en s'appropriant des techniques de surimpression ou de solarisation », analyse le texte de l'exposition.

www.musba-bordeaux.fr

Valérie Belin, *Sans titre*
(*Métisses II*), 2008.



María Oliveira,
photo extraite de la
série *Bone Foam*.



Emilia Martin, *I saw a tree
bearing stones in the place
of apples and pears.*

⑬
Festival
Boutographies
↓
26.05
Montpellier (34)

Avec une exposition rassemblant une dizaine d'auteur·ice·s au Pavillon populaire, sans oublier la quinzaine d'artistes qui y sont projeté·e·s, mais aussi la «section parallèle» qui vous fera découvrir plusieurs lieux de la ville, le festival Boutographies propose différentes manières d'utiliser la photographie pour documenter le monde et parcourir de nouveaux chemins de création. *«L'auteur-photographe est peut-être celui qui ne se satisfait pas de cette puissance des images, et s'en inquiète au point de vouloir en protéger le spectateur, pour en faire le coauteur libre et responsable, hors des discours ou même des paroles, en ouvrant la possibilité de reconnaître ce que nous avons en partage, d'où que nous venions, penchés au bord des mêmes abysses d'énigme et d'attentes mystérieuses»*, selon l'équipe du festival. www.boutographies.com



Arko Datto, 2016. Nitya Gopal a perdu la majorité de ses terres et son habitation à cause de l'élévation du niveau de la mer. Son île, Choramara, devrait bientôt disparaître.

⑭
Fotografia Europea 024
Nature Loves to Hide

↓
09.06

Italie

Reggio d'Émilie

«*La nature aime à se cacher*» : cette citation du philosophe grec Héraclite sert de fil rouge à la nouvelle édition du festival italien créé en 2006. Elle tente de capturer comment, dans la nature, la dissimulation et la découverte sont connectées. Prenant conscience de l'Anthropocène, les travaux des photographes se jouent autant à l'échelle locale que planétaire pour évoquer les idées de symbiose, de durabilité et d'urgence climatique. Avec au programme Susan Meiselas, Arko Datto, Jo Ractliffe, Bruno Serralongue, Marta Bogdańska et Luigi Ghirri, notamment.

www.fotografiaeuropea.it



Lisa Barnard,
Glacier, Iceland, 2017.

KYOTO

GRAPHIE

international
photography festival

Kikuji Kawada
From the series *Shadow in the Shadow* 影の中の陰
© Kikuji Kawada, Courtesy PGI



Claudia Andujar
Birdhead
Viviane Sassen
Lucien Clergue
Thierry Ardouin
Kikuji Kawada
Tetsuo Kashiwada
Yoriyas (Yassine Alaoui Ismaili)
James Mollison
Iranian citizen and photographers
Rinko Kawauchi
Tokuko Ushioda
Jaisingh Nageswaran

12TH EDITION
2024.04.13 SAT – 05.12 SUN

SOURCE

In 2024,
we explore SOURCE with 13 exhibitions over 12 venues,
seeking the opportunities they signal for an alternative future.



KYOTOGRAPHIE 京都国際写真祭 2024
kyotographie.jp

All the information announced for KYOTOGRAPHIE 2024 are confirmed as of December 12th, 2023.
More information coming soon!

L'or et la manière

Cette année olympique en France est l'occasion pour la Maison Guerlain de célébrer le précieux métal jaune qui fait courir les sportifs des cinq continents et rêver le monde entier. Une épopée à travers les créations de 16 artistes à découvrir d'urgence dans l'exposition *Or norme*, jusqu'au 12 septembre.

Texte : Éric Karsenty



Carolle Bénitah, 01- La Statue, série
Jamais je ne t'oublierai.

Plus qu'un simple métal issu du tableau de la classification périodique des éléments de Dmitri Mendeleïev, l'or possède, outre ses qualités physiques qui en font l'un des huit « métaux nobles », des pouvoirs symboliques qui lui confèrent un intérêt universel. Sa force d'attraction est irrésistible, bien au-delà de la valeur refuge qu'y trouvent celles et ceux qui cherchent à préserver leur capital. Ce métal mythique, dont la couleur traverse l'histoire des Hommes pour le meilleur et pour le pire, se hisse tout en haut du podium afin de récompenser celles et ceux qui vont plus vite, plus haut, plus fort.

Précieuse alchimie

« Les Jeux olympiques qui vont se tenir à Paris cet été vont fortement marquer la capitale dans les semaines à venir, souligne Benoît Baume, fondateur de Fisheye. Chaque participant s'y prépare depuis des années et ne rêvera que d'un métal, l'or. »

Un métal apparu très vite dans l'histoire de la Maison Guerlain, comme le rappelle Ann Caroline Prazan, directrice Art, Culture & Patrimoine : *« L'or est apparu tel un fil conducteur, une signature. L'estimable métal et sa couleur brillante innervent les créations de la maison. Le doré se pose par touche, vient souligner un détail, agrémenter une courbe, embellir une volute. Sous le signe de l'or s'est composée une précieuse alchimie dans l'univers Guerlain. »*

Le parfumeur a saisi l'occasion des Jeux olympiques pour organiser un événement rassemblant seize artistes, dont les créations sont exposées comme autant de pépites dans l'écrin de sa prestigieuse adresse des Champs-Élysées.

La sélection d'œuvres retenue par les trois commissaires d'exposition – Ann Caroline Prazan, Benoît Baume et Jean-Luc Monterosso, fondateur de la Maison européenne de la photographie (MEP) – permet de mettre en lumière les métamorphoses du précieux métal. On le trouvera en incrustation dans les créations de Carolle Bénitah [dont nous avons appris le décès au moment du bouclage de ce numéro et à qui l'exposition est dédiée, ndr], qui s'en servait pour réinventer son histoire familiale. *« La feuille d'or est ici utilisée comme un pansement contre l'oubli, un écran qui, appliqué sur les visages ou les silhouettes, autorise la projection des souvenirs*



Sophie Zénon, Potentilla de Norvège
(L'Herbe aux Yeux bleus).

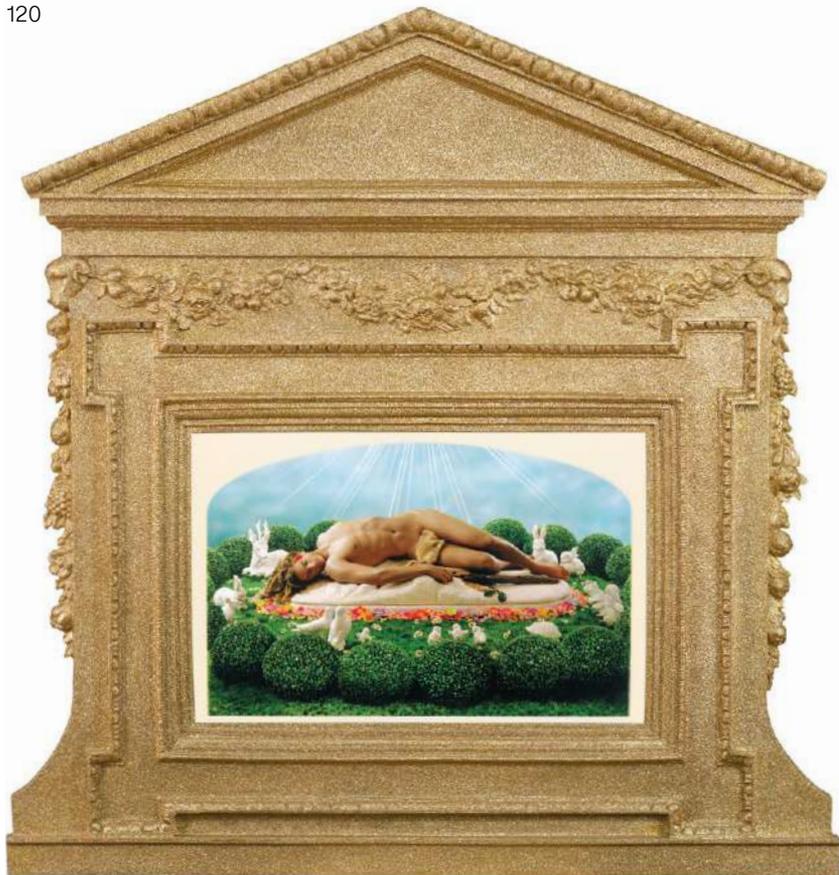
« Cette exposition illustre les grandes tendances de la photographie contemporaine : l'exploration de l'environnement et de la nature, la réactivation du passé et l'élargissement du champ du visible. »

Jean-Luc Monterosso, fondateur de la Maison européenne de la photographie (MEP)

Isabel Muñoz,
L'or pour la voix, 2021.



personnels», analyse le texte de présentation de l'exposition. Plus près de la compétition, Enzo Lefort, escrimeur médaillé olympique et photographe (voir pp. 130-131) met en perspective sa médaille, cet objet tant convoité qui incarne le rêve d'une vie. Georges Rousse, et avant lui le célèbre Yves Klein, emploient l'or afin de nous offrir une nouvelle lecture de notre environnement. Des installations du photographe plasticien à la monochromie du peintre, les artistes nous donnent à voir ce que l'on ne voit plus. C'est une tout autre approche que propose Martin Parr, photographe de l'agence Magnum. Son écriture documentaire aux accents parfois ironiques s'est invitée pour l'occasion dans le coffre-fort d'une banque suisse pour nous livrer la vision d'une pile de lingots. Plus en finesse, Sophie Zénon utilise des rehauts de pigments d'or afin d'attirer notre regard sur une fleur singulière, la potentilla de Norvège, introduite de manière fortuite en Lorraine par les troupes américaines et allemandes lors de la Première Guerre mondiale. Empruntant à la culture japonaise du *kintsugi*, littéralement « jointure » ou « réparation en or », Morvarid K raconte l'histoire d'un objet brisé et recomposé qui sublime ses cicatrices avec panache. Une philosophie qui conjure le manque en établissant un dialogue avec le passé. ooo



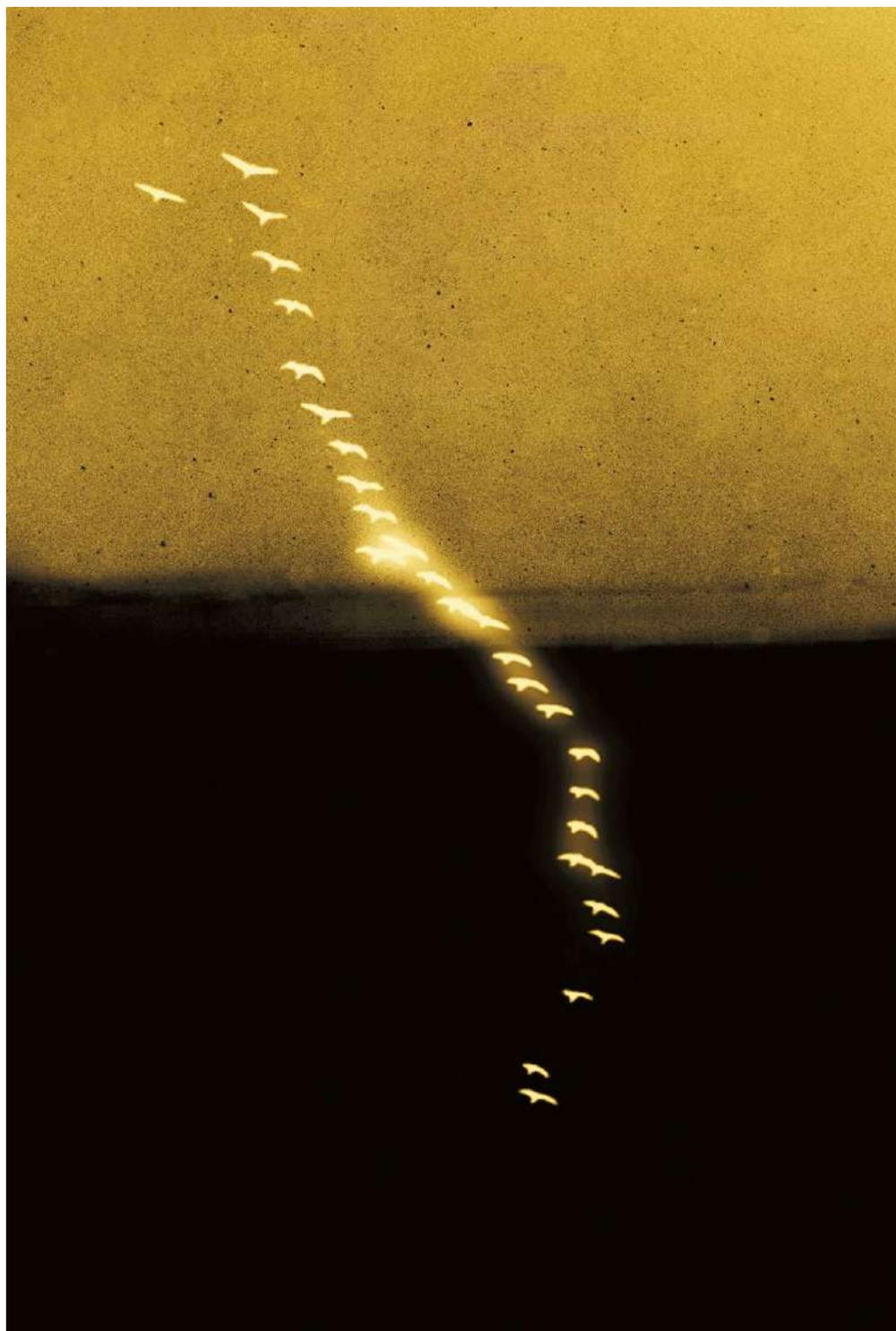
Pierre et Gilles, *La mort d'Abel*
(Esteban Pelaez), 2007.

Queer et kitsch

Harald Gottschalk, Pedro Motta et Paul Cupido nous entraînent dans une autre dimension, plus poétique. Leurs images oniriques nous offrent autant d'envolées rêveuses qui parcourent la faune et la flore et nous amènent dans d'autres espaces, d'autres cosmogonies dans lesquelles on se perd avec délice. Visitant pour leur part les figures mythologiques, Pierre et Gilles composent leurs «tableaux photographiques» en mettant en scène leurs proches qu'ils transforment en princes, dieux ou nymphes. À la manière d'une nouvelle histoire de l'art queer et kitsch. Revisitant également l'histoire de l'art, mais par un autre chemin, Wiktoria Wojciechowska met au cœur de son œuvre le sens du toucher. «*[Elle] explore, par le biais de la performance, des installations, de la photographie ou de la sculpture, la notion de trace comme la marque d'une expérience reliant le corps humain à la nature*», précise encore le texte de l'exposition. Artiste, photographe et urbaniste, Cédric Matet compose ses images comme des partitions musicales qui donnent à voir et à entendre le tissu urbain de villes méditerranéennes. Dans l'œuvre présentée ici, issue de la série *The Keepers*, il fouille, dissèque, emprunte, vole à Montpellier ses identités multiples. Il les fixe, il invoque la ville. Il rompt les échelles et représente la cité comme une fresque organique et complexe. Avec un regard au scalpel, Rodolphe von Gombergh, radiologue et photographe, met en œuvre les techniques de l'imagerie médicale pour développer un univers qui repose sur la transparence dans une vidéo des plus surprenantes.



Georges Rousse,
Shodoshima, 2018.



Paul Cupido,
Yumemiru II, 2017.

Expo *Or norme*

06.06 → 12.09

Paris

Maison
Guerlain

À l'occasion de cet événement exceptionnel, la maison Guerlain a également passé deux commandes spécifiques à Isabel Muñoz et au duo Graphset & Amandine Besacier. La photographe espagnole présente un tirage en or sur plaque de verre représentant la plongeuse libre Ai Futaki en immersion. Une plongée qui évoque notamment Aphrodite, déesse née des vagues et de l'écume. Quant aux deux artistes contemporains explorant le médium dans ses retranchements plastiques et électroniques, ils ont conçu une œuvre où machine et image ne font qu'un. «*Les vidéos ultra-ralenties de modèles pris dans une fumée épaisse semblent émerger en transparence de la feuille de cristaux liquides d'un écran de téléphone, placé comme un calque devant un support-écran en métal doré*», indique le texte de présentation de l'exposition. Cette aventure artistique particulièrement

Or norme explore avec sensibilité l'histoire de la photographie en lui donnant un brillant particulier, souligne Jean-Luc Monterosso : «*Cette exposition ébauche une histoire des techniques et de la matière photographique. Elle illustre également les grandes tendances de la photographie contemporaine : l'exploration de l'environnement et de la nature, la réactivation du passé, l'élargissement du champ du visible.*» L'histoire du parfumeur est aussi évoquée à travers les nombreuses parures qui émaillent de leur éclat les appellations et les flacons imaginés depuis des décennies. «*On pourrait voir dans l'utilisation de l'or chez Guerlain un luxe, mais je crois plutôt que nous empruntons là une de ses plus belles couleurs à la nature*, nous rappelle Jacques Guerlain, l'un des grands nez de la maison. *Celle du miel et du pollen, celle des fleurs et même celle de l'astre qui nous éclaire.*» ✕

Kyotographie mise sur la scéno

La 12^e édition du festival japonais de la photo vient de franchir un cap important, auprès du public, qui répond présent, comme auprès des institutions de l'Archipel, qui le considèrent comme un événement majeur du 8^e art. Sa signature : une attention particulière portée aux scénographies.

Texte : Éric Karsenty

www.kyotographie.jp

Claudia Andujar,
Susi Korihana
thêri, Catrimani,
1972-1974.





Thierry Ardouin,
Asteraceae - *Bidens frondosa* L. et
Fabaceae - *Medicago arborea* L. Moon trefoil.

On l'a déjà dit lors des précédentes éditions, mais on y revient : le soin apporté à la mise en scène des expositions est l'un des marqueurs du premier festival photographique du Japon. On le remarque en particulier avec le travail de Thierry Ardouin sur les graines, présenté au château de Nijo-jo, au cœur de l'ancienne cité impériale. Cette série documentaire du photographe français, commencée en 2009, avait déjà fait l'objet de plusieurs expositions et d'une belle publication aux éditions EXB. On pensait la connaître assez bien, mais cette nouvelle scénographie, pensée par Shinichiro Ogata, nous a permis une stimulante relecture. Divisé en quatre salles, le parcours commence avec la présentation des vraies graines, minuscules, disposées dans des ampoules de verre suspendues à différentes hauteurs et éclairées ponctuellement. La salle est transformée en un ciel étoilé où les graines brillent dans la nuit. Une forme de retour aux origines, puisque la thématique de cette 12^e édition est « source » et que l'histoire des graines interroge autant la culture que l'écologie ou la science. Après cette première approche à l'échelle du microcosme, une vision yin dans un univers sombre, on découvre les graines dans un espace clair sous le prisme d'un dispositif optique agrandissant les clichés du photographe. Comme un chercheur à travers son microscope, notre vision s'élargit. Dans la salle suivante, plus claire, évoquant le macrocosme et la dimension yang, se déploient de grands tirages exposés sur d'élégants présentoirs dessinés pour l'occasion. Enfin, la dernière salle associe petits et grands formats, visions yin et yang,

évoquant aussi bien la dispersion des graines dans l'espace que leur voyage dans le monde. Des images colorées qui nous transportent dans une délicieuse rêverie.

Au fil des expositions qui nous font arpenter Kyoto, d'autres surprises nous attendent. La rétrospective Viviane Sassen, créée par la Maison européenne de la photographie et présentée à Paris précédemment, a été installée dans une ancienne imprimerie du journal quotidien de la ville. Là encore, la mise en espace conçue par l'un des cabinets d'architectes qui travaillent avec le festival permet de revisiter l'œuvre de la photographe, née à Amsterdam en 1972. L'univers industriel, sans lumière du jour, contraste violemment avec la présentation parisienne dans l'hôtel particulier du Marais. Le parcours labyrinthique et l'éclairage nous font porter un nouveau regard sur le parcours de cette artiste touche-à-tout, qui passe de la photographie de mode à des approches plastiques associant collages ou peintures avec autant de virtuosité.

Animisme et shintoïsme

Autre artiste présentée pour la première fois au Japon, mais déjà vue en France : Claudia Andujar, qui fait l'objet d'une présentation dans l'annexe du musée de la ville. Là encore, le scénographe a imaginé un lieu singulier reprenant la forme d'une maison traditionnelle des Yanomami, ce peuple indigène vivant dans l'Amazonie brésilienne, au nord du pays, et dont la photographe relaie la lutte ooo



Tokuko Ushioda, série
My Husband, 1940.

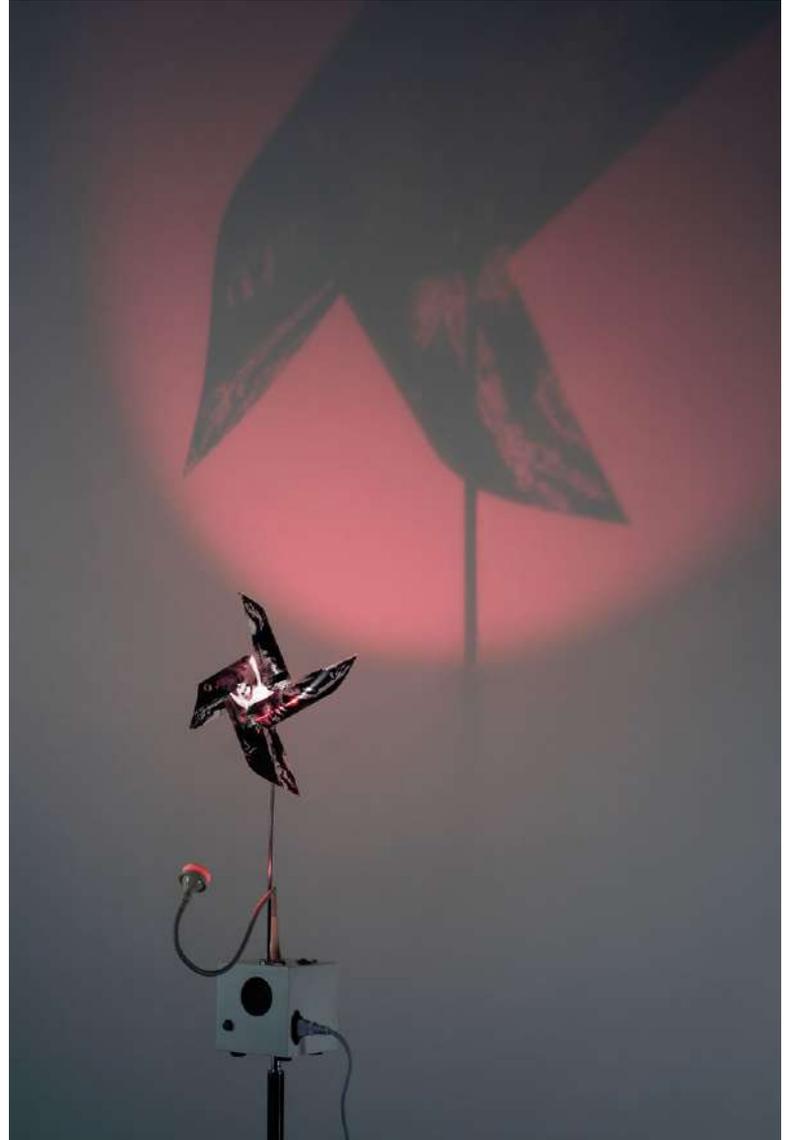
Birdhead, *Breeze*.

pour la préservation de sa terre et de sa culture. À l'intérieur de cette maison, plusieurs écrans verticaux rythment l'espace. Les images s'y projettent en cascade, imprimant au passage une forme de transe qui évoque celle des chamanes dont l'animisme, très présent, fait écho au shintoïsme qui nourrit la culture japonaise. Un animisme que l'on retrouve, sous une forme radicalement différente, dans l'œuvre de Birdhead, duo d'artistes chinois basé à Shanghai, qui explore les limites du médium avec différentes techniques pour produire d'étonnantes sculptures. Si le début de son travail s'attachait à rendre compte du développement frénétique de la mégapole chinoise, le binôme s'aventure aussi dans la représentation des croyances d'une religion inventée, le « photothéisme » – une manière d'explorer d'autres manières de voir la photographie.

C'est à d'autres manières de voir que nous invitent également Rinko Kawauchi et Tokuko Ushioda, deux photographes japonaises exposées dans le cadre du programme *Women In Motion* imaginé par Kering pour mettre en lumière les artistes féminines. Leurs visions de l'enfance, particulièrement délicates, sont là encore servies par une subtile mise en espace sur les murs du musée de Kyoto qui, pour la première fois, accueille le festival. Kikuji Kawada est le troisième artiste japonais présent dans l'institution kyotoïte. Son œuvre magistrale est évoquée à travers trois séries : *Chizu/The Map*, *The Last Cosmology* et *Los Caprichos*. Explorant l'histoire du Japon depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, ses images métaphoriques s'offrent comme des documents précieux qui sont aussi de formidables espaces invitant à la méditation.

Travaux contemporains

Au-delà des autrices et auteurs déjà reconnu-e-s comme Lucien Clergue, dont on a fouillé les archives pour composer *Gypsy Tempo* – un clin d'œil au thème des origines, puisque les Rencontres d'Arles, fondées par le photographe en 1970, ont largement inspiré *Kyotographie* –, d'autres travaux contemporains, plus connectés à la société, sont présentés dans cette édition. On pense notamment à la série *Where Children Sleep* de James Mollison. Un projet commencé il y a une quinzaine d'années et qui l'a entraîné dans une quarantaine de pays pour évoquer les conditions de vie des enfants du monde. Avec un protocole efficace composé d'un portrait **ooo**

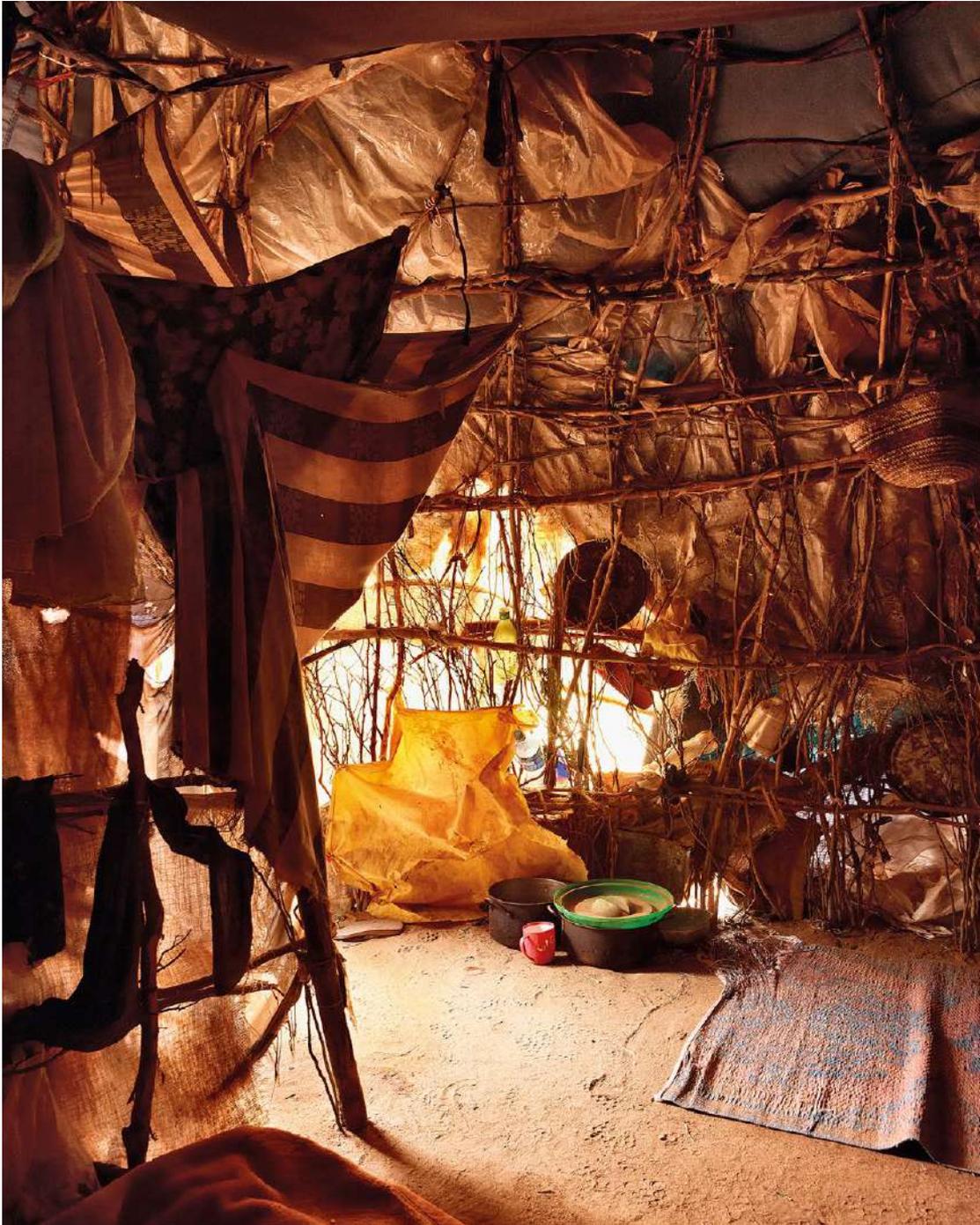




Rinko Kawauchi, sans titre,
série *As it is*, 2020.



Kikuji Kawada,
série *Los Caprichos*,
Near Far, 1933.



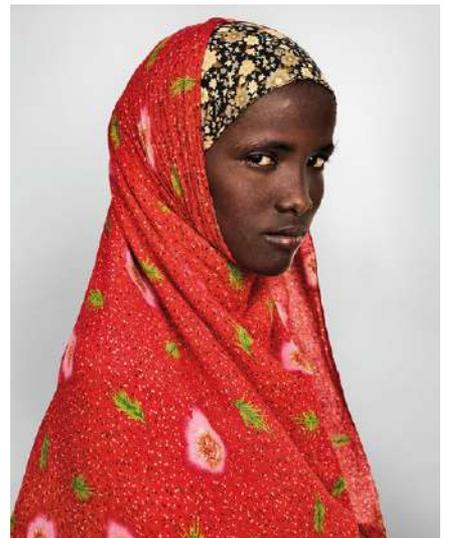
James Mollison,
Nirto, Dadaab
Refugee Camp,
Kenya, série Where
Children Sleep.

Expo
Kyotographie



12.05

Japon



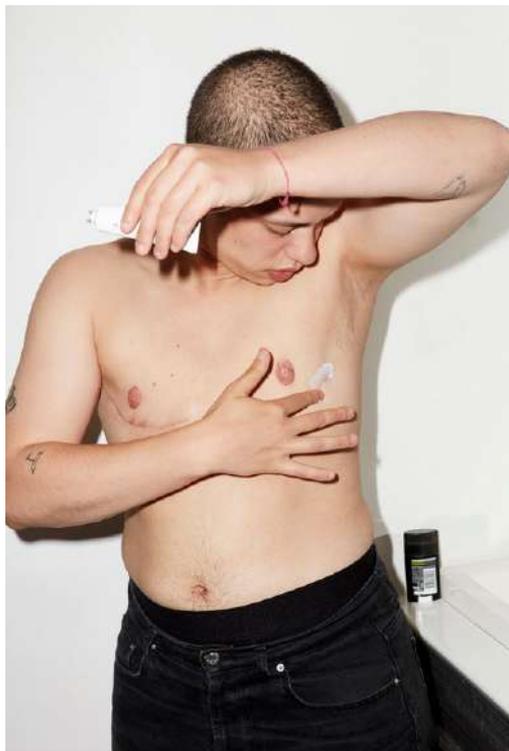


Yoriyas, série
Casablanca,
Not the Movie.

sur fond neutre, d'une image « documentaire » de la chambre où vit l'enfant et d'un bref descriptif énoncé en quelques phrases laconiques. Dans les locaux du Kyoto Art Center, une scénographie radicale présente les images à l'échelle. Les contrastes qu'on découvre dans ces chambres d'enfants nous en disent beaucoup sur les inégalités rencontrées tout autour de la planète.

Plus dramatique encore, l'exposition *You Don't Die*, pensée en collaboration avec deux journalistes du *Monde*, revient sur la mort de Mahsa (Jina) Amini, jeune iranienne de 22 ans, arrêtée par la police le 13 septembre 2022 en raison d'une « tenue vestimentaire inappropriée » et décédée trois jours plus tard. Un événement qui a provoqué une vague de protestation dans tout le pays, et dont le slogan « *Woman, Life, Freedom* » s'est répandu à travers le monde par les réseaux sociaux. Les deux journalistes ont collecté de nombreuses photos et vidéos dont elles ont vérifié les sources afin de nous rapporter cette histoire. Un ensemble aussi poignant que nécessaire. Heureusement, avec *Casablanca, Not the Movie*, un peu de légèreté et de fraîcheur s'invitent dans le programme. Le photographe marocain Yoriyas (dont l'interview est à retrouver sur notre site

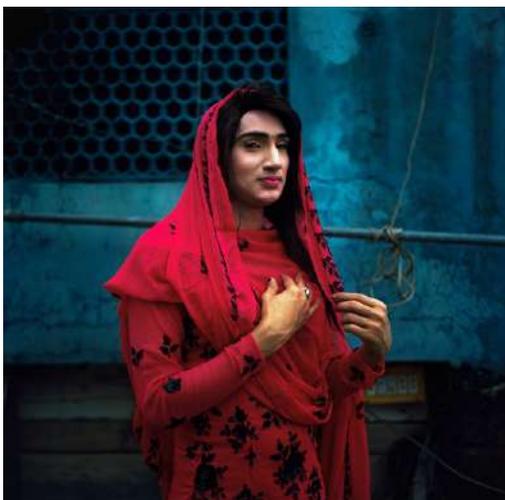
fishyemagazine.fr), ancien danseur de breakdance, nous propose de redécouvrir sa ville à travers des points de vue décalés. Une fois de plus, la scénographie, réalisée en collaboration avec deux architectes, nous conduit à voir les choses différemment. Les panneaux recevant les images composent un parcours accidenté nous contraignant à bouger notre corps, à l'image de celui du photographe danseur, afin de retrouver sa vision. L'approche a su séduire agnès b., qui soutient l'événement. Depuis le début de *Kyotographie*, artistes et marques partenaires sont associés. On trouve ainsi dans la liste des marques des noms aussi prestigieux que Chanel, Dior, Kering, Van Cleef & Arpels, Ruinart, Fujifilm ou encore Sigma. Le financement du festival est ainsi assuré à plus de 80 % par de l'argent privé. On peut noter que cette nouvelle édition a bénéficié, pour la première fois, du soutien de l'équivalent japonais du ministère de la Culture français. *Kyotographie* franchit un cap important, à l'image de ses fondateurs, Lucille Reyboz et Yusuke Nakanishi, qui viennent de recevoir une médaille japonaise similaire à celle de l'Ordre des arts et des lettres en France – une distinction très rarement accordée à des non-japonais comme Lucille. ✕



1



2



3



focus

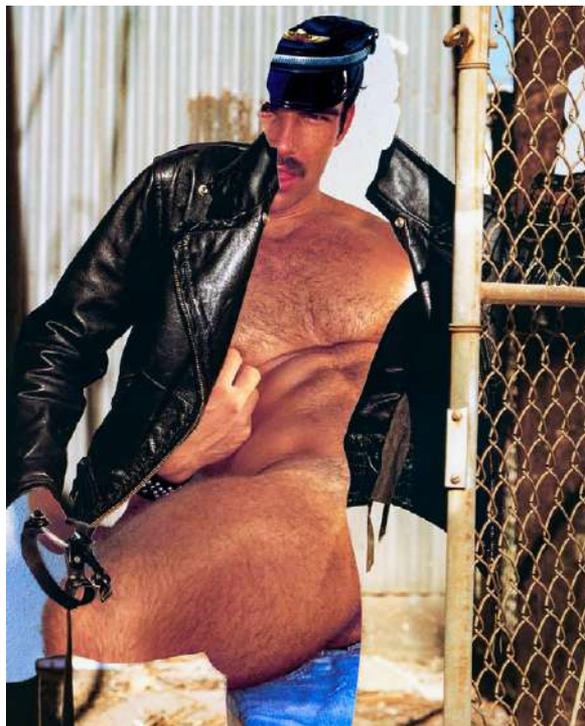
www.fisheyemagazine.fr/format/focus

Depuis deux ans, Focus s'attache à raconter des histoires : celles qui enrichissent les séries des photographes publié-e-s dans nos pages. À l'occasion de ce numéro dédié aux fiertés, retour sur les différents épisodes nourris par cette thématique aux multiples nuances.

Texte : Lou Tsatsas



4

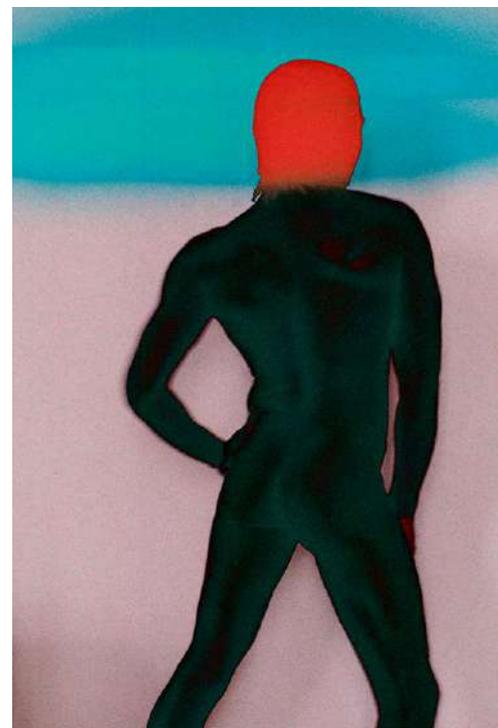


7



8

5



6

Corps en transition, mis à mal ou placés en marge. Corps militants qui revendiquent un besoin d'émancipation, d'affirmation. Corps dansants, corps performés... Depuis sa création, le site de *Fisheye* ne cesse de donner la parole aux minorités opprimées. Parmi elles, la communauté LGBTQ+ et sa scène artistique effervescente. De l'exploration du genre aux soirées privées où chacun-e est libre de se révéler comme il ou elle l'entend, des violences subies à l'exaltation de la tolérance, les photographes illustrent avec sensibilité la notion de genre et ses fluctuations, défendent sans concession la scène queer et ses nombreux talents, réinventent sans cesse le rapport à l'intime. Documentaire, collage, mise en scène ou même virées dans l'espace, toutes multiplient les écritures et les esthétiques pour souligner, à leur manière, l'importance de témoigner des évolutions comme des discriminations qui demeurent.

Une communauté en métamorphose

Au flash, Vincent Ferrané capture, dans *Every-day*, les rituels de sept personnes transgenres et non-binaires alors qu'elles s'apprêtent à sortir de chez elles. Rasage, maquillage, *binders*, prothèses... Tout en douceur, il révèle les habitudes qui restent d'ordinaire invisibles [1]. À travers *Désidération*, SMITH nous présente son cosmos déconstruit. Un univers onirique où s'unissent les êtres, les organismes, les éléments et les étoiles dans un ensemble harmonieux [2].

Au Pakistan, Lucas Barioulet documente le quotidien tragique des *hijras*, ces femmes transgenres qui vivent de la prostitution [3]. Et c'est en Sicile, dans le quartier rouge de Catane, où se croisent travestis et prostituées, que Lorenzo Castore réalise *Glitter Blues*, un récit intimiste à l'intersection des notions de genre, de choix et d'identité [4]. Dans un noir et blanc léger, Romy Alizée décline quant à elle son *queer gaze* tout en interrogeant, non sans humour, notre rapport au voyeurisme avec des performances [5]. Tout comme Gabriel Dia, qui s'inspire de la danse pour produire ses autoportraits. Une mosaïque d'œuvres colorées symboliques de l'acceptation de sa sexualité [6]. À l'aide d'un cutter, Michael Young découpe des silhouettes dans des calendriers gays des années 1980 à 2000 et fait de *Hidden Glances* une recherche insolite sur les archétypes ultra-masculins et leur importance au sein de la communauté queer [7]. Enfin, dans *Until You Change*, Paola Paredes raconte l'envers des thérapies de conversion avec des mises en scène glaçantes. Ces établissements cauchemardesques, où tortures et humiliations sont monnaie courante, tentent de « rectifier » les personnes homosexuel·le·s et trans [8].

Les auteur·ice·s qui interviennent dans nos épisodes de Focus s'imposent comme les porte-paroles d'une communauté en constante métamorphose, dont ils et elles sont membres ou allié·e·s. Les nuances de genre et de sexualité se revendiquent ou se devinent pour finalement nourrir une création – que celle-ci soit militante, ou simplement nécessaire. ✕

Un regard qui fait mouche

Enzo Lefort, le plus titré des escrimeurs français, est l'un des plus sûrs espoirs de médaille aux prochains Jeux olympiques. Dans *Journal d'un athlète*, il raconte en images son parcours de qualification.

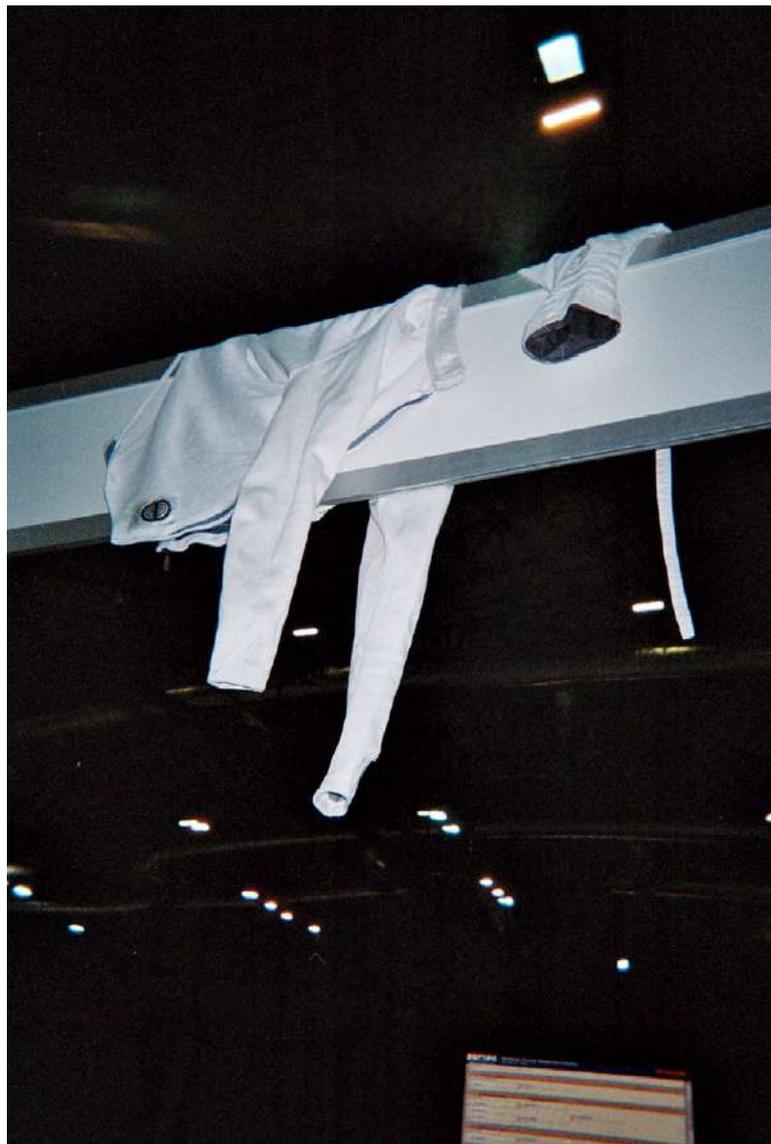
Texte : Éric Karsenty – Photos : Enzo Lefort

store.fisheyemagazine.fr

À 32 ans, l'escrimeur Enzo Lefort affiche déjà un palmarès impressionnant dans sa discipline, le fleuret. Médaillé d'or par équipes aux Jeux olympiques en 2021, et médaillé d'argent dans la même catégorie en 2016, le champion d'origine guadeloupéenne a décroché nombre de médailles dans les trois métaux au cours des championnats d'Europe et du monde, en individuel et par équipes. Il n'est qu'à consulter sa notice Wikipédia pour voir l'étendue de son parcours, distingué notamment par la médaille de chevalier de la Légion d'honneur en 2021. Mais sa vivacité et sa combativité, grâce auxquelles il a accédé au haut niveau dans sa discipline, lui ont également permis d'aiguiser son regard et d'affiner sa plume. Ce dont on prend conscience en découvrant ses images et ses écrits, rassemblés dans *Journal d'un athlète*, qui sort le 5 juin.

Dans la tête d'un champion

Le sportif nous fait entrer dans les coulisses du parcours de qualification qui a précédé l'échéance des prochains Jeux olympiques. « C'est un vrai marathon. Il faut faire en sorte que le corps et le mental soient prêts, s'affûter comme une lame, explique l'escrimeur. Avec l'expérience, je sais que chaque compétition est différente, et la préparation l'est aussi. Je m'adapte, je me remets en question à chaque fois. C'est le secret. » Mexique, Italie, Bulgarie, Japon, Égypte... Enzo nous embarque avec lui et partage ses espoirs et ses doutes, ses déceptions et ses moments de joie. Ses clichés sans recherche d'artifice nous font pénétrer au cœur de ce qui fait le quotidien d'un sportif de haut niveau. Vestiaires, entraînements, temps morts, balades en ville entre deux compétitions, repas, bagages, médailles... « En escrime, on essaie toujours de trouver le bon moment pour placer son attaque. C'est la même chose en photographie, il faut attendre le bon moment pour saisir l'instant », analyse Enzo Lefort. Il est particulièrement émouvant de parcourir les textes de son journal de bord en regard des images des compétitions et des temps plus faibles qui les encadrent. Le fleuretiste s'y livre avec franchise et sans aucun détour : ses mots font mouche et nous touchent. ✕



LA SAMARITAINE TOUJOURS EN POINTE

La Samaritaine expose, à l'occasion de la publication de *Journal d'un athlète*, d'autres images d'Enzo Lefort, qui explique sa démarche : « J'ai sélectionné des photos liées au sport, mais sous un angle différent. On ne voit aucun visage. Ce sont des natures mortes, des fragments de corps, des étirements, des mains avec leurs rugosités, des lieux comme des tribunes ou des tatamis... C'est tout l'écosystème du sport, hors performance et compétition, que l'on voit dans cette exposition. Le message final est suggéré, flou, poétique. Ça laisse place à l'imaginaire ! »

« Je mets à profit ces après-midis à me balader dans Tokyo à la découverte de nouveaux lieux, ou à retrouver mes quartiers favoris. Il y a dans cette ville une lumière que je ne retrouve nulle part ailleurs, tant elle est spécifique et sublime la photographie. Entre shopping, expositions et balades, je me construis un espace mental que j'ai hâte d'utiliser dans la compétition à venir. »

Enzo Lefort, *Journal d'un athlète*



LIRE

Enzo Lefort
Journal d'un athlète
Fisheye Éditions,
40 €, 152 pages.



1 Céline Ravier **Déperdition**

«*C'était un jour d'hiver sur une route en villages, quand tout semble s'ouvrir devant soi. Le dehors, la lumière et la forêt vers lesquels nous roulions étaient une promesse à eux seuls. Comme un couperet, la brume est tombée sur le paysage. Et l'effroi sur moi. [...]*» C'est ainsi que l'autrice décrit le récit dans lequel elle nous embarque. En mêlant photographies d'une nature ouatée au format carré et haïkus délicats, elle évoque l'expérience d'un sentiment de déperdition après s'être égarée au milieu d'une forêt embrumée.

Éditions Imagés plurielles, 25 €, 72 pages.

2 Andrea Olga Mantovani et Baptiste Morizot **S'enforester**

À mi-chemin entre reportage et essai, *S'enforester* est né de la rencontre entre une photographe, un philosophe et la dernière forêt primaire d'Europe, Bialowieza, en Pologne. Les deux auteur·ice·s ont uni leurs regards pour tisser à travers elle «*le mythe de la forêt des origines*» : chaque arbre dans nos squares, chaque chêne bordant nos routes, chaque massif forestier exploité aurait un lien caché avec Bialowieza. Dès lors, le duo s'interroge : «*Comment accompagner la forêt qui nous entoure, comment en vivre, comment la défendre?*» *S'enforester* nous invite à comprendre le passé pour mieux s'armer face à l'avenir incertain.

Éditions D'une rive à l'autre, 124 €, 48 pages.

3 Bertrand Stofleth et Geoffroy Mathieu **Paysages usagés 2012-2022**

L'Observatoire photographique du paysage depuis le GR2013 a été créé en 2012 à l'initiative de Bertrand Stofleth et Geoffroy Mathieu. L'idée? Produire en dix ans pas moins de cent images donnant à voir les paysages longeant les 365 km du sentier qui traverse l'aire métropolitaine de Marseille. Chaque point de vue a été photographié de nouveau une fois par an pour en analyser l'évolution. Les artistes ont partagé la mission avec les riverains, professionnel·le·s de l'image, marcheur·euse·s ou chercheur·euse·s pour en faire un projet collaboratif. Le résultat ainsi obtenu s'attarde «*sur les microchangements qui révèlent les dynamiques du monde*».

Éditions Building Books, 35 €, 208 pages.

Livres

4 Paolo Roversi et Emanuele Coccia **Lettres sur la lumière**

«*Cher Paolo, tu as raison : le soleil est le véritable photographe [...]*» Emanuele Coccia, philosophe spécialiste des mœurs contemporaines, et Paolo Roversi, photographe de mode, ont choisi le genre épistolaire pour nous livrer leurs pensées. Cette correspondance s'articule autour de la lumière. Face aux considérations techniques – mais toujours poétiques – de Paolo Roversi, la philosophie comme discipline d'appui de son interlocuteur. Les lettres se succèdent et s'accompagnent de certains des clichés les plus emblématiques du photographe.

Éditions Gallimard, 30 €, 168 pages.

7 Charles-Frédéric Ouellet **To Winter There**

Le récit s'inspire des expéditions de Louis Jolliet (1645-1700) à travers l'Amérique, qu'il a parcourue jusqu'à sa disparition en mer. Près de trois cents ans plus tard, Charles-Frédéric Ouellet suit les traces de ce personnage oublié en allant photographier, au Sud, l'embouchure du Mississippi, au Nord, le Québec où s'impose la mer du Labrador. Entre 2015 et 2021, le photographe sest mis à repérer les routes d'eau ayant porté le voyageur du 17^e siècle, y ajoutant les voies de terre, d'acier, d'asphalte et de béton propres à notre époque. Des câbles électriques s'élèvent désormais au-dessus d'une nature trouble. «*L'expédition moderne de Ouellet suscite la conviction qu'il faut la décoloniser*», analyse le sociologue Guy Sioui Durand. Éditions Loco, 35 €, 156 pages et un livret de 16 pages.

5 Olivier Laban-Mattei et Lisandru Laban-Giuliani **Neige noire + Variations en solitude majeure**

En 1931, le romancier inuit Augo Lyngé imaginait qu'un siècle plus tard, le Groenland serait mondialisé et en symbiose avec l'ancien colonisateur danois. En 2021, à l'occasion du tricentenaire de cette colonisation, un père (photographe) et son fils (écrivain) ont suivi les traces d'Augo Lyngé pour se confronter à la société groenlandaise actuelle. Qu'est devenue la prédiction du romancier? À travers *Neige noire*, le photographe témoigne du quotidien des Groenlandais, confrontés aux problèmes sociaux, au rêve d'indépendance et aux bouleversements climatiques. L'album s'accompagne d'un roman d'anticipation fondé sur des témoignages.

Éditions Hemeria, 69 € le coffret de 2 livres, 304 pages.

8 Teresa Castro, Brenda Lynn Edgar et Estelle Sohier **Transbordeur photographie, histoire, société n° 8 – Les histoires écologiques de la photographie**

Le dossier interroge les rapports entre la photographie et l'écologie – ici entendue comme science interdisciplinaire, puis comme mouvement politique, enfin comme courant philosophique et social. Plusieurs questions sont abordées. Partant de l'apparition du terme «*écologie*» au 19^e siècle, l'ouvrage va jusqu'à analyser l'impact environnemental des techniques et industries photographiques.

Éditions Macula, 29 €, 224 pages.

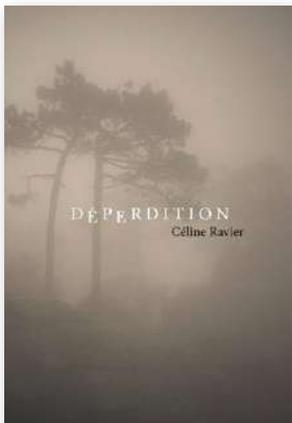
6 Taous Dahmani et Joy Gregory **Shining Lights: Black Women Photographers in 1980s–'90s Britain**

L'historienne de l'art et l'artiste traitant des questions de politique identitaire nous livrent la première anthologie critique rassemblant le travail de 57 femmes photographes noires au Royaume-Uni dans les années 1980 et 1990, parmi lesquelles Maxine Walker, Ingrid Pollard ou encore Maud Sulter. L'ouvrage explore les communautés, les expériences et les collaborations qui ont défini cette période à travers le prisme des contextes sociopolitiques et culturels britanniques. Éditions Autograph/MACK Books, 65 €, 448 pages, en anglais.

9 Renaud Monfourny **Photographe aux Inrockuptibles**

Le point commun entre Björk, Pierre Soulages et Tim Burton? Tous ont été photographiés par Renaud Monfourny, membre fondateur des *Inrocks* et l'une de ses incontournables signatures. Dans ce recueil d'entretiens illustré par certains de ses portraits iconiques, il se livre à l'auteur Sam Guillerand. «*Ces musiciens ou artistes parlaient de travail, mais moi je ne travaillais pas, j'étais un simple fan qui prenait des photos de mes héros [...]* J'étais encore suffisamment jeune, enthousiaste et passionné pour ne pas penser à des histoires d'argent et de droits, c'était du rock'n'roll!» Parmi ses anecdotes, l'histoire derrière sa photo d'Iggy Pop, pris torse nu, le jean baissé, feignant de s'enfoncer un couteau dans les fesses...

Éditions Médiapop, 15 €, 168 pages.

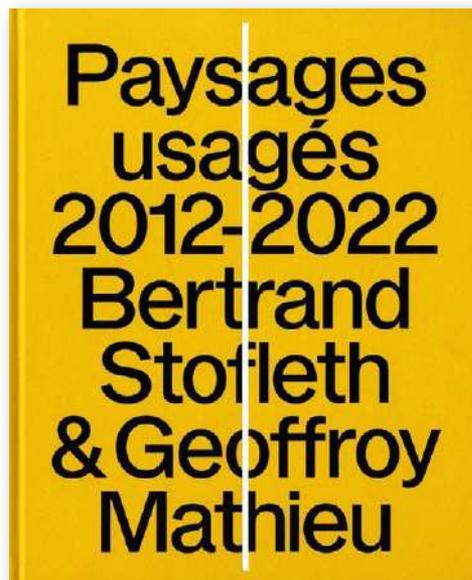


1



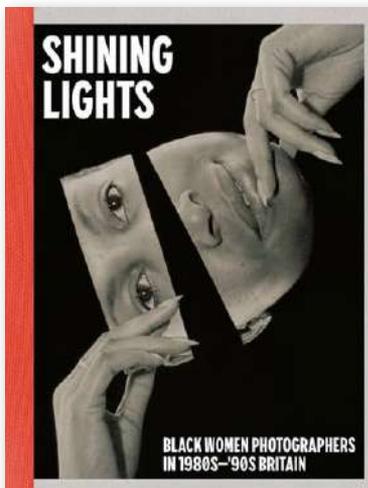
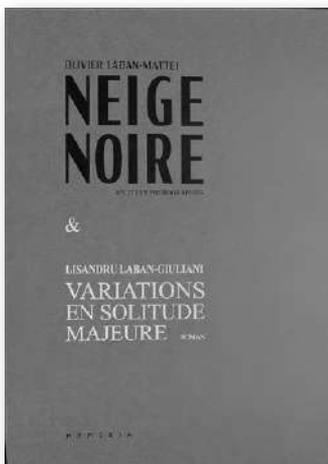
2

3

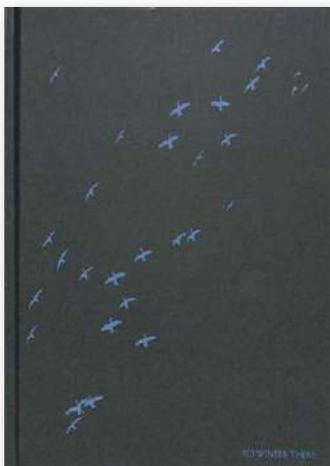


4

5

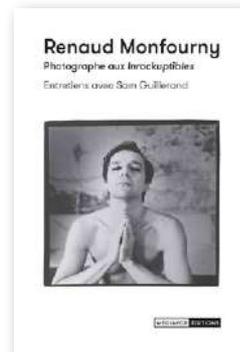


6



7

8



9

Fisheye adore faire de nouvelles découvertes. Continuez à nous envoyer vos photos. Rendez-vous sur la page d'accueil de notre site et entrez votre lien dans le champ « Soumettre votre travail » ou sur Instagram. Les comptes présentés ici ont été publiés dans notre rubrique La sélection Instagram sur le site et repérés sur le réseau social grâce à #fisheyelemag.

#fisheyelemag

L'Insta des lecteurs.ices



@__dequoy__



@aletheiacasey



@bettysuelovespolaroids



@clairebrandphoto



@damienkrisl



@david.winston.photography



@fcf_1212



@heycosma



@jaume.llorens



@killthecity



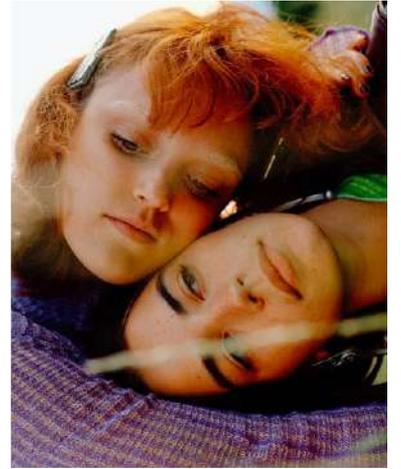
@kuchta_denis



@laia.rafols



@les_polas_de_sophie



@matthieucroizier



@mxmptrv



@patrickswirc



@sofiaandmauro



@tribanana



@turkinafaso



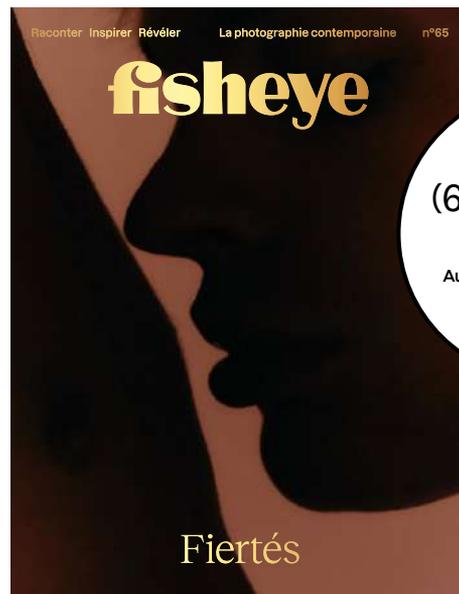
@valentinfabre

Abonnez-vous et profitez des couvertures collector!

store.fisheyemagazine.fr



Couverture kiosque



Couverture abonné
avec encre métallique

1 AN
(6 NUMÉROS)
40 €

Au lieu de 45 € en kiosque.
DOM-TOM et
à l'étranger : 63 €.

2 ANS
(12 NUMÉROS)
75 €

Au lieu de 90 € en kiosque.
DOM-TOM et
à l'étranger : 98 €.

Découvrez nos abonnements...



1 AN
+ 1 HORS-SÉRIE
50 €

Au lieu de 75,90 €
en kiosque. DOM-TOM
et à l'étranger : 73 €.



2 ANS
+ 2 HORS-SÉRIES
95 €

Au lieu de 115,80 €
en kiosque. DOM-TOM
et à l'étranger : 118 €.

... et l'ensemble de nos offres



ANCIENS
NUMÉROS
7,50 €



VERSION
NUMÉRIQUE
Fisheye
3 €



VERSION
NUMÉRIQUE
Hors-séries
5 €

Une question ? Écrivez-nous à abo@fisheyemagazine.fr

16.02-30.06.24

Mohamed Bourouissa
SIGNAL



AU PAYS DES CORDONNIERS

La chronique de Benoît Baume

Vendredi 22 mars dernier, j'ai fixé rendez-vous à Boris Allin, alias @odieuxboby, pour discuter de son projet de livre. Photographe aussi à l'aise en manif que face à d'immenses stars, il a grandi avec *Fisheye* depuis onze ans, et est un compagnon de route indissociable de notre histoire. Le temps est clément à Paris en ce début de printemps, une exception dont nous profitons en nous installant en terrasse en bordure de la rue de Valois. À 10 h 30 doit se tenir la conférence de presse des Rencontres d'Arles, un moment important que j'attends avec gourmandise pour découvrir la livrée 2024 du festival. Notre thé avalé, je parcours les quelques mètres qui nous séparent du ministère de la Culture. Bobby m'accompagne par gentillesse et très naturellement, puisque personne ne vient s'y opposer, il entre avec moi au ministère afin d'assister à ce moment qui le concerne en tant qu'auteur. Le bel escalier nous mène à l'étage d'apparat où se trouve le salon des Maréchaux. Juste avant d'y entrer, un long couloir abrite les portraits en noir et blanc de toutes les ministres de la Culture de la V^e République. Les clichés sont nombreux, le poste est instable. Je suis passé si souvent devant que je n'y fais plus attention. Bobby s'arrête devant le dernier, celui de Rima Abdul Malak, ministre du 20 mai 2022 au 11 janvier 2024. Celui de Rachida Dati n'est pas encore accroché au mur. « *On m'avait proposé de le faire, mais j'ai refusé. Je regarde juste qui l'a fait* », m'indique Bobby qui se rapproche pour lire le cartel. On y trouve le nom

de l'ex-ministre, ses dates de fonction, mais aucun crédit. Pareil pour les ministres précédente-s. Aucun-e auteur-ice. Ces images n'ont été prises par personne. Dans le temple même de la protection des droits d'auteur-ice, de l'exception culturelle française, de la reconnaissance de la propriété intellectuelle, les photographes sont nié-e-s. Même si l'État cherche à réduire les coûts dans tous les sens, ce n'est pas une question d'argent. Juste un oubli historique, jamais corrigé depuis des décennies. Pas un-e conseiller-ère, pas un-e membre du cabinet ministériel pour s'apercevoir de cette erreur si symbolique et la réparer. C'est comme si les billets émis par la Banque de France étaient des faux, ou comme si le ministère de l'Économie ne collectait pas l'impôt. Le ministère de la Culture ne peut pas oublier les crédits d'une photographie, c'est un droit pour lequel il s'est battu. Il doit défendre les communautés des auteur-ice-s. Alors évidemment, l'erreur est humaine, mais celle-là est trop importante et trop symbolique pour ne pas être réparée. Avec Bobby, nous mettons quelques minutes à réaliser l'énormité de la situation, qui ne pose cependant de souci à personne. La riche programmation des Rencontres égrainée, chacun repart vaquer à ses occupations, laissant ces portraits orphelins de leurs créateur-ice-s. Je me dis que dans un an, les choses auront peut-être changé. Ou pas. Au pays de Niépce et de Daguerre, il faut peut-être écouter le proverbe des cordonniers qui ne seraient pas les mieux chaussés. ✕

ADRIEN M & CLAIRE B



EN AMOUR

MUSIQUE **LAURENT BARDAINNE**
CHANT **NOVEMBER ULTRA**

INSTALLATION
IMMERSIVE
09 FÉVRIER - 25 AOÛT



PHILHARMONIE
DE PARIS
MUSÉE DE LA MUSIQUE



A woman with dark hair and large earrings stands in a grand, checkered-tiled hallway. She is wearing a long, sleeveless, floor-length dress with a vibrant floral pattern of pink and green roses on a white background. The hallway features a large, repeating diamond-shaped tile pattern in shades of brown and beige. In the background, there are arched doorways and a staircase with a dark metal railing. The lighting is bright and even, highlighting the details of the dress and the architecture.

BALENCIAGA